Le Témoin gaulois

Au Fil des jours

René Collinot
2019

AVERTISSEMENT

Les textes recueillis dans le volume I provenaient des *Fragments* écrits à l'intention de ma famille, jusqu'à la création de mon site (décembre 2009), puis de la rubrique *Au Fil des jours* de celui-ci jusqu'au 26 décembre 2011.

Le volume II regroupe les textes de la rubrique *Au Fil des jours* publiés en 2012. Un nouveau volume est consacré à chaque année suivante : III pour 2013, IV pour 2014, V pour 2015, etc.

Ce livre correspond à l'année 2019. Comme précédemment, les textes sont présentés dans l'ordre chronologique, avec cinq instruments pour permettre au lecteur d'organiser son parcours :

– un index des noms cités
– un index thématique
– un index des œuvres et publications citées
– la table des matières
– le renvoi aux derniers articles

ANNÉE 2019

La Débâcle ?

« *Le moment présent nous oblige à changer nos lunettes, la société française a évolué, comme d'autres sociétés et il faut d'autres concepts pour l'analyser.* »
« *Le populisme ne le définissons pas comme un régime des passions de la démagogie, mais comme une réponse très argumentée et cohérente aux problèmes économiques et politiques. L'analyser ce n'est pas seulement de dire regardez la vulgarité de Trump. Le populisme est une forme politique, c'est ça qui est nouveau. Et nous n'avons pas encore pris conscience que nous devons l'analyser en profondeur car il se présente aujourd'hui comme la principale réponse aux difficultés du monde contemporain.* » Pas de doute, vous avez bien lu, ce sont les propos de Pierre Rosanvallon[1] entendus, sur *France culture*, dans l'émission L'INVITÉ ACTU, *La démocratie c'est donner une voix à chacun*.

Si pernicieuse qu'ait pu être son influence, Pierre Rosanvallon est un excellent observateur de la vie politique, bien trop intelligent pour que le Témoin gaulois ose lui faire la leçon, comme il y est tout naturellement porté par une déformation professionnelle contractée dans une vie antérieure. Ce mandarin sait parfaitement qu'on a apporté des milliers de « *réponse*[s] *très argumentée*[s] *et cohérente*[s] *aux problèmes* » qui se sont posés à l'humanité de la nuit des temps jusqu'à nos jours, qu'elles soient d'ordre religieux, philosophique ou idéologique comme le nazisme, certaine version « marxiste » de feu le « socialisme réel », et l'actuel populisme : quoi de plus « *argumenté* » et « *cohérent* » que les théologies ou certaines constructions préscientifiques comme la médecine du temps de Molière, l'astrologie ou l'alchimie ? Il sait aussi que si la cohérence et la rigueur de l'argumentation sont garantes

1 Professeur « *d'histoire moderne et contemporaine du politique au Collège de France* […] *directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales* . » (Wikipedia)

d'efficacité en mathématiques, elles ne suffisent pas dans les autres sciences, et encore moins dans les domaines bien peu scientifiques jusqu'à nouvel ordre de l'économie, de la politique et de la morale, où l'on doit tenir compte aussi du monde réel. Le populisme, qui voudrait ressusciter un passé mythique pour résoudre les problèmes du présent, est sans aucun doute une « *réponse aux difficultés du monde contemporain.* » Que ce soit la « *principale* » est moins évident. Ce qui est certain, c'est qu'elle est simpliste, que les états-nations qu'il voudrait reconstituer, et qui ne sont pas de taille à résoudre les problèmes actuels, ont plongé l'Europe dans des conflits abominables qui ont fini par la ruiner, et que la démocratie directe qu'on prétend instituer sous la forme du referendum d'initiative populaire a été à plusieurs reprises expérimentée dans leur cadre sous la forme de plébiscites qui ont permis à des régimes autoritaires ou dictatoriaux de manipuler les foules. Tout cela, Pierre Rosanvallon le sait parfaitement. Et c'est justement parce qu'il est en train de « *changer de lunettes* », c'est-à dire de retourner sa veste, qu'il y a lieu de s'inquiéter.

On a vu sans aucun regret l'équipe de Macron se déliter, et son entourage l'abandonner. À commencer par son ministre de l'Intérieur Gérard Collomb, celui qui était en principe chargé de maintenir l'ordre républicain tel qu'on l'entend sous la Cinquième République, personnage médiocre mais opportuniste et qui s'est alors trouvé le mieux placé pour sentir le vent tourner. La surprise et le désarroi de notre Jupiter autoproclamé font bien sûr plaisir à voir, mais son incapacité à s'adapter à la situation et son hésitation entre concessions et répression ont de quoi inquiéter ceux de ses adversaires qui souhaitent que la révolte des Gilets jaunes ait une issue positive, dans la mesure où elle exprime la colère des laissés pour compte, de celles et ceux que le libéralisme

sauvage ne cesse de pressurer afin que leur niveau de vie rejoigne celui des masses asiatiques, et que soient renforcés les privilèges des riches toujours plus riches. Mais, les chiffres le montrent, la plupart des Gilets jaunes sont rentrés chez eux, et le spectacle qui se poursuit est largement orchestré par les deux grands partis populistes à qui Pierre Rosanvallon a jugé opportun de faire sa cour, avec à leur tête l'inepte Marine Le Pen et l'avide Mélenchon, pressé par l'âge, si opposés en apparence dans leurs orientations mais si proches par leur ambition qu'ils sont prêts à faire une alliance semblable à celle qui gouverne avec tant de succès l'Italie ! S'y joignent bien d'autres pêcheurs en eau trouble : vulgaires amateurs de baston, anarchistes et agents provocateurs, catholiques intégristes... Ces derniers ont joué un méchant tour aux Gilets jaunes en faisant apparaître au premier rang de leurs revendications l'abolition du mariage homosexuel, qui est le cadet de leurs soucis ! La grande consultation nationale voulue par le gouvernement donnera bien d'autres surprises si elle est conduite par des crétins patentés comme ceux du Conseil économique, social et environnemental (CESE) qui ont lancé sans la moindre méthode une absurde consultation qui ne pouvait aboutir qu'à ce beau résultat. Quoi qu'il en soit, cette opération est une erreur de plus : lancée dans une atmosphère d'agitation et de confusion, elle entretiendra le feu qui couve, au lieu de l'éteindre et ne peut qu'accroître les frustrations jusqu'au joli mois de mai.

Pourtant, la débâcle du régime n'est pas certaine. De « la France profonde » remontent des signes de lassitude, d'inquiétude, voire de trouille, qui pourraient le remettre en selle, comme en 1968. On entrerait alors dans une nouvelle période d'impuissance et d'attentisme morose. « *Jusques à quand, Seigneur ?* » (*Ésaïe* VI,11)

Lundi 7 janvier 2019

Gabriele D'Annunzio

Des amis nous ont ont fait tant d'éloges d'une biographie de D'Annunzio[1] qu'ils nous ont prêtée que je me suis résigné à lire ce gros pavé consacré à un auteur qui eut son heure de gloire, mais que j'avais toujours exclu de mes priorités, pressé par une ignorance encyclopédique qui semble s'approfondir au fur et à mesure que j'essaie d'y remédier. Je ne regrette pas cette lecture.

Les biographies ne sont pourtant pas mon verre de vin (navré, mais je n'apprécie guère non plus l'eau chaude comme boisson, même aromatisée de thé ou de quelque autre tisane), bien que certaines vies soient romanesques et que certains biographes (Stefan Zweig, Pierre Assouline...) soient de bons écrivains. Je leur préfère, pourvu qu'ils témoignent d'un réel travail d'écriture, les vrais romans qui affichent franchement ce qu'ils doivent à l'imagination, les vrais livres d'histoire où, au contraire, l'auteur se garde, autant que faire se peut, de « *la folle du logis* », et toutes sortes d'essais, dans les domaines les plus variés. Je sais bien qu'on cherche, en racontant la vie d'un créateur (écrivain(e), artiste, savant(e)...) ou de tout autre personnage qui a marqué son époque (souvent pour de mauvaises raisons), à éclairer l'œuvre dans le premier cas ou à comprendre le rôle joué ou l'influence exercée dans le second. Mais c'est une entreprise plutôt vaine, dont le résultat exprime surtout le rapport d'un auteur ou d'une époque à la personne étudiée, et n'éclaire nullement les arcanes de la création. Plus d'un bourgeois sans doute, ayant vécu les quatre décennies comprises entre le 3 juillet 1883 et le 3 juin 1924, est né à Prague et mort à proximité de Vienne. Parmi ceux-ci, plusieurs devaient se sentir doublement étrangers, parce que juifs dans cet

1 *D'Annunzio le Magnifique* (Maurizio Serra, Grasset, 2018, 701 pages)

empire germanique et catholique que Robert Musil a nommé joliment la Cacanie[2] et germanophones en Hongrie et., si l'on en croit Freud, presque tous avaient subi la tyrannie d'un père écrasant Pourtant, il n'y eut qu'un seul Franz Kafka ! Ce n'est donc pas une explication de la genèse de l'œuvre que j'attendais, mais des indications pour m'y orienter et choisir au moins un livre parmi tous ceux qu'il a publiés.

De D'Annunzio, je savais vaguement qu'il avait été, au début du siècle dernier, un auteur prolifique et fort à la mode, en Italie et en France ; que l'on s'était fatigué ensuite de son style qui passe à présent pour grandiloquent et même boursouflé ; qu'il fit preuve sur le front autrichien, pendant la première guerre mondiale, d'une grande bravoure ; que, partageant et attisant la déception des Italiens qui n'avaient pas obtenu, par les traités de paix, toutes les terres « irrédentes »[3] qu'ils revendiquaient pour des raisons historiques, soit à l'époque l'autre rive de l'Adriatique, il s'était lancé en 1919 dans une folle expédition militaire « privée » pour récupérer le port et la région de Fiume (aujourd'hui Rijeka, en Croatie), opération combattue par le gouvernement italien, et qui avait été un fiasco ; je croyais aussi qu'il avait plus ou moins flirté avec le fascisme. L'auteur de cette biographie, Maurizio Serra, qui n'est rien moins que l'ambassadeur d'Italie à l'UNESCO, et a assuré lui-même la traduction dans un excellent français ou de très rares italianismes surprennent, confirme en gros ce portrait,

2 En V.O., *Kakanien*, de *kaiserlich und königlich Monarchie*, *k und k*, Monarchie impériale et royale, expression désignant l'Empire d'Autriche-Hongrie.

3 « Dér. de l'ital. *irredenta* (Italia), fém. de *irredento* « soumis à la domination étrangère », dér. (à l'aide du suff. privatif in- assimilé en ir-) de *redento* « racheté », empr. au lat. *redemptus*, part. passé de *redimere* « racheter, délivrer, affranchir » (*Dictionnaire du CNRTL*)

bien qu'il ne ménage pas son admiration pour son grand homme, empathie qui ne nuit pas quand on écrit une vie et que, sensible aussi aux défauts et aux faiblesses de son sujet, l'on ne tombe pas dans l'hagiographie. Son étude est le fait d'un historien bien documenté, méthodique, et pointilleux. Elle apporte beaucoup de précisions sur l'homme, et s'attarde un peu trop à mon goût sur ses innombrables conquêtes féminines qui ne présentent pas toutes l'intérêt de la Duse. Mais après tout, ce petit homme fier de l'être, parce que ce trait le rapprochait de Napoléon, follement prodigue de l'argent des autres, était un grand séducteur malgré un physique assez ingrat, si on en croit tous ceux qui l'ont décrit, et une mauvaise odeur corporelle qu'il tentait de couvrir sous des flots de parfum mais qui agissait sur les dames, paraît-il, comme un aphrodisiaque...

S'il est difficile de lâcher ce livre quand on l'a ouvert, ce n'est pas à cause de ces détails complaisants et de cent autres, oiseux (ses chiens, ses chevaux, ses costumes...) ou plus significatifs (ses enfances, sa famille...). Maurizio Serra retient son lecteur par la reconstitution de trois quarts de siècle (1865-1938) de l'histoire de l'Italie, mal connue de ce côté des Alpes, dans cette Europe à son apogée, période exceptionnellement brillante sur tous les plans, où les nations qui la composent ont fait preuve d'une créativité sans précédent jusqu'à ce que leur folie nationaliste les plonge, en deux conflits monstrueux et pour longtemps, dans un déclin qui se poursuit sous nos yeux. Pour en finir avec D'Annunzio, cette biographie consacre une analyse à chacun de ses romans et essais et à chaque œuvre poétique ou dramatique : je n'ai rien trouvé qui me paraisse mériter d'être lu mais, bien sûr, c'est à vous de juger.

lundi 14 janvier 2019

Ogres et ogresses

On raconte depuis la nuit des temps aux petits enfants des histoires d'ogres et d'ogresses. De celle du vieux Cronos/Saturne qui mangeait ses propres enfants, née comme tous les mythes, d'une métaphore[1], à l'amoureux *Géant de Zeralda* de Tomi Ungerer, au truculent *Shrek* américain, à l'actuelle floraison des *livres pour la jeunesse* qui leur sont consacrés en passant par les monstres effrayants mais toujours vaincus des *Contes* de Perrault, et leurs équivalents arabes et chinois, ces monstres mangeurs d'enfant connaissent un regain de succès tel qu'ils ont envahi les jeux vidéo. Reste à savoir pourquoi.

Il est de bonne méthode de se demander, pour commencer, d'où viennent ces personnages. Laissons à leurs obsessions les psychanalystes, qui voient en l'ogre l'image du père dangereux (et incestueux de préférence) : que font-ils de l'ogresse quand elle n'est pas simplement la femme de l'ogre, qui ne partage pas forcément ses goûts et prend même le parti de ses victimes (*Le Petit Poucet*), mais au contraire se propose de « *manger la reine à la même sauce que ses enfants* » (*La Belle au Bois Dormant*) ? En tout cas, sa mort affreuse nous vaut un commentaire admirable du conteur : « *Le roi ne laissa pas d'en être fâché ; elle était sa mère ; mais il s'en consola bientôt avec sa belle femme et ses enfants.* » Le petit enfant jusqu'à dix-huit mois (« stade oral ») ou trois ans (« stade anal »), âges où pourraient naître la peur d'être mangé, peut sans doute, en certaines circonstances, percevoir les adultes comme menaçants, mais cette frayeur peut être suffisamment motivée par leur taille, la puissance masticatoire qu'ils déploient à table,

1 Le langage scientifique, à commencer par les mathématiques, est également composé de métaphores.

l'aspect de ces visages énormes qui s'approchent des leurs pour les embrasser, leurs jeux et les paroles qui les accompagnent – « je vais te manger ! » – sans qu'on doive fait appel au sentiment d'une obscure menace sexuelle dont, dans des circonstances normales, c'est-à-dire, heureusement, dans l'immense majorité des cas, ils ne peuvent avoir le moindre soupçon. Le personnage de l'ogre incarne une de ces nombreuses terreurs enfantines, comme celle de l'obscurité d'où peut surgir n'importe quel danger innommable, ou celle d'être abandonné(e) par les parents. Les conteurs, de manière plus consciente qu'on ne croit, se donnent pour tâche d'aider l'enfant à grandir et d'abord de le délivrer de ses peurs, en créant des monstres qui donnent à celles-ci un visage et un nom, et en montrant qu'il est possible d'en triompher et de les anéantir.

En recueillant les *Contes de ma mère l'Oye*, Perrault insiste sur leur vocation pédagogique dans sa dédicace « *à Mademoiselle* » de 1697 : « *Ils renferment tous une morale trés-sensée, & qui se découvre plus ou moins, selon le degré de pénétration de ceux qui les lisent ;* [...] *Il est vray que ces Contes donnent une image de ce qui se passe dans les moindres Familles, où la loüable impatience d'instruire les enfans fait imaginer des Histoires dépourveuës de raison, pour s'accommoder à ces mêmes enfans, qui n'en ont pas encore* ». Voyez aussi ces « moralités » dont on ne retiendra ici que deux exemples, le premier parce qu'il conclut le conte où l'ogre est le plus présent et l'autre pour sa saveur :

Le Petit Poucet

On ne s'afflige point d'avoir beaucoup [d'enfants ;
Quand ils sont tous beaux, bien faits et bien [grands,
Et d'un extérieur qui brille ;
Mais si l'un d'eux est faible, ou ne dit mot,
On le méprise, on le raille, on le pille ;
Quelquefois cependant c'est ce petit marmot
Qui fera le bonheur de toute la famille.

Le Petit Chaperon rouge

On voit ici que de jeunes enfants,
Surtout de jeunes filles
Belles, bien faites, et gentilles,
Font très mal d'écouter toute sorte de gens,
Et que ce n'est pas chose étrange,
S'il en est tant que le loup mange.
Je dis le loup, car tous les loups
Ne sont pas de la même sorte :
Il en est d'une humeur accorte,
Qui privés, complaisants et doux,
Suivent les jeunes demoiselles
Jusque dans les maisons, jusque dans [lesruelles ;
Mais hélas ! qui ne sait que ces loups [doucereux,
De tous les loups sont les plus dangereux.
Mais hélas ! qui ne sait que ces loups [doucereux,
De tous les loups sont les plus dangereux.

Ce préalable posé, on montrera sans peine que les ogres doivent leur actualité au fait que nous vivons dans une société ogresse.

On objectera bien sûr que ce n'est pas nouveau : depuis les sacrifices humains des sociétés antiques et de celles qu'on nomme très improprement « primitives » jusqu'à ceux que les sociétés modernes exigent au nom des nouvelles idoles qu'elles fabriquent – Patrie, Classe, Race, etc. – et aux grands abattoirs humains des XXe et XXIe siècles, tribus et nations n'ont cessé de dévorer une partie de leur jeunesse, appelée à se sacrifier volontairement (ou avec l'aide des gendarmes) sur les nouveaux autels. Avec les guerres modernes, leur appétit a rejoint celui déployé dans les guerres des temps bibliques : on dénombre désormais parmi les victimes les combattants « *sans compter les femmes et les petits enfants* ». Ce qui n'empêche pas la population mondiale d'être passée d'une fourchette de 100 à 200 millions lors de la prise de Jéricho à plus de 7,5 milliards ! Moins de 20 millions de morts pour la première guerre mondiale, moins de 70 millions pour la seconde, cela fait de modestes prélèvements sur des populations évaluées à 1,6 et 2 milliards : respectivement moins de 1,25% et 2,35% en cinq ans ! Mais si l'ogre se définit par son appétit, on se souviendra que nous sommes entrés au cours du siècle dernier dans une « société

de consommation » qui, par tous les moyens de la publicité et du marketing, transforme les gens en consommateurs, et développe leur appétit jusqu'à faire de la consommation le but suprême de l'existence humaine, et du gaspillage le signe de la puissance et de la richesse, avec pour résultat immédiat l'appauvrissement des plus faibles et pour effet prévisible et de plus en plus proche la destruction des écosystèmes. Le monde tel qu'il va, sous la direction de ses brillants économistes, ressemble à Buster Keaton, *Le Mécano de la Générale,* qui brûle les wagons de son train pour alimenter la course de sa locomotive. De même, l'ogre capitaliste dévore ses enfants avant de se dévorer lui-même.

Cette conduite dévoratrice se retrouve dans la relation des adultes aux enfants, considérés de plus en plus comme des biens qu'il faut posséder parmi d'autres, voir des remèdes que l'on essaie quand un couple va mal. Combien d'enfants ne sont désirés par leurs parents que dans l'espoir bien souvent déçu que sa naissance rétablira entre eux l'harmonie perdue ? Puis, si le bambin n'a pas rempli le rôle attendu, on se sépare enfin et on se le partage, comme un bien en indivision, sans trop se soucier des dégâts. Tandis que le législateur commence à peine à reconnaître les « droits de l'enfant », on voit réclamer un « droit à l'enfant » que les progrès de la science semblent permettre, sans que soit posée la question de sa légitimité. Car enfin, s'il est normal que toutes et tous – et non pas seulement les plus riches, qui de toutes façons ne s'en priveront pas – puissent bénéficier de la procréation médicalement assistée (PMA), il y a quelque chose de révoltant dans le fait de traiter l'enfant comme une marchandise que l'on peut acheter au moment souhaité. Comment approuver la démarche de ces personnes ou de ces couples qui mettent leurs œufs au congélateur parce qu'ils ont trop à faire, mais se réservent

de les faire éclore quand ils auront épuisé les autres joies de l'existence et seront parvenus au sommet de leur carrière ? Ne savent-ils pas que leur enfant découvrira un jour que ses parents ressemblent plutôt à des grands-parents ? Qu'eux-mêmes, avec la meilleure volonté du monde, seront incapables de leur donner une éducation adaptée à leur temps ? Et qu'ils multiplient le risque de les laisser orphelins prématurément ? Faut-il imputer ce genre de conduite à l'inconscience, ou à l'égoïsme ?

Après tout, les sociétés traditionnelles, où l'on veut avoir le plus d'enfants possible pour s'assurer contre une vieillesse misérable, ne se soucient pas non plus d'abord du bonheur de l'enfant. A-t-on le droit de poser de telles questions à des gens dont il n'y a pas lieu de mettre en doute la bonne foi et dont les choix sont portés par l'air du temps ? Oui, s'il ne s'agit que de les inviter à réfléchir à l'intérêt et à l'avenir des enfants qu'ils veulent mettre au monde, mais à condition qu'on ne leur dénie pas le droit de s'en tenir à leur décision, et qu'on ne leur refuse pas les moyens de l'appliquer.

Lundi 21 janvier 2019

En glanant

Le glanage est un vieux droit féodal qui prend source, sans doute, dans la préhistoire, et en vertu duquel, quand le propriétaire et ses ouvriers ont achevé la récolte des céréales, les pauvres sont admis à ramasser les épis oubliés. Glaner, c'est recueillir ce que les « riches » ont négligé pour, en somme, accommoder leurs restes. C'est à peu près la tâche d'un pauvre chroniqueur en mal de sujet, comme le Témoin gaulois.

Lors du concours qui en fit un « formateur de formateurs », la leçon d'explication de texte qui lui fut demandée s'adressait à une classe de BEP commercial (autant dire de filles) et portait sur un bel extrait des *Paysans* de Balzac[1], qui opposait au XIXe siècle la France d'en bas, représentée par des glaneuses accompagnées de leurs enfants à la France d'en haut, représentée par deux cavaliers, le comte de Soulanges, propriétaire de la terre, et son « garde général ». C'est un texte difficile à cause de ses références culturelles et historiques, à commencer par le mot « glaneuses », familier à toutes les générations encore fortement enracinées dans la glèbe jusqu'aux années trente, mais que des jeunes filles grandies quatre décennies plus tard dans la banlieue parisienne n'avaient jamais rencontré et dont le sens les surprit : comment pouvait-on être assez misérable pour se précipiter sur un tel butin ? Encore ne pouvaient-elles guère imaginer le caractère extrêmement pénible de ce travail, qui vous tenait courbée vers le sol, cassée en deux sous le soleil, à parcourir les chaumes

« *De la belle aube au triste soir* »,

cette activité étant interdite la nuit. Le lecteur averti par Macron

1 Voir *Les Paysans*, pages 617 (« *Au bout des champs moissonnés* ») à 619 (« *dans quelques sillons* »)

de la paresse des Français « *ennemis de l'effort* » s'imagine peut-être que ce droit est tombé en désuétude ? Eh bien non, *Wikipedia* nous apprend que « *le glanage est pratiqué aussi par des groupes humanitaires qui distribuent la nourriture glanée, aux pauvres et affamés* ». Mais ça doit se passer sous d'autres cieux, sûrement pas au paradis de la redistribution ! Glanons donc dans l'actualité.

L'exposition *Alphonse Mucha*, que nos sénateurs nous offrirent à prix d'or en leur musée du Luxembourg (il faut bien financer les fauteuils sur mesure) a fermé ses portes. L'ami Alain, qui s'est institué décidément le correcteur bénévole et toujours très éclairé de ces pages, signale que la prononciation tchèque de *ch* est le *r* guttural de l'allemand *ach* ou *bach*. Il a raison, comme toujours, mais les Français (paresseux, on vous le répète) persistent dans l'usage d'accommoder Van Gogh (imprononçable) à la sauce de leurs gogues, d'associer Mucha à la mouche à... et même d'écrire Vienne au lieu de *Wien* pour faire rimer ce nom avec advienne, Bach comme Bac (parce qu'il a fait de la musique savante ?) etc. Nos sénateurs eux-mêmes donnent l'exemple en rebaptisant Alfons en Alphonse, ce qui prouve que, contrairement à leurs électeurs, ils ne répugnent pas à l'effort, même inutile. Quel est ce grammairien qui se disait obligé de suivre l'usage « comme un général doit suivre ses troupes » ? Pour en revenir à Mucha, cette exposition a révélé à beaucoup d'ignorants, dont l'auteur de ces lignes, que le dessinateur de ravissantes affiches publicitaires art nouveau dont le style se retrouvait encore à la fin des années 1930 sur les boîtes de biscuits, cachait un peintre inspiré par le mysticisme et le panslavisme qui n'a pas reconnu son programme dans l'œuvre de Staline et que le nazisme a tué. Un regret tout de même à propos de cette belle exposition : que le flux des visiteurs n'ait pas été mieux contrôlé.

On a dit et écrit beaucoup de bien, et à juste titre, du livre de l'historienne Claude Gauvard, *Condamner à mort au Moyen-Âge : Pratiques de la peine capitale en France XIIIe-XVe siècle*, où l'on apprend beaucoup non seulement sur les pratiques (juridiques, les voyeurs n'y trouveront pas leur compte) mais encore sur tout le contexte politique, social, idéologique et religieux qui les entoure et les conditionne. L'ouvrage brille par la qualité de son information, la richesse des références, la finesse des analyses... Pourtant, on peut reprocher à l'auteur de se laisser influencer par la mode, défaut non moins répandu dans sa corporation que dans d'autres. On sait que le découpage – nécessairement arbitraire – de l'histoire européenne en un Moyen Âge succédant à l'Empire romain et suivi de la Renaissance, date du XVIIe siècle et a été créé pour mieux mettre cette dernière en valeur, ce qui a conduit à noircir la période qui l'a précédée. L'époque des Lumières et le XIXe siècle ont renchéri, les historiens n'hésitant pas à tisser une légende noire. Puis le vent a tourné. On s'est aperçu que le Moyen Âge a connu des Renaissances, que l'An Mil, dont Michelet a brossé un tableau épouvantable, fut prospère, et que celles et ceux qui l'ont vécu (sans le savoir) n'ont pas cru que la fin du monde était imminente. Enfin, l'école des Annales (Marc Bloch, Georges Duby, Jacques Le Goff, etc.) a poursuivi cette réhabilitation, faisant justice de bien des idées reçues. Depuis, il est si mal venu de critiquer l'époque médiévale qu'aucun(e) historien(ne) ne s'en aviserait. De là, dans cet ouvrage, la curieuse juxtaposition de ce constat qu'on ne dispose d'aucune statistique fiable à propos de l'application de la peine de mort au Moyen Âge et de l'affirmation, chiffres (partiels) à l'appui, que cette peine y fut très rarement prononcée et encore moins souvent appliquée !

En France, rien de bien passionnant. Michel Legrand est mort

vendredi. Que l'âme de cette illustre nullité ne trouve pas la paix tant que les médias se croiront obligés de nous déverser dans les oreilles ses airs simplets et fades et ses niaises chansonnettes ! Et la politique ? Le roi Emmanuel Ier consent à ce que ses sujets lui présentent respectueusement leurs humbles vœux, à l'ancienne, dans des cahiers de doléances, et pousse la bonté jusqu'à tenir un lit de justice en quelques unes de ses bonnes villes afin de, les ayant ouï, leur faire assavoir qu'il ne faut plus croire au Père Noël et qu'il restera droit dans ses bottes. Il a la franchise de dire qu'il ne peut aller à l'encontre de la finance, et l'ingénuité de croire qu'en se pliant toujours plus à ses exigences, les choses finiront par s'arranger. Pour hâter ce processus et signifier la gravité du crime de lèse-majesté, ses archers crèvent un œil ou fracassent la mâchoire de quelques mauvais sujets, à titre d'exemples. Il faut dire que, plus habitués à boire au fond de leurs carrosses qu'à courir sus au menu peuple en émoi, ils étaient très fatigués dès l'acte I et épuisés après l'acte II. Les voici exaspérés à force d'être injuriés et violemment agressés par des trublions noirs, rouges et même jaunes, couleurs dont la superposition leur rappelle peut-être la bannière de l'ex-ennemi héréditaire. Les gilets jaunes, eux, continuent à manifester : seule nouveauté, les foulards rouges (moyenne d'âge soixante-dix ans) manifestent pour que cessent les manifestations. Dire que les Français se croient cartésiens !

– Cesse de gémir, Témoin gaulois, toi qui bénéficies, parmi tant de privilèges, de celui de ne pas être condamné à suivre encore longtemps ce mauvais film, du fait de ton grand âge !
– Que voulez-vous, comme disait l'autre, « *je suis désolé, mais nous sommes un pays qui aime se plaindre* »
– As-tu jamais entendu Mme Schiappa se plaindre ?
– C'est vrai, mais sa charge hautement symbolique ne lui en donne

pas lieu, et quand des goujats demeurés s'en prennent à la femme pour combattre l'évolution inéluctable qu'elle représente, elle se contente de porter plainte auprès des juges du roi. En retour, elle met à profit ses loisirs pour lui porter les plaintes et requêtes exorbitantes qu'elle glane auprès de ses sujets : « *Gardez-moi de mes amis* », murmure Macron, coincé entre Benalla et cette ministre trop zélée.

Lundi 28 janvier 2019

Commentaire d'*Alain Saustier* : « Au sujet des prononciations francisées, il m'est arrivé de passer une heure sur une barque de promenade dans le golfe du Morbihan aux côtés d'un couple de Hollandais avec une petite fille de 4 ou 5 ans. J'adore les Pays-Bas pour y avoir vécu quelques semaines l'année du Bacc (ce n'est pas hier...) en échange scolaire et en avoir découvert alors la richesse picturale. La conversation s'engage, j'apprends que mes compagnons de voyage sont de Delft, j'évoque la superbe vue de cette cité peinte par celui que je considère comme le plus grand, Vermeer, mais ce nom, que je prononce [vermère] ne leur dit rien, jusqu'à ce que j'évoque quelques-unes de ses plus célèbres œuvres, la lettre, la dentellière, l'astronome etc., et qu'ils s'exclament : Ah, Feumiirr ! »

Remarque : Comme toujours, il y a des différnces régionales, la version d'Alain tire sur l'allemand, il semble qu'il existe une prononciation plus flamingante. Écoutez :
https://fr.forvo.com/word/jan_vermeer/

Inutile au monde

« *Icelui prisonnier estoit digne de mourir, comme inutile au monde.* »
(*Registre du Châtelet*, samedi 23 septembre 1391)

Claude Gauvard, à qui j'emprunte cette citation[1], note dans son commentaire que la formule « *digne de mourir* » figure « *dans les 94 sentences de mort que comporte le Registre* ». Mais c'est surtout la seconde, « *inutile au monde* », qui retient l'attention car si, dans les pays civilisés, la loi ne juge plus personne comme « *digne de mourir* », la notion d'utilité sociale reste encore prégnante dans notre société. Il n'est peut-être pas sans intérêt de se demander ce qu'elle signifie, comment elle s'applique, et quelle est sa légitimité.

Autrefois, en France, dans des classes populaires, en particulier chez les paysans, artisans et petits commerçants, les parents étaient accoutumés à réclamer l'aide de leurs enfants dans l'exercice de leur métier, bien après qu'une loi de 1874 ait interdit le travail des enfants de moins de douze ans, ainsi que le travail de nuit pour les filles mineures (moins de vingt-et-un an à cette époque et jusqu'à 1974) et les garçons de moins de seize ans. Dans la seconde moitié du XXe siècle, c'était encore une pratique courante. Il ne s'agissait plus, en général, comme ce fut précédemment le cas, de l'Antiquité à la première révolution industrielle, où l'on n'hésita pas à employer dans les mines et les tissages des enfants de quatre ans[2], de leur demander de subvenir à leurs besoins et de contribuer aux revenus familiaux, mais plutôt de les habituer à

1 Dans *Condamner à mort au Moyen-Âge : Pratiques de la peine capitale en France XIIIe-XVe siècle*, PUF, 2018),voir article précédent.

2 Le travail des enfants de moins de 10 ans dans les mines est interdit par un décret impérial du 3 janvier 1813.

travailler, selon leurs moyens. Chaque demande était accompagnée de l'injonction : « Rends-toi utile ! ». On avait intériorisé, depuis des temps immémoriaux, la nécessité pour tous et toutes, quel que soit l'âge, de participer à l'effort qui permettait au groupe de survivre. C'était, en somme, un passage obligé de l'éducation et une question de morale. Le prolongement progressif de la scolarité obligatoire a fini par limiter cette pratique avant d'y mettre presque fin, mais le goût de la lecture ou d'activités artistiques ou ludiques, qui éloigne de cette participation au labeur collectif, est longtemps resté suspect dans ces milieux. Tout cela paraît bien loin aujourd'hui. Cependant, l'obligation d'être « *utile au monde* » est rappelée plus impérativement que jamais aux adultes.

Dans la société que nous appelons « postindustrielle » parce que les industries ont été largement délocalisées vers l'Afrique et surtout l'Asie (la Chine n'est-elle pas « l'usine du monde » ?) pour des raisons non pas économiques à proprement parler, mais financières (le coût – provisoirement – bien moins élevé de la main d'œuvre), le travail présente deux caractères très nouveaux :

– d'une part il se fait beaucoup plus rare pour la raison qu'on vient d'évoquer, et parce que les robots remplacent les humains dans les tâches les plus simples et les plus pénibles, ce qui est en soi un progrès ;
– d'autre part les tâches restantes se répartissent entre celles qui exigent une haute qualification (tâches de recherche, de formation, d'ingénierie et médecine, de direction et de gestion, etc.) et cette partie des « services » qui en exigent bien moins, voire aucune, et répondent à une demande sociale croissante.

Si le premier souci était l'utilité sociale, on investirait massivement dans le développement des services de santé, d'aide aux

personnes, d'éducation, de recherche, dans le financement d'une justice dont la dotation actuelle est digne, en France, d'un pays sous-développé, dans la prévention du désastre écologique annoncé et on veillerait à ce que les tâches, en particulier les moins qualifiées, soient partagées entre toutes les personnes disponibles par l'abaissement de la durée du travail dans tous les secteurs où c'est techniquement possible. Enfin on veillerait à ce que les plus démunis, travailleurs, retraités ou chômeurs dont le nombre serait réduit au nombre incompressible de la recherche d'un premier ou d'un nouvel emploi, bénéficient d'un vrai minimum vital qui leur permette de se loger et de vivre dignement. On en est loin, et chaque semaine qui passe semble nous en éloigner. Ne vient-on pas de montrer que les quelques concessions accordées aux gilets jaunes profitent surtout... aux riches, les plus nécessiteux voyant leurs maigres ressources encore rognées ?

Que chaque individu doive se rendre « utile au monde » demeure la règle, parce que nous appartenons à une espèce sociale, même si le travail n'est sûrement pas le seul moyen d'y satisfaire. Ce qui est remarquable, c'est qu cette règle n'est pas seulement niée dans un système qui choisit pour moteur le profit, c'est-à-dire l'intérêt de l'individu ou de sa classe, voire du réseau plus restreint auquel il appartient, et qui exalte la réussite individuelle, conçue comme l'accumulation de richesses matérielles, celle-ci autorisant toutes les formes de manipulation des esprits et d'exploitation du travail d'autrui et de la planète, jusqu'à épuisement. Elle est aussi brandie pour contraindre celles et ceux qui ont la chance de pouvoir se rendre « utiles au monde » par leur travail à accepter finalement n'importe quelles conditions : le développement du « contrat zéro heures » qui ne fixe aucun minimum d'heures ouvrées mais oblige le salarié à se tenir en permanence à la disposition de l'employeur

en est l'exquis aboutissement. Elle sert enfin à humilier celles et ceux à qui on refuse l'accès au travail : on ne les condamne pas à mort (jusqu'à nouvel ordre), mais on les somme de se faire tout petits, de survivre à petit bruit et à moindre frais en attendant patiemment qu'on ait besoin d'eux.

Devenus invisibles et inaudibles car « *inutiles au monde* », les laissés pour compte ont fini par se révolter, et tout ce qui vit dans la précarité et se sent menacé d'être jeté avec eux aux poubelles de la société les rejoint, tandis qu'une partie des classes moyennes elles aussi concernées observe le mouvement avec sympathie. Cela fait beaucoup de monde. La violence des gilets jaunes, provoquée par des agitateurs des partis extrêmes, et à laquelle il est si facile de répondre quand on dispose de la police est, avec leur inexpérience politique et leur inorganisation, le meilleur atout du pouvoir, qui peut aussi jouer sur le temps et la fatigue des contestataires : cela s 'appelle noyer le poisson. Comme la magie et l'informatique, tantôt ça marche, tantôt ça ne marche pas.

Lundi 4 février 2019

Par pertes et profits

« *...Je voudrais qu'à cet âge*
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,
Remerciant son hôte, et qu'on fit son paquet ;
Car de combien peut-on retarder le voyage ? »
(La Fontaine, *Fables,* VIII, 1, *La Mort et le Mourant*)

De mémoire d'homme, jamais la radio ne fut meilleure qu'en mai 68. On entendit enfin la parole libérée des Français. Entièrement asservis au pouvoir gaulliste depuis une décennie, les journalistes s'en donnaient à cœur joie, le vent de liberté qui s'était levé pénétrait partout, et vint même balayer le moindre recoin de la maison ronde. Parmi ces émissions mémorables, il faut citer celle qui, en pleine grève générale, la seule que nous ayons connue, fit réentendre « *Les bruits oubliés d'autrefois* ». Kristin Ross en fournit implicitement la liste[1] dans un article du *Monde diplomatique* en y ajoutant radio et télé qui, au contraire, ne furent jamais aussi écoutées, et en oubliant le fracas des ateliers et des usines encore bien présentes dans la capitale. Le grand âge a les mêmes effets : ce sont les sens qui se mettent en grève.

Interrogée à la radio sur ce qui l'avait le plus surprise dans les changements intervenus à Paris où elle venait de s'aventurer, quinze ans après avoir quitté cette ville, une vieille Parisienne répondait ingénument : « C'est le silence, bien sûr ! On n'entend plus rien, même dans les quartiers autrefois les plus bruyants ! »

1 « *...une ville où aucune école ne fonctionnait, où personne ne pouvait* [...] *prendre un bus, un métro, rouler en voiture,* [...] *regarder la télévision ou écouter la radio publique, où l'on ne ramassait plus les ordures, où il n'était plus possible de prendre un train pour sortir de la ville...* » (*Mai 68, la mémoire et l'oubli*, avril 2008)

Si elle avait été aussi attentive aux odeurs et aux sons, elle se serait aperçue que mises à part quelques bouffées de pots d'échappements et quelques miasmes échappés de certaines bouches d'égouts par temps d'orage, la ville était également devenue presque inodore, que les couleurs étaient plus ternes et le soleil moins brillant. Ainsi jouent aussi les *Correspondances de* Baudelaire :

« *Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.* »

Mieux, les sens du toucher et du goût s'amortissent aussi : les draps fraîchement lavés et repassés dans lesquels on se glisse ne procurent pas la même volupté que jadis, enfin les plats qu'on aimait le plus perdent un peu de leur saveur... Certains aussi n'en finissent pas de regretter le temps des émotions et des ébats sexuels. Mais, passée la première déception accompagnée d'un sentiment absurde d'humiliation, ce retour à une paix angélique qui est, n'en déplaise au sinistre docteur Freud et à sa secte, l'un des privilèges de l'enfance, ne manque pas, tous comptes faits, de charme puisqu'il vous procure un avant-goût du repos éternel. Hélas, le plaisir esthétique s'en ressent quelque peu : on peut continuer à s'intéresser aux œuvres d'art et y prendre plaisir, mais elles ne vous bouleversent plus, et c'est grand dommage. En revanche le corps se manifeste d'autres façons, il devient un vêtement incommode, perd ce qu'il avait de souplesse et de vigueur, se rappelle à ceux qui lui prêtaient le moins d'attention par la fatigue, la somnolence, les courbatures, quand ce n'est pas l'essoufflement et une difficulté à se tenir droit et à garder son équilibre en marchant. Tout cela ne serait rien si vous n'assistiez en même temps à la disparition ou, plus triste, à la dégradation irrémédiable de celles et ceux que vous aimez, l'âme mourant avant le corps dans le pire des cas. Voilà, jeunes ami(e)s, ce qui vous attend, et qui est si ordinaire que votre médecin vous

félicitera pour votre belle santé si vous n'avez rien de plus grave à lui signaler.

Et pourtant, la vie vaut encore d'être vécue. L'expérience au long cours du vieillissement m'a appris, ou du moins fait éprouver ce que je ne faisais que pressentir il y a dix et vingt ans. Car je viens de m'apercevoir qu'ayant abordé le sujet le 8 mai 2001 pour les miens, j'ai pu diffuser le même texte sur ce site le 5 mars 2010[2], sans en changer un mot. Et qu'à ce jour, si je l'ai augmenté de ces quelques lignes, je n'ai rien à en retirer.

Lundi 11 février 2019

2 *Au Fil des jours*, *Vieillir*, page 99

Le double déni

« *Déni : Mode de défense consistant en un refus par le sujet de reconnaître la réalité d'une perception traumatisante, essentiellement celle de l'absence de pénis chez la femme* » (sic)
(Laplanche et Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, puf, 1967)

Comme prévu, le grand débat voulu par le pouvoir afin de se tirer d'un mauvais pas, évite soigneusement les deux vraies questions posées par la révolte des gilets jaunes, à savoir le pouvoir d'achat et les services publics. Ce n'est qu'un écran de fumée qui n'amuse que les partisans de Macron et lui permet de faire campagne tout en poursuivant aussi discrètement que possible l'œuvre entreprise. Comme prévu aussi le mouvement populaire s'égare et s'effrite. Cela crée une situation malsaine, dont la responsabilité est sans doute partagée par tous.

Sous des dehors plus avenants, Emmanuel Macron applique à la France ces mêmes remèdes de cheval qui tuent la bête au moment où elle allait guérir et que naguère Mme Thatcher a appliqués à la Grand-Bretagne, avec les effets que l'on peut aujourd'hui constater, c'est-à-dire des résultats économiques satisfaisants... pour les plus riches et leurs économistes distingués, tandis que la majorité de la population s'enfonce dans la misère. Le Brexit devrait les parfaire : libéré des contraintes européennes, le Royaume (Uni pour combien de temps ?) améliorera encore les performances de ses banques en faisant de la City le plus grand paradis fiscal du monde. Comme feu la baronne, notre roitelet casse tout, hier le code du travail, aujourd'hui les services publics, demain le statut des fonctionnaires, pour débloquer un vieux pays irréformable parce que personne ne consent à voir les

profonds changements à l'œuvre dans le monde, chacun se cramponnant à ses habitudes, quand le sol se dérobe sous nos pieds. Cette entreprise pourrait être salutaire si ceux qui s'en chargent acceptaient de voir les souffrances qu'ils provoquent, se souciaient de les limiter, et s'ils avaient un projet de reconstruction, au lieu d'en confier le soin à la Providence des marchés qui ne se soucie que des puissants et des riches. Le premier déni est celui de ces « libéraux » réunis autour de Macron, qui refusent de reconnaître le mal qu'ils font à des couches de plus en plus nombreuses de la population que de toutes façons ils méprisent.

Le second déni, beaucoup plus largement répandu, rassemble au parlement une bonne partie de la majorité, les multiples faces d'une opposition hétéroclite, et bien au-delà de nos frontières, l'immense majorité des Occidentaux, qu'ils soient privilégiés ou opprimés. Presque personne ne veut vraiment admettre que nous assistons à un énorme basculement des rapports de force qui remet en cause l'hégémonie américaine et ce qui reste à l'Europe de ses splendeurs passées, à savoir son niveau de vie moyen, à l'heure où l'humanité vit dans un monde rétréci dont elle gaspille irrémédiablement les ressources. Nous raisonnons toujours comme si la planète était inépuisable et pourrait permettre demain à 11 milliards d'individus d'accéder au mode de vie actuel des pays occidentaux, ou comme si les richesses devaient rester éternellement entre les mains de ces derniers. Cette illusion, entretenue par tous les discours politiques, nourrit tous les populismes. Le souci écologique, qui devrait inspirer tous les choix économiques, reste confiné dans quelques petits partis sans grande influence. L'incroyable tentation du splendide isolement s'empare des citoyens des États-Unis et des petits pays d'Europe,

comme si de nouvelles puissances mondiales ne revendiquaient et n'arrachaient pas leur part d'un gâteau qui, en dépit des prouesses de la science et de la technologie, et même à cause d'elles, est de moins en moins extensible, et comme si « l'échange inégal », qui fit les beaux jours des puissances coloniales, n'était pas en train de changer de sens.

Le problème de la répartition des richesses et de la pauvreté ne peut être traité que globalement, c'est-à-dire à l'échelle du globe. Bien entendu, c'est à chaque humain, ici et maintenant, de s'y attaquer, mais en établissant des relations toujours plus étroites et suivies à l'échelle planétaire. Ce qu'une petite poignée d'hommes et de femmes ont réussi pour accroître leurs privilèges est sûrement à la portée de beaucoup d'autres pour préserver la vie sur terre et faire reculer la misère.

Lundi 18 février 2019

À propos de Robert Desnos

« *Leurs mains avaient des lignes sans nombre*
Qui se perdaient parmi les ombres
Comme des rails dans la forêt. »
(Robert Desnos*, Les Quatre sans cou,* 1934)

Pendant deux heures, elle a parlé : moins du « roman » qu'elle a bâti autour du personnage de Robert Desnos[1] que du poète lui-même et de son œuvre. Et l'assistance réunie dans le salon de Roula est restée suspendue à ses lèvres. L'ambiance est celle d'une salle de classe studieuse. C'est que Gaëlle Nohant, qui a pratiqué quelque temps ce métier, a toutes les qualités d'une excellente professeure, sans les défauts. Aucun doute : si ce n'est déjà fait, il n'est personne, parmi celles et ceux qui l'ont écoutée, qui ne souhaite lire son livre, et plonger dans l'œuvre de Desnos.

Vous avez peut-être la chance d'être assez jeune pour avoir appris à l'école primaire l'une ou l'autre de ses comptines. Il a fallu que notre fils entre en maternelle pour que je découvre quelques-unes de ses ravissantes *Chantefables* : *Le Tamanoir*, *Le Pélican de Jonathan*, *Le Martin-Pêcheur*... Voici quelques mois, une excellente émission dont je n'ai pas retrouvé la trace lui était consacrée. Centrée, me semble-t-il, sur les activités radiophoniques de la fin de la carrière du poète, son engagement dans la Résistance et sa déportation, elle avait attiré mon attention et m'avait déjà donné l'envie de connaître son œuvre. Autant en emporte le vent... Il faut dire que j'ai une relation particulière à la poésie. Particulière, mais pas si rare d'après ce que j'observe autour de moi. J'y ai été sensibilisé très tôt par l'école. En seconde, notre professeur de lettres nous

1 Gaëlle Nohant, *Légende d'un dormeur éveillé,* Poche, 2017

faisait apprendre une centaine de vers par semaine – plus de vingt pour chaque leçon – ce qui paraissait dément au début avant de devenir facile avec de l'entraînement – moyennant quoi je garde encore en mémoire des milliers de vers. Malheureusement, il avait un goût déplorable, et des talents aussi contestables que celui de Sully Prudhomme y occupent une place considérable. Mais le pli étant prix, je gardai longtemps l'habitude d'apprendre par cœur, parmi les poèmes que j'étudiais puis fis étudier à mon tour, ceux que j'aimais. Et il ne s'est pas écoulé depuis un seul jour sans que je m'en récite pour le plaisir. Mais jusqu'à la fin des années cinquante, et au-delà, la poésie enseignée s'arrêtait à Paul Valéry et Stéphane Mallarmé. Je me souviens d'un camarade de prépa qui s'étonnait du culte que je vouais à Guillaume Apollinaire. Il me demanda d'en lire un extrait, ce que je fis très mal, car je me laissais submerger par l'émotion : il me fallut apprendre plus tard à me distancier des textes pour les lire à mes élèves. Quand j'eus terminé, il s'écria, indigné : « On ne fait pas de poésie avec des tramways, de l'électricité et des rails ! » C'était sans doute le sentiment de nos professeurs[2]. Ayant abandonné pendant six ans l'enseignement du français, je perdis l'habitude de lire de la poésie, et n'ajoutai à mon répertoire, en neuf ans de formation des maîtres de LEP, que Prévert et Aragon (je les aime bien, mais les ai toujours considérés comme d'excellents chansonniers plutôt que comme de vrais poètes), Éluard, Ponge et René Char. Dans cette période, j'ai eu le plaisir de constater que les adolescents jetés impitoyablement dans nos établissements techniques par des sélectionneurs qui les assimilaient à des bagnes, n'étaient pas moins sensibles à la poésie que leurs camarades plus favorisés.

2 À la fin du siècle dernier, un très brillant collègue, examinant nos CD, demanda fort surpris : « Tu aimes la musique moderne ? » Il venait d'y trouver un Stravinsky de 1913 et un Honegger de 1938 !

Qu'en reste-t-il après des années d'usine, de bureau ou de galère ? Mais revenons à Robert Desnos.

La biographie romancée que Gaëlle Nohant lui consacre est le fruit d'une passion sincère et communicative pour l'œuvre et la personnalité du poète, et d'un travail de recherche considérable pour mieux connaître l'époque et les milieux où il a vécu. On glisse rapidement sur l'enfance et l'adolescence parisiennes de ce fils d'un courtier des Halles, né en 1900 à l'ombre de la Tour Saint-Jacques et de ses maléfices, qui a décidé très jeune de se consacrer à la poésie, refusant de succéder un jour à son père dans des affaires fructueuses, ce qui lui vaudra de connaître les petits boulots, la misère avec la crise de 1929, quand alternent de longues journées de famine et les festins que lui procurent ses amis, artistes plus fortunés (André Breton, Aragon, Éluard, Théodore Fraenkel, Soupault... car il appartient au groupe surréaliste depuis 1922) ou le peintre japonais Foujita qui l'héberge un temps avant de quitter la France en lui confiant sa maîtresse, la belle Youki, qu'ils se partageaient et dont le pauvre Robert n'aura jamais l'exclusivité, bien qu'elle lui soit restée attachée jusq'à la fin et au delà. Parmi ses amis on compte aussi Antonin Arthaud, Jean Louis Barrault, Jean Cocteau, Picasso, Prévert, etc. soit les meilleurs représentants des Années folles auxquels viendront s'ajouter avec la guerre civile d'Espagne Pablo Neruda, Federico Garcia Lorca, Hemingway et, plus tard, Sartre... Le « roman », émaillé de citations de ses poèmes, reconstitue longuement leurs rencontres et les amours du poète, ses progrès comme journaliste, contrariés par la crise qui ferme bien des salles d'édition, son passage novateur à la radio et le développement de son œuvre que la guerre et sa participation à la Résistance n'interrompt pas, bien au contraire. Il le suit jusqu'à sa

mort en juin 1945, un mois après sa libération du camp de Terezienstadt où, déporté, il a contracté le typhus. Soucieuse de décrire l'époque et les événements pour un public qui les ignorerait, Gaëlle Nohant alourdit ainsi un récit qui, pour un lecteur informé, gagnerait à être réduit des deux tiers de son volume. Les conversations « reconstituées » avec le souci de faire comprendre les situations sont souvent artificielles et sentent l'huile. J'avoue les avoir souvent sautées, et ai parcouru en lecture rapide les deux cents dernières pages. Le récit de la détention de Desnos, de sa déportation et de sa mort est en effet confié à Youki, sorte d'ectoplasme qui passe ainsi au premier plan sans prendre jamais l'épaisseur d'un personnage.

Olivia de Lamberterie, venue présenter dans le même cadre son livre *Avec toutes mes sympathies*, reçoit chaque semaine, comme lectrice au magazine *Elle*, une cinquantaine d'ouvrages. Elle nous a expliqué qu'elle en fait trois piles : les mauvais, qui ne posent pas de problème, puisqu'elle ne les lira pas, les bons, très rares, qui se distinguent non par le sujet mais par l'écriture (elle note justement que la France en produit actuellement très peu) et « ceux qui peuvent passer », parmi lesquels le choix est difficile. C'est dans cette dernière pile que je mettrais *Légende d'un dormeur éveillé*. Mais si Gaëlle Nohant s'est donné pour seul but de nous faire aimer en Robert Desnos l'homme, bagarreur, amoureux transi et ami exigeant et intransigeant, résistant audacieux et capable d'apporter un rayon d'espoir dans l'enfer des camps nazis, et nous engager à lire le poète fantaisiste et voyant, à la fois surréaliste et romantique attardé aux alexandrins boiteux, alors elle a pleinement réussi.

Lundi 25 février 2019

Déconomanie

« *Ainsi, l'économie, par exemple, qui est la science sociale mathématiquement la plus avancée, est la science socialement et humainement la plus arriérée, car elle s'est abstraite des conditions sociales, historiques, politiques, psychologiques, écologiques inséparables des activités économiques.* »

(*Les sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur*,
Edgar Morin, UNESCO, 1999)

Le Témoin gaulois, comme la plupart de ses concitoyens, a depuis longtemps cessé d'acheter des journaux. Non qu'il partage à leur égard la méfiance aveugle que certains gilets jaunes savamment manipulés par les spécialistes de *fake news* éprouvent à l'égard de la presse. Il ne connaît pas, au contraire, de meilleure source d'information. Mais il en glane l'essentiel sur Internet et s'en tient donc chaque semaine à deux numéros du journal *Le Monde* à cause de leurs suppléments, scientifique le mardi et littéraire le jeudi, avc une préférence pour le premier. On y trouve des pistes de lecture, de l'humour et des articles stimulants, comme cet « *Entretien* » avec Michael Benzaquen, « *Propos recueillis par Florence Rosier* » dans le numéro daté du 27 février.

Le titre d'abord, fait pour frapper le lecteur, ne manque pas de sel : « *D'après notre modèle, le marché financier réel n'est pas très loin du point critique* ». Avant même de savoir qui est l'auteur de cette révélation, et de quel modèle il s'agit, on ne peut s'empêcher de penser que sur ce point tous les « modèles », et même le bon sens éclairé par l'observation du relâchement du contrôle des banques et de l'énorme bulle spéculative dont on attend l'éclatement depuis un an, ainsi que par l'histoire du capitalisme qui procède

par crises, aboutissent à la même conclusion. La première phrase de l'article a toutes les apparences d'un canular : « *Connaissez-vous l'éconophysique ?* », c'est sans doute pourquoi elle ne lui sert pas de titre. Mais la suite nous apprend qu'il s'agit d'une chose sérieuse, et non d'une plaisanterie : « *Les progrès spectaculaires réalisés dans la physique des systèmes complexes (fluides turbulents, verres de spin…), depuis les années 1970, se prêtaient au rapprochement de l'économie et de la physique, qui semble connaître aujourd'hui un succès grandissant.* » En somme, il s'agit d'abandonner les modèles mathématiques qui se sont révélés inopérants, en particulier incapables d'expliquer pourquoi une crise éclate à un moment donné, pour appliquer à l'économie ceux de la physique des systèmes dits désordonnés ou complexes. Telle est la dernière mode, qui conduit à créer partout des chaires d'éconophysique. L'interviewé, Michael Benzaquen, est depuis le 18 février le titulaire de celle que vient de crééer « *l'Ecole polytechnique, avec la société Capital Fund Management (CFM) de gestion de portefeuilles.* » Chercheur au CNRS, il enseigne au département d'économie de l'École Polytechnique, où il travaille au laboratoire d'hydrodynamique : ce n'est pas n'importe qui ! Quelle que soit son application, le Témoin gaulois perdrait pied dès les premières minutes d'une présentation de ses travaux de physique, aussi le salue-t-il bien bas. Mais quand ce savant prend la peine de faire de la vulgarisation dans un journal généraliste, le profane peut espérer entrevoir ce que signifie sa démarche.

Après avoir repris des critiques maintes fois entendues sur le caractère simpliste des modèles mathématiques appliqués à l'économie : « *On fait comme si ces systèmes étaient toujours à l'équilibre. De plus les agents qui interviennent sont jugés infiniment rationnels, homogènes, toujours bien informés et indépendants (l'environnement ne les atteint pas)* » et on extrapole « *d'une intelligence individuelle à une*

intelligence collective », Michael Benzaquen montre que les krachs se déclenchent souvent dans un ciel serein, et qu'aucun événement exceptionnel n'explique qu'ils se produisent à tel instant plutôt qu'à tel autre, aussi les compare-t-il à « l'*effet papillon – le battement d'ailes d'un papillon au Brésil peut provoquer une tornade au Texas* », d'où l'intérêt, en économie, de recourir aux méthodes de la physique statistique pour relier les comportements individuels aux comportements collectifs, qui sont autre chose que la somme des premiers. Ainsi espère-t-il, sans toutefois rien promettre, pouvoir par exemple prédire un jour l'apparition des krachs financiers, mieux décrire les phénomènes économiques comme les crises de liquidités ou évaluer la résilience ou la vulnérabilité des réseaux d'entreprises selon leur taille. On lui souhaite bonne chance, mais force est de constater que l'économophysique ne changera rien de fondamental dans la fonction de l'économie qui est de justifier le capitalisme et d'améliorer s'il se peut son fonctionnement pour le plus grand bien de ceux qui en tirent profit et sans se soucier de ceux qu'il malmène ou écrase ni du sort de la planète qu'il dévore. Il ne s'agit en somme, selon un schéma bien connu dans l'histoire des sciences, que d'une tentative d'expliquer un objet d'études complexe par les connaissances acquises dans un domaine plus simple : c'est Pascal expliquant le vivant à partir de la physique de son temps... À l'économophysique pourront succéder une économobiologie et une économosociologie, il restera toujours à fonder une véritable science économique.

Que l'on pardonne au Témoin gaulois s'il radote mais, à l'excuse de l'âge, il peut ajouter que l'Histoire piétine et qu'on tente de nous fourguer la même marchandise sous des emballages divers. Aussi se permettra-t-il de conclure par des lignes déjà publiées

dans *Au Fil des jours* sous le titre *Le capital au XXIe siècle*[1] du lundi 14 décembre 2015, reprises de l'article *Économie* du dimanche 28 mars 2010, page 83 : « […] *je prendrai au sérieux les prétendues « sciences économiques » le jour où elles se donneront pour première tâche de calculer quelles ressources sont nécessaires à une femme, un enfant, un homme, non pour survivre mais pour vivre dignement, ce qui suppose un habitat adapté au climat, une nourriture saine et suffisante, de l'eau potable, l'accès aux soins médicaux et une éducation qui ne vise pas seulement à les rendre utilisables par la machine de production, mais qui leur permette d'épanouir ce qu'il peut y avoir en eux de potentialités créatives ; le jour où elles s'assigneront pour seconde tâche de proposer les mesures qui permettent à tous d'accéder à ces ressources !* »

Lundi 4 mars 2019

1 À propos du livre *Le capital au XXIe siècle* de Thomas Piketty, Seuil, 2013

Des raisons d'espérer

« *Un modèle de société qui génère autant d'inégalités et d'injustices et met en péril la vie sur Terre de nos enfants et petits-enfants et de millions d'êtres humains à travers le monde n'est plus un modèle. C'est un non-sens.* » (*Avant-Propos* des *66 propositions*)

La première raison d'espérer fut l'apparition dans le champ de l'économie, où ne poussaient guère que chiendent et herbes vénéneuses, de Piketty[1], qui a commencé à poser les bonnes questions. La deuxième est la mobilisation des jeunes qui exigent qu'on s'attaque vraiment à la transition écologique. La troisième, toute récente, est la publication des *66 propositions Pour donner à chacun le pouvoir de vivre*, texte rédigé et signé par dix-neuf organisations, associations et syndicats. Quels que soient les jugements qu'on porte sur cette initiative, elle ouvre la voie à ce qui pourrait être un programme de gouvernement alternatif qui prendrait enfin en compte les deux problèmes majeurs de notre temps en les liant : la justice sociale et la question écologique

Ce texte se présente comme une sorte de fourre-tout, une forme qui rappelle les « 110 propositions » sur lesquelles Mitterrand fut élu en 1981, et qui réunissaient pour l'essentiel des mesures politiques et sociétales regroupées comme suit :

« *I. - La paix : Une France ouverte sur le monde : propositions 1 à 13*
II. - l'emploi la croissance sociale par la maîtrise de l'économie : propositions 14 à 43
III. - La liberté : des femmes et des hommes responsables : propositions 44 à 104
IV. - La France : un pays libre et respecté : propositions 105 à 110 »

1 Voir *Au Fil des jours, V,* du lundi 14 décembre 2015, pages 201-204

La comparaison du plan ci-dessus avec l'organisation des *66 propositions* est en soi instructive :
Réinventer le bien commun pour refaire société [1-26]
Remettre l'exigence de solidarité et de justice sociale au cœur de l'économie [27-43]
Réconcilier transition écologique et justice sociale pour construire un avenir partagé [44-54]
Partager le pouvoir pour mieux agir [55-66]
Les 110 propositions consacrent deux parties sur quatre (mais seulement 20 propositions, soit moins d'une sur cinq) au rôle et à l'image de la France dans le monde. La deuxième partie en est consacrée à l'emploi (qu'on attend de la croissance économique, mesurée par le PIB, indicateur alors incontesté) et la troisième à la liberté, à l'heure où les Français étouffaient sous la chape de plomb imposée par vingt-trois ans de pouvoir sans partage et ininterrompu de la droite. *Les 66 propositions* consacrent les deuxième et troisième parties à la « justice sociale » après en avoir posé les conditions (logement et nourriture, qualité et rétribution du travail, lutte contre les inégalités d'accès à l'éducation et à la formation, entre hommes et femmes, solidarité entre générations, accueil et intégration des migrants) dans la première partie et tente de répondre dans la dernière à un besoin de participation plus efficace des citoyens aux décisions politiques, besoin exprimé par les gilets jaunes, et auquel sont suggérées des solutions moins sommaires que le referendum d'initiative populaire. Surtout, la demande de participation aux décisions est élargie à celles qui sont prises dans les entreprises.

Il est facile de relever les faiblesses de ce texte. Les mesures ambitieuses qui sont proposées sur le plan écologique et social ont un coût, que l'on n'a pas tenté d'évaluer. Leur financement

repose, sans que cela soit écrit en toutes lettres, sur un large recours à l'inflation. Car, sauf erreur, c'est bien ce que signifie la proposition « *53. Sortir les investissements verts du calcul du déficit public dans les règles européennes.* » On voit tout de suite la grande difficulté qu'il y aurait à faite admettre cette mesure à nos partenaires, à commencer par les Allemands, échaudés par l'expérience délirante qu'ils en ont faite dans l'entre-deux guerres, avec les conséquences que l'on sait. Pourtant, l'inflation est le seul remède qui a permis d'éponger les lourdes dettes des guerres, et une véritable action sur le climat par un changement des sources d'énergie, des modes de vie et de consommation, et l'adaptation de l'habitat, coûterait peut-être plus cher que les deux guerres mondiales réunies. Mais sûrement moins que la poursuite aveugle des errements actuels. D'autre part, l'inflation revient à faire fondre les rentes et pensions, ce qui ne va pas sans résistances, et à pressurer un peu plus les salariés dont les revenus suivent toujours avec retard la hausse des prix. Enfin, il n'est pas toujours facile de la contrôler, et l'Europe n'est physiquement qu'une péninsule de l'Asie, si bien que le désastre écologique ne serait pas évité si elle se lançait seule dans cette entreprise. Bien sûr, on peut toujours espérer un effet d'entraînement... Sur le plan des institutions démocratiques, le tirage au sort d'une proportion qui reste à déterminer de membres du Conseil économique et social et de ses branches régionales laisse rêveur, quand on voit avec quelle facilité les ploutocrates, qui imposent au monde le couple sinistre et clownesque Trump-Poutine, manipulent les gilets jaunes inexpérimentés, et sont parvenus à leur faire admettre qu'il ne fallait surtout pas s'organiser ! De toutes manières, le seul problème constitutionnel qui ait de l'intérêt est d'assurer un minimum de démocratie en réglant, face aux pouvoirs, le jeu efficace des contre-pouvoirs.

Et puis il est tentant, en examinant le contenu de ce que l'un de ses inventeurs appelait une « boîte à outils », de faire un tri personnel, mais c'est un jeu assez vain pour un commentateur vulgaire, seuls comptent ce qu'en retiendra l'Histoire et l'usage qui en sera fait. On se permettra quand même ici de relever que le désir de faire appel à toutes les bonnes volontés et de conclure des compromis avec toutes a conduit parfois à laisser passer des propositions presque farfelues comme celle-ci, qui semble inspirée par quelque lobby :

« ***Rendre accessible à tous une nourriture saine et éco-responsable***

24. Généraliser les repas bio dans les établissements publics et privés.

25. Favoriser l'accès aux produits locaux éco-responsables en organisant les circuits courts sur les territoires »

Ce n'est pas faire injure aux cultivateurs et militants sincères de l'agriculture bio que de relever qu'ils ont dèjà perdu la partie face aux groupes agro-industriels, et que le bio est devenu entre les mains de ces derniers un vulgaire label commercial. À titre d'exemple, la toute nouvelle réglementation européenne refuse de limiter la population des volailles élevées dans une ferme avicole ; or les élevages « bio » réunissant 15 000 pondeuses se multiplient en France, et on cite des fermes « bio » élevant le nombre effrayant de 100 000 ou 150 000 pondeuses, selon les sources, en Italie : chiffres peu cités sur Internet et par la presse ; gageons que cette information relève du secret des entreprises, sa révélation au grand public pouvant nuire à la filière ! En revanche, le mot « France », qui ne revient que trois fois dans les *66 propositions,* est associé deux fois à « Europe », mot qui revient huit fois, y compris sous la forme de l'adjectif « européen ». La nécessité de « *porter au niveau européen* » les objectifs et mesures

proposées est ainsi réaffirmée à plusieurs reprises. Même si le projet paraît surtout envisagé dans un cadre national, la nécessité de passer à une plus vaste échelle est nettement perçue et exprimée. Autre point important, dont la nécessité est connue depuis longtemps de notre fausse gauche qui n'a jamais eu le courage de s'attaquer au problème : « ***Instaurer une fiscalité écologique solidaire et sociale*** »

Encore une fois, ces *66 propositions* ne constituent pas un programme électoral, un de ces textes dont Chirac disait qu'ils n'engagent que ceux qui y croient. Hétéroclites et pour certaines contestables, elles ne sont pas hétérogènes et vont toutes dans la même direction, opposée à celle que suit l'humanité et qui la conduit à l'abîme. Certains les trouveront bien optimistes, mais est-ce un défaut ? Sûrement pas, à condition d'avoir conscience que la plupart des problèmes qu'il nous faut résoudre sont de dimension mondiale et ne peuvent être résolus qu'à cette échelle.

Lundi 11 mars 2019

Les Mythes des Indes

« *Ce que nous appelons mythe et considérons comme une fable, mais non comme le récit d'événements historiques, a été autrefois objet de croyances ou l'est encore pour ceux qu'on appelle alors des "croyants"* » (Jean-Michel Muglioni, *Diaporama, Dossiers, débats, École, Lecture, philosophie générale, littérature*, 2018)[1]

Il est permis d'éprouver quelque méfiance non pas à l'égard des religions et des sagesses de l'Orient, qui ont droit à la même considération que celles que l'Occident a élaborées, mais vis-à-vis de ce que deux cultures si éloignées peuvent saisir l'une de l'autre, surtout quand la voix des savants qui s'y intéressent est couverte par celle des charlatans qui exploitent ce filon. Le livre de Michel Angot[2] paraît offrir au lecteur une introduction sérieuse à ce monde lointain, en mettant la méthode scientifique au service des grands textes poétiques qu'il a produits.

Le livre s'ouvre sur une longue et riche introduction que le lecteur novice parcourra avec étonnement, et qui justifie à elle seule son acquisition ou son emprunt. Sait-on, en effet, que le nationalisme « *sûr de lui et dominateur* », comme disait l'autre, qui se déploie en Inde aujourd'hui, est un pur produit de la colonisation anglaise, avant laquelle les habitants de la grande péninsule asiatique ne se considéraient nullement comme Indiens, pour la bonne raison que l'anglais « India » est un mot que le latin a emprunté au

1 Texte découvert dans MEZETULLE (*Blog-revue de Catherine Kintzler : politique, théâtre, danse, musique, opéra, lecture, philosophie*… Un blog que le Témoin gaulois se permet de recommander aux esprits curieux.

2 *Les Mythes des Indes* (Michel Angot, Seuil, 2019)

persan « hindu », tiré du sanskrit « Sindhu » qui est le nom du fleuve que nous appelons l'Indus (merci *Wikipedia*) ? Et que les ancêtres de ces nationalistes ont vécu dans une aire partagée en multiples royaumes ou empires, que seule l'occupation anglaise a su réunir ? Sait-on que les mythes anciens, traduits en anglais, simplifiés pour les besoins du cinéma et de la bande dessinée et réinterprétés, ont donné naissance à une religion nationaliste moderne tout à fait étrangère à la tradition et à l'histoire qu'elle réécrit, affirmant que la religion est en deçà et au delà de la science occidentale, et que l'Inde de jadis a connu tout ce que croient inventer nos technologies, à commencer par les vaisseaux spatiaux ? Que la non-violence, tardivement introduite par le jaïnisme, très minoritaire, ne caractérise pas précisément la pensée religieuse de l'Inde (de grands textes sacrés comme le *Mahâbhârata* et le *Ramayana* sont des épopées), que les dieux (*devas*) passent leur temps à se combattre et à s'entre-tuer, car ils sont mortels, et que la chair des bêtes (y compris celle des vaches) qui leur étaient sacrifiées était consommée par tous, y compris les brahmanes ? Bien entendu, ces données que la science occidentale tire des textes anciens eux-mêmes sont considérées comme sacrilèges par les inventeurs incultes de la version nouvelle de l'hindouisme, qui puisent leurs informations dans des vulgarisations plus ou moins fantaisistes, et dans les films et bandes dessinées qui les exploitent.

L'ouvrage (549 pages) est divisé en quatre parties très inégales – *A. Mythes védiques* (XIX chapitres, 194 pages) – *B. Les mythes des épopées et des Puranas* (26 chapitres, 289 pages) – *C. Mythes bouddhiques* (2 chapitres, 7 pages) – *D. Mythes tardifs* (5 chapitres, 50 pages). La période védique va du XIIe siècle avant notre ère (hymnes recueillis bien plus tard, à partir du VIIIe siècle avant

notre ère, dans des rituels, les *vedas*) au IIe siècle de notre ère (*Upaniṣad*) ; la période suivante a produit le *Mahâbhârata* et le *Ramayana* pour ne citer que les œuvres les plus célèbres (ans 400 à 1200). puis les *Purāṇas*, textes populaires à l'écriture bien moins soignée. Une part est faite également aux sources que nous appelons *tantras*, qu'elles soient hindouistes (à partir du Ve siècle) ou bouddhiques (à partir du VIe siècle), sans négliger la peinture, la sculpture et l'architecture où le commentaire s'appuie sur une illustration sobre mais judicieuse, car les mythes, en Asie comme partout et tout au long de l'histoire, ont inspiré les arts. Le plan suivi dans chaque chapitre varie, le plus courant étant la traduction d'un texte suivie de notes indispensables pour le lecteur profane et d'une bibliographie. Tantôt un commentaire précède le récit mythique, d'autres fois le commentaire constitue l'essentiel du chapitre, éclairé par de brèves citations. Cette souplesse de la composition évite la lassitude. Le lecteur se trouve ainsi plongé non pas dans une autre culture, mais dans de multiples univers qui se succèdent et s'interpénètrent : de quoi vous éblouir, vous étourdir, vous faire rêver, vous faire perdre vos repères plutôt que vous instruire. Certains mythes ne nous sont pas totalement étrangers : ainsi, le temps cyclique de l'éternel retour est celui dans lequel ont vécu tous les paysans du monde, y compris les nôtres, tant qu'ils ont existé : leur expérience du cycle des saisons leur inspirait cette croyance. Mais la plupart renvoient à une faune et une flore qui nous sont étrangères au point que souvent nous ne sommes pas capables d'identifier des plantes que les textes nomment, et tout notre système de représentations et de connotations ne nous sert plus à rien ou nous induit en erreur dans un monde où il n'a plus cours[3].

3 Exemple : d'une belle femme, on dira qu'elle a de belles cuisses (bien sûr, nous avons la Vénus callipyge) et on louera sa démarche d'éléphant.

Se plonger dans *Les Mythes des Indes* est s'assurer un dépaysement si absolu qu'on s'y perd. Non que Michel Angot soit un mauvais guide, mais parce que, loin de simplifier, il a fait le choix de fournir des indices et une riche bibliographie organisée et commentée, laissant au lecteur, s'il le désire et en a le temps, le soin d'aller plus loin. Cette démarche qui nous met en face de notre ignorance vaut bien celle de la vulgarisation, qui ne nous apporte guère que l'illusion de la connaissance.

Lundi 18 mars 2019

De la Haine

« *La haine est fille de la crainte.* » (Tertullien)

Je voulais parler des l'amour des animaux, et avais même retenu le texte de Boby Lapointe pour le placer en épigraphe :

« *La maman des poissons elle a l'œil tout rond*
On ne la voit jamais froncer les sourcils
Ses petits l'aiment bien, elle est bien gentille
Et moi je l'aime bien avec du citron »

Hélas, en cours de rédaction, je me suis souvenu que j'avais traité ce sujet l'an dernier ! Puis j'ai pensé à la haine, et ne me suis pas laissé décourager par un article et un éditorial du journal *Le Monde* qui en parlaient sans doute mieux que je ne saurais faire, mais enfin, jusqu'à nouvel ordre, chacun(e) peut mettre son grain de sel sur Internet (en droit, et moralement : à condition de ne pas le poser sur les plaies).

C'est qu'on en parle beaucoup parce que, dit-on, la haine se déchaîne à travers le monde avec une violence inégalée. Il n'est pas ici question des haines individuelles qui prennent leur source dans l'amour déçu, les rivalités, la jalousie... et qui alimentent la rubrique assez stable des faits divers. S'agirait-il des guerres qui ravagent tant de pays ? Il n'y a là, hélas, rien de nouveau sous le soleil. D'ailleurs, ce n'est pas la haine qui les déclenche, elle en est plutôt le résultat. Les causes des guerres sont à rechercher dans des conflits d'intérêts, il s'agit surtout des intérêts des puissants, qui cultivent volontiers la haine comme moyen d'asseoir ou d'affermir leur pouvoir. Les hostilités déclenchées, la peur, selon le mot de Tertullien, alimente et exaspère la haine entre les populations civiles qui en sont de plus en plus les principales

victimes, mais aussi entre combattants : s'il n'est pas masochiste, un homme qu'un autre essaie de tuer aura pour premier réflexe de haïr l'ennemi, même s'il sait que la cause que défend celui-ci est plus juste que la sienne. J'en ai fait l'expérience humiliante en Algérie, et l'ai racontée dans *Petite Chronique du temps perdu*. pages 55-56. Plus la guerre s'éternise, et plus cette mauvaise passion s'exacerbe de part et d'autre, comme chacun peut le constater dans l'interminable conflit israëlo-palestinien, et pourtant, on voit souvent les ennemis d'hier fraterniser, à peine est-elle terminée. À vrai dire, les conflits armés peuvent être dus à une autre cause qui relève de l'instinct et de la culture : ainsi, les peuples des îles « paradisiaques » du Pacifique se livraient sans cesse, avant la colonisation, à des guerres dont le principal enjeu semble avoir été de prouver la bravoure des guerriers : on tendait des embuscades à ceux de la vallée voisine pour faire un ou deux prisonniers dont la chair agrémenterait le festin de la victoire. Les affrontements entre jeunes paysans de villages voisins, jusqu'au XXe siècle, les bagarres des sorties de bals aujourd'hui sont de pâles avatars de ces guerres de « sauvages »[1] Qu'on le veuille ou non, l'homme est et demeure, sous un mince verni, une bête féroce. Et les justes revendications des gilets jaunes (je ne parle

1 La bonne conscience des colonisateurs est surprenante : « *Ils se livraient à cette époque à des guerres injustes et barbares.* » dit l'un d'eux, alors que Waterloo venait à peine de mettre fin à un quart de siècle d'épouvantables massacres en Europe. Mais des indigènes avaient embrassé une « *nouvelle religion qui s'appelait le christianisme : ils avaient appris que Jéhovah avait commandé à ceux qui croyaient en Lui de ne pas tuer et que Jésus-Christ avait dit à ses disciples d'aimer ses ennemis* » rapporte William Ellis, missionnaire de 1816 à 1824 (*À la Recherche de la Polynésie d'autrefois*, Publication de la Société des Océanistes, Musée de l'Homme, 2013). Ces « dégénérés », comme dirait Brigitte Bardot, suivaient la lettre et non l'esprit des *Écritures* : leurs descendants, appelés deux fois au secours de la métropole, apprendront à faire le distinguo !

pas de l'absurde RIC) ont donné l'occasion à nos jeunes les plus agressifs de se défouler dans la pseudo-guérilla de rues, regroupés en black blocs.

Puisque nous voici revenus aux manifestations de haine actuelles, je relève deux ou trois erreurs dans leur interprétation médiatique. S'il ne fait pas de doute que les réseaux sociaux sont un puissant moyen de diffusion de la haine, il se trouve simplement qu'ils sont adaptés au « *village global* » dans lequel nous vivons désormais. La haine n'a jamais manqué de relais efficaces : la radio, disait Marshall McLuhan (*The Medium is the Massage*, 1967) a fait office de « *tam tam tribal* » pour le fascisme et le nazisme, et les sermons des curés ont assuré chez nous l'intérim entre les deux médias. D'autre part, s'il est vrai que sur *Facebook* et compagnie, les internautes se regroupent par affinités, les haineux cherchant à entrer en relations avec d'autres haineux, comme l'écrivent les éditorialistes du *Monde*, il ne faut pas négliger le fait que les fameux algoritmes qui les régissent y contribuent généreusement. Qu'on me permette un exemple personnel. Je me suis inscrit à Facebook pour étendre l'audience de mon site. Des centaines d'internautes se sont aussitôt offerts comme « amis », que j'ai acceptés sans examen. Puis je me suis aperçu que parmi elles et eux se trouvaient nombre d'indésirables : nymphomanes et prostitué(e)s sans doute attiré(e)s par l'adjectif « gaulois » (notez que le prude réseau social persiste nonobstant à m'envoyer chaque semaine une dizaine d'invitations pornographiques) ; des racistes de tous poils, dont je ne tenais pas à diffuser les messages haineux, commençaient aussi à souiller mon « mur ». Je les ai donc éliminé(e)s systématiquement. Dès que *Facebook* a repéré mes opinions, il a fait lui-même le tri (merci, en l'occurrence) mais a réduit mes échanges à une vingtaine « d'amis ». Pour les

deux-cents autres, certes, il nous reste possible de consulter nos pages et d'y écrire, mais sinon, nos messages « publics » ne nous parviennent plus. C'est ainsi que ce média, qui ambitionnait de faire communiquer tous avec tous, fabrique aujourd'hui des ghettos, dont certains sont pour la haine des bouillons de culture qui s'ajoutent aux manipulations sournoises ou franches (*Spoutnik*) des gouvernements et des partis. Dernière remarque : les observateurs et commentateurs de l'actualité, aveuglés ou amollis par plusieurs décennies de paix intérieure et le triomphe apparent du politiquement correct ont tendance à proclamer et peut-être à croire que l'expression de la haine atteint à ce jour un niveau jamais observé. Mais on trouve, tout au long de l'histoire, et indépendamment des guerres proprement dites, des exemples innombrables qui dépassent de loin les excès contemporains. Il suffira ici qu'on rappelle les pogroms qui ont accompagné la croisade de Louis IX, notre saint roi, l'incroyable violence du débat politique dans l'entre-deux-guerres qui a accouché de la guerre civile entre Vichy et la Résistance, en passant par la répression des Albigeois, la Saint-Barthélémy et la Révolution.

Il y a malheureusement de bonnes raisons de s'inquiéter de la montée de la haine, ou du moins de son expression ouverte et des violences qu'elle entraîne. Mais cette vigilance nécessaire ne doit pas nous empêcher de raison garder, et de mesurer le danger à l'aune de l'Histoire.

Lundi 25 mars 2019

1984

« LA GUERRE C'EST LA PAIX
LA LIBERTE C'EST L'ESCLAVAGE
L'IGNORANCE C'EST LA FORCE »
(George Orwell, *1984,* chapitre I)

Il est devenu banal de faire référence au roman de George Orwell pour dénoncer certains traits de notre époque qui semblent tirés de cette œuvre prophétique, ou de lui ajouter de nouveaux chapitres. On trouve sur Internet d'excellents articles dont les auteurs s'exercent, souvent avec talent, à ce jeu. Le Témoin gaulois, qui ne prétend pas rivaliser avec eux, croit que cet exercice est de bonne hygiène, et qu'il est salutaire de s'y livrer. Le Novlang (ou Néoparler, traductions de *Newspeak*) dont use l'équipe macronesque lui en donne en effet l'occasion.

Les gilets jaunes peuvent bien manifester, notre gouvernement poursuit imperturbablement la recherche de notre bonheur. Aujourd'hui, c'est au tour des fonctionnaires de bénéficier de sa sollicitude. On lit dans le « *Projet de loi de transformationde la fonction publique – Bercy, le 13 février 2019 – Présenté par Olivier Dussopt, secrétaire d'État auprès du ministre de l'Action et des Comptes publics* » :
« *Exposé des motifs*
Profondément attachés aux valeurs du service public, les agents publics se mobilisent au quotidien pour la sécurité, la prospérité et la cohésion de notre pays. Près de neuf agents publics sur dix sont au contact direct de la population. Face à l'évolution rapide de leurs métiers, le sens de leurs missions et de leur engagement doit aujourd'hui être conforté. Face à un statut qui ne leur offre pas suffisamment la reconnaissance et les perspectives professionnelles escomptées, de nouvelles attentes se font jour pour aller vers

une fonction publique plus attractive et plus réactive, des parcours professionnels plus diversifiés et une plus grande prise en considération de la qualité de vie au travail. »

Les propositions actuellement débattues pour rendre « *plus attractifs* » les métiers de nos valeureux fonctionnaires peuvent être ainsi résumées :

1 – recourir davantage aux contractuels, qui pourront être chargés des plus hautes responsabilités ;
2 – développer le contrat de mission (non-renouvelable) ;
3 – introduire la possibilité de ruptures conventionnelles ;
4 – accélérer la mobilité des agents, par les départs volontaires ou des détachements d'office.

Lui-même ancien fonctionnaire dont le père était commerçant le jour et fonctionnaire la nuit[1], le Témoin gaulois est trop impliqué dans la question pour prétendre à l'objectivité, et se gardera bien d'aborder le bien fondé des propositions libérales qui précèdent et les bienfaits que nos concitoyens peuvent en attendre.

Mais il se permet de demander en quoi un métier devient « *plus attractif* » quand il est exercé non par des titulaires recrutés par concours, mais par un personnel choisi souverainement par le prince et révocable à merci, et qui, placé à des postes de direction, sera le serviteur dévoué et autoritaire des comptables au service de l'argent qui nous gouvernent. Pour prendre l'exemple de l'enseignement technique, où l'on qualifie volontiers un proviseur ou un directeur de « patron », ce qui choque les autres enseignants

1 Il disait que l'État est obligé de bien traiter ses fonctionnaires s'il veut être bien servi : l'Europe, qui n'est pas encore un État, mais est déjà l'instance politique où se prennent les grandes décisions, l'a bien compris. Mais y'a-t-il encore un État en France ? Sans doute, comme en Bavière dans le Premier Reich.

du public parce qu'ils ne voient en eux que des collègues chargés de certaines tâches administratives, des professeurs d'E.N.N.A[2] ne manquaient pas, en cas de conflit, de le rappeler à leur chef hiérachique, quand il refusait de les recevoir : ils ouvraient tout simplement la porte de son bureau d'un coup de pied ! Et les discussions sur l'organisation du service étaient – sont encore – menées entre enseignants soucieux de l'intérêt des élèves qu'ils connaissent bien. Ils sont tenus à juste titre à respecter un cadre budgétaire qui ne dépend pas d'eux, mais de la loi de finances, mais ne sont pas soumis à un petit chef parachuté par un lointain pouvoir avec pour mission de faire des économies. L'argument selon lequel les concours reproduisent les inégalités sociales est hypocrite et fallacieux : ils ont toujours été une des pièces de l'ascenseur social, permettant aux mieux doués ou aux plus travailleurs de s'élever, même s'il est vrai que les enfants issus des milieux défavorisés partent avec un très lourd handicap. Au contraire, l'appel accru aux contractuels achèverait de fermer la porte à ces derniers et de réserver les emplois aux personnes bien nées[3].

Les orientations 2 à 4 remettent en cause la stabilité de l'emploi qui naguère compensait de maigres traitements. Le moment est propice, quand le RSA tend, dans le privé, à devenir le salaire moyen et le SMIC le salaire maximum pour une grande partie des salariés du privé. Car le salaire moyen des fonctionnaires dépasse légèrement celui du secteur privé (2570 € par mois pour la

2 E.N.N.A. : voir *L'École : un monde clos*, page 115 et suivantes

3 La réforme des lycées professionnels va dans le même sens : supprimer les passerelles entre le technique et les filières « nobles » en réduisant les heures consacrées aux matières générales (français, mathématiques, sciences, langues, histoire et géographie) et en leur donnant le seul métier pour étroit horizon.

fonction publique en 2018 contre 2505 € pour le privé en 2017) ce qui n'est pas injuste si l'on tient compte des qualifications requises jusqu'à nouvel ordre. Qu'importe, l'occasion est bonne pour s'attaquer aux « privilèges » de la fonction publique, en jouant sur les jalousies qui sont d'autant plus fortes que ceux que l'on envie sont d'un niveau social plus proche : le petit avantage que semble détenir un collègue ou un voisin de palier ronge les sangs des envieux, les grandes fortunes les font rêver ! En s'attaquant à la garantie de l'emploi qui devrait être la règle commune, moyennant les adaptations via la formation continue, rendues indispensables par l'évolution rapide des métiers, on espère liquider l'indépendance de la fonction publique vis-à-vis des politiciens, ce qui est sans doute le meilleur moyen de « motiver » les fonctionnaires... à courber l'échine devant les détenteurs successifs du pouvoir, au gré des élections. Ainsi, dit le rapport officiel, « *le sens de leurs missions et de leur engagement* [sera] *aujourd'hui conforté.* » Et « *la reconnaissance et les perspectives professionnelles* [seront renforcées], *Face à un statut qui ne leur en offre pas suffisamment* » Orwell écrivait : « *Des mots comme, par exemple : joiecamp (camp de travaux forcés) ou minipax (ministère de la Paix, c'està-dire ministère de la Guerre) signifiaient exactement le contraire de ce qu'ils paraissaient vouloir dire.* » Les truqueurs qui nous régissent ne prennent même pas la peine d'inventer des mots nouveaux.

Gérald Darmanin, ministre de l'Action et des Comptes publics, est plus franc, quand il déclare : « *L'État doit être un meilleur DRH* ». Car la France est considérée par les puissances d'argent comme une espèce de grande entreprise. Qui dit entreprise en ce premier quart du XXIe siècle dit *Cost killer* (dont l'inégalable modèle fut Carlos Ghosn, de glorieuse mémoire, dont le principal talent, disait un de ses bons collègues, était de supprimer des emplois,

sans états d'âme, par dizaine de milliers). Qui dit entreprise dit exploitation sauvage du personnel : qu'importe si la souffrance au travail aboutit à des suicides en série, comme on l'a vu chez France Télécom, Renault, PSA Peugeot Citroen, parmi les médecins et les chefs de petites entreprises harcelés par les exigences administratives, et déjà dans la fonction publique parmi les policiers, personnels hospitaliers et... inspecteurs du travail et enseignants, puisque on se préoccupe en haut lieu d'offrir « *une plus grande prise en considération de la qualité de vie au travail.* » ? Et pourvu que les richesses affluent davantage, toujours aux mêmes endroits, sans qu'il s'en égare une miette au profit de ces fainéants de travailleurs et de chômeurs[4] !

Lundi 1er avril 2019

4 C'est cette représentation des travaileurs qui justifie qu'on les « motive » par la violence et la coercition, comme les animaux de trait.

BnF

« *Toute la mémoire du monde* »
(Alain Resnais)

J'ai passé mille à quinze cents des plus belles heures de ma vie à la Bibliothèque nationale. La plupart sous la fameuse verrière de la rue de Richelieu. Puis la majeure partie de ses collections a déménagé du centre historique de Paris au XIIIe arrondissement, se rapprochant des berges de la Seine. C'était en 1995 et, que Dieu et le contribuable me le pardonnent, j'étais déjà en retraite. Pourtant j'ai fréquenté cinq ou six années encore les nouveaux locaux, dont j'ai goûté le charme et le confort. Enfin *Gallica* vint, précédée par toutes les ressources d'Internet : à temps pour dispenser mes vieux jours de ces expéditions lointaines.

Le Témoin gaulois n'est pas de ceux qui se désolent de constater, avec Bernard Guetta, que depuis le fin de la guerre d'Algérie, la France est « sortie de l'histoire », c'est-à-dire des guerres, encore qu'elle y participe discrètement par de fructueuses ventes d'armes et lamentablement par quelques mini-expéditions inefficaces sur les théâtres de son ancienne splendeur, comme si sa grandeur ne résidait pas dans son rayonnement littéraire, artistique, scientifique et intellectuel. Mais en 1956, le titre du documentaire aux superbes travellings consacré par Alain Resnais à notre Bibliothèque nationale, et le fait que personne parmi les critiques ne s'en soit étonné, en disait long sur le provincialisme dans lequel nous avions déjà sombré dès cette époque. Car enfin, cette vénérable institution est essentiellement consacrée à notre mémoire nationale, qu'elle est loin d'ailleurs de rassembler, « toute ». Elle n'a jamais pu réunir toute la production écrite, le

peut de moins en moins. Google évalue à cent trente millions de titres la production mondiale, ou plutôt ce qu'il en reste depuis l'Antiquité, et ce chiffre augmente chaque jour, de soixante à quatre vingt mille par an pour la France seule. À comparer aux quinze millions de titres du trésor accumulé par notre BnF. ! Enfin, la mémoire humaine dépasse largement ce qui est écrit, et le reste de ses collections est encore moins représentatif de notre mémoire. Celle-ci est d'abord dans les têtes, et bien des savoirs, des expériences et des croyances non écrites y sont recueillies et transmises de génération en génération. Puis est venu le puissant support informatique, qui numérise chaque jour de nouveaux livres : les éditeurs en offraient trois millions pour la seule Europe en 2018. À vrai dire, ce support se prête mieux à une consultation rapide et la recherche de références qu'à la lecture, et le fiasco des liseuses est patent, même aux USA où leur usage régresse. Ces mises au point faites, je tiens à dire ma reconnaissance à la BnF.

J'arrivais, cinq jours par semaine et pendant tout le mois d'août rue de Richelieu, à l'ouverture. Quelle que fût mon avance, une petite foule impatiente attendait déjà, avec au premier rang un vieil érudit barbu, toujours le même : je crois bien qu'il passait ses nuits dans la cour ou dans quelque recoin de la vieille bâtisse ! Ne l'ayant jamais revu sur le site François Mitterrand, je crains que cette migration ne l'ait réduit au désespoir : peut-être en est-il mort ? Quoi qu'il en soit, j'ai partagé son plaisir en m'installant confortablement pour toute une journée dans l'immense rotonde, et en recevant chaque matin, des mains d'un commis dévoué, les ouvrages retenus la veille ou la semaine précédente. Assis sur un siège confortable, disposant d'une vaste surface de travail où je me faisais régulièrement voler, pendant que je consultais les fichiers, les stylos coûteux que j'affectionnais alors et que j'y avais

oubliés, je pouvais donner libre cours à ma passion de lire et à l'accumulation des matéraux qui alimenteraient mes cours toute une année, n'interrompant ma tâche qu'une demi-heure à midi, le temps de prendre un sandwich et un café à la brasserie la plus proche, à l'angle des rues de Richelieu et de Réaumur. L'annonce du déménagement de la seule bibliothèque que j'aie longtemps fréquentée (mise à part celle de l'IDHEC, sous les combles du 92, Champs-Élysées, pendant six ans) m'a d'abord consterné, comme sans doute tous ceux qui la fréquentaient, mais la découverte de ses merveilleux locaux m'a aussitôt enchanté, et j'y ai repris en toutes saisons mes recherches dans les divers domaines que je me proposais d'aborder sur mon site : littérature et image, histoire, patois morvandiau... J'y allais selon mes besoins, en toutes saisons, mais non plus de façon suivie. La brasserie de la rue Réaumur y était avantageusement remplacée par la cafétéria qui surplombe une fausse forêt et d'où j'ai pu observer une superbe éclipse du soleil. Puis Internet prit la relève, où la BnF figure en modeste place avec son site de livres numérisés, Gallica.

Le démarrage en a été laborieux, et le premier choix qui a été fait par ses fondateurs m'a indigné : on s'est d'abord contenté de scanner des ouvrages et de mettre en ligne leur image. Bien sûr, l'intention des décideurs était de sauvegarder l'apparence de leurs précieuses collections. Mais c'était opter pour un procédé prodigieusement coûteux en mémoire, pour produire des objets encore plus difficiles à consulter que les livres originaux, sans aucune des commodités de recherche qu'offre le texte numérique. Choix imbécile, qui procédait de la même idolâtrie que celle des éditeurs des *Belles Lettres* refusant en 1981 que leur collection complète des œuvres grecques de l'antiquité soit entièrement numérisée sur un seul disque : « Nos livres ne méritent pas qu'on

les traite ainsi ! », bêlaient-ils, et il fallut que l'informaticien français passe par un éditeur américain pour réaliser son projet ! Il fallut attendre huit ans (1997-2005) et la mise au point d'un logiciel de lecture optique à peu près opérationnel pour que la seule solution raisonnable s'impose : on aurait mieux fait de saisir directement les textes, en attendant ! Quoi qu'il en soit, et avec des moyens très chichement comptés, *Gallica* et les établissements associés a pris son essor en faisant appel à des sociétés privées (qui se paient en vendant leurs copies, alors que la consultation directe des originaux est gratuite !) et a atteint en février dernier les 5 millions de documents de tous ordres (livres, images, enregistrements...), à comparer aux trois millions d'*e-books* qu'Amazon met en ligne rien qu'à destination de la France. Ce n'est pas, et de loin, ma source principale d'information et de lecture, mais elle se distingue par la qualité et l'intérêt culturel des livres et documents choisis, et je vois avec plaisir et profit mes proches et mes amis y puiser et me faire partager leurs trouvailles : cela va de nos grands classiques à des auteurs peut-être injustement oubliés, comme ce Baptiste Louvet de Couvray (1760-1797) que j'ai découvert la semaine dernière, et à ses *Aventures du chevalier de Faublas*, roman à succès où figure un épisode qui lui fit baptiser une librairie qu'il offrit à sa femme *Le Camp des Tartares*. Elle était située dans une galerie marchande en bois du Palais Royal, que l'on s'habitua à désigner par ce nom. La librairie fut rebaptisée *Égalité* pendant la Révolution par son propriétaire élu à la Convention, et qui n'échappa à la guillotine que pour mourir peu après de tuberculose. Qui sait si l'épisode tartare de la *Vie du chevalier de Faublas* n'a pas inspiré Jules Verne pour son *Michel Strogoff* ? Des *Mémoires du baron Haussmann* où l'on découvre un Second Empire très proche de la Vème République à de savoureuses B.D. (*Félix le Chat*, consultable par prêts en

DVD d'une médiathèque associée, *Little Nemo in Slumberland*...) et aux précieuses archives de journaux anciens (*Le Petit Journal*, etc.) mille trouvailles savoureuses sont possibles. Hélas, le moteur de recherches est si poussif et d'un usage si laborieux qu'on aura plus vite fait de s'adresser à Google !

Je ne suis certes pas le seul en France à aimer notre BnF dans tous ses états. Et forcément, parfois, en mauvaise compagnie, car elle fait partie, sous le régime actuel, du domaine réserve du président. François Mitterrand l'a réinstallée de façon très imprudente : les collections, qui devraient être protégées au maximum, sont contenues dans une tour qui pourrait constituer une belle cible. Emmanuel Macron utilise ses ressources logicielles pour éplucher les résultats de son « grand débat ». Qui nous délivrera de ces princes ?

Lundi 8 avril 2019

Archives

« *Quand il s'agit d'histoire ancienne, on ne peut pas faire d'histoire parce qu'on manque de références. Quand il s'agit d'histoire moderne, on ne peut pas faire d'histoire, parce qu'on regorge de références.* »[1]
(Charles Péguy, *Clio. Dialogue de l'histoire et de l'âme païenne*)

Le Témoin gaulois croyait avoir réglé ses comptes avec la guerre d'Algérie il y a vingt ans, en achevant la première mouture de la *Petite Chronique du temps perdu*. Mais elle l'a rattrapé au moyen d'une invitation d'origine mystérieuse au colloque *Mémoires de la guerre d'Algérie en 2019 – La place des archives nationales et internationales* dont l'affiche l'a tenté par ce qu'elle promettait et par l'humour de la photo retenue. L'EPHMGA, qui a organisé cette manifestation, en rendra probablement compte prochainement sur son site, bien mieux que je ne saurais le faire. On ne trouvera donc ici ni analyse ni compte rendu, mais la trace impressionniste qu'en a gardée un Ancien Com malgré lui.

Le colloque se tenait à l'Hôtel de Ville, dans une salle qui m'est familière, puisque j'y ai assisté à des dizaines de séances de *Ciné Histoire*, association à laquelle je me suis inscrit, à la suite d'une invitation dont je ne connais toujours pas non plus la raison. À l'entrée de la rue Lobau veillaient deux A.C. un peu moins vieux que moi. Nous étions coiffés de la même casquette. Peut-être est-ce à ce signe que je dois d'avoir passé si rapidement le contrôle : comme je m'apprêtais à décliner mon identité, ils m'ont affirmé

1 Que l'intervenant du colloque veuille bien pardonner le Témoin gaulois qui lui doit cette citation, mais ne sait plus à qui reviennent ses remerciements : « *Les ans en sont la cause* » !

qu'ils me reconnaissaient parfaitement, ce qui est impossible. Malheureusement, je ne les ai pas revus. Le public, nombreux, comportait bien sûr beaucoup de têtes grises ou blanches, mais aussi pas mal d'enseignantes et enseignants de tous âges, et deux ou trois groupes d'élèves de lycées accompagnés de leurs maîtres. Parmi tout ce monde, je ne connaissais personne, mais en bavardant avec les uns et les autres au cours de la journée, j'ai pu constater que tous, sauf moi, savaient pourquoi ils étaient là ! En revanche, j'ai réentendu pour la première fois, et à plusieurs reprises, une question que jadis se posaient sans cesse les appelés : « Mais qu'est-ce qu'on foutait en Algérie ? » Apparemment, on se le demande encore.

Le camarade assis à mes côtés était Pierre Leroy, qui a fourni la photo du colloque, lui-même y figure, assis, entre les deux autres

bidasses. Elle a été prise en 1962, au Sahara où on l'avait affecté. On en sourit d'abord, à cause du paysage désertique où rien ne semble justifier le message grandiloquent de l'affiche et parce que c'est un pied de nez adressé au commandement par les appelés. Mais le commentaire qu'en a fait le témoin ne prête pas à rire : on est à In-Ekker, à 600 kms au sud de Colomb-Béchar et à 130 kms au nord de Tamanrasset, au Centre d'Expérimentations Militaires des Oasis (CEMO). Du 07/11/1961 au 16/02/1966, 13 essais nucléaires ont été exécutés dans un massif granitique du Hoggar, le Tan Afella, dans des tunnels creusés au fur et à mesure dans la montagne irradiée. Pierre Leroy, ayant cassé ses lunettes, on l'a envoyé (à Colomb-Béchar ?) pour les remplacer quand, le 1er mai 1962, se produit l'accident du 2ème essai (opération Béryl). Un nuage radioactif s'échappe de la galerie de tir et passe au-dessus des observateurs et des soldats, mal ou non protégés. La plupart de ses camarades sont morts depuis longtemps des séquelles de cette exposition, il n'a plus de contact qu'avec un seul qui, au terme d'innombrables opérations, attend que la mort le délivre bientôt. On sait que l'armée française a poursuivi ses exploits du 02/07/66 au 14/09/74, cette fois au Centre d'expérimentation du Pacifique (CEP) : 181 essais dont 41 aériens, 140 souterrains sur 2 atolls, Mururoa (167 essais) et Fangataufa (14 essais), avec de lourds effets sur le personnel militaire et les habitants des îles voisines[2]. La loi 2010-2 du 5 janvier 2010 organise l'indemnisation de « *toute personne atteintes de maladies radio-induites provoquées par les essais nucléaires réalisés par la France au Sahara et en Polynésie française* ». Le bilan, en 2017, est résumé, d'après le très officiel RAPPORT ANNUEL D'ACTIVITÉ 2017 – COMITÉ D'INDEMNISATION DES VICTIMES DES ESSAIS NUCLÉAIRES dans le tableau suivant :

2 Même le désert est peuplé : on comptait 2000 âmes dans un rayon de 100 kms autour d'In-Ekker

	Zone Polynésie française	Zone Algérie
civils et militaires	66	18
Populations locales	11	0

Après tout, nos sous-offs s'amusaient à faire croire aux jeunes recrues qu'ils avaient droit à 3% de pertes à l'entraînement ! Remarquons que la désignation « *civils et militaires* » est réservée aux Français, que le bétail « indigène » est galamment nommé « *Populations locales* » et que les Algériens sont punis d'avoir pris leur indépendance, à moins que le nuage de Béryl, ayant survolé la zone militaire, soit monté miraculeusement au ciel (où il s'est assis à la droite de Dieu), épargnant ainsi les populations des alentours. Après tout, celui de Tchernobyl, bien plus important, n'a-t-il pas contourné poliment nos frontières ? On approuve aussi les gentils organisateurs d'avoir choisi des sites « éloignés » (de la métropole), réduisant ainsi les risques : « Merci ! » chante le choeur des « Populations locales ». Un rapport du Sénat se félicite des précautions inouïes prises par l'armée française, et affirme qu'elles dépassent de loin celles des autres puissances nucléaires : de quoi frémir, quand on voit la multiplication de celles-ci !

Ces pages ne sont finalement qu'un préambule, et je n'aurai pas le temps d'aborder le cœur de mon sujet : qu'on veuille bien excuser le Témoin gaulois, qui espère vous donner dans huit jours la suite de ce passionnant feuilleton.

Lundi 15 avril 2019

Archives (2)

« *L'historien est bien obligé d'avoir recours à l'écrit, aux archives, mais l'écrit est trompeur. Il ne reflète pas la réalité.* »
(Emmanuel Le Roy-Ladurie[1])

À tort ou à raison, le Témoin gaulois tient parole, et poursuit ici l'inventaire, commencé la semaine dernière, de ce qu'il a retenu du colloque *Mémoire de la guerre d'Algérie, en 2019, la place des archives nationales et internationales* organisé jeudi 11 avril à l'Hôtel de Ville de Paris par l'EPHMGA et des réflexions qu'il en a tirées.

L'équipe municipale qui nous recevait a fait aux organisateurs une, bonne farce, suivant sa coutume. Jean-Pierre Louvel, président de séance, tenait visiblement, à l'accueil prévu par Mme « *Catherine Vieu-Charier, adjointe à la Maire de Paris, chargée de la Mémoire et du Monde Combattant, Correspondant-Défense* ». Comme on pouvait s'y attendre quand on connaît la boutique, cette haute personnalité était bien trop occupée pour descendre jusqu'à notre sous-sol, et il fallut excuser deux fois son retard avant d'annoncer qu'elle ne viendrait pas. Cela n'avait bien sûr aucune importance[2] pour les participants, mais ce genre de muflerie, dont Mme Hidalgo, sa patronne, est coutumière, est décidémént contagieuse. Avis aux honnêtes gens de l'équipe, s'il en reste ! Ce point étant réglé, et la présentation faite par Jean-Pierre Louvel et Jean

1 Cette citation est cent fois reprise sur Internet, sans que personne se soucie d'en donner les références. Où et quand l'historien a-t-il dit ou écrit cette phrase ? Est-elle bien de lui ? Merci à qui pourrait nous le dire.

2 On comprend que ces édiles puissent crouler sous leur charge, mais alors, pourquoi promettre ce qu'on sait ne pas pouvoir tenir ? Pour faire parler de soi ? Voilà qui est fait. Le Témoin gaulois s'est fait un plaisir d'emboucher les trompettes de la renommée.

Laurans, respectivement président et président honoraire de l'EPHMGA, la parole fut donnée à Benjamin Stora « *(Historien, professeur des universités, spécialiste du Maghreb contemporain)* » qu'il n'est pas besoin de présenter à celles et ceux qui s'intéressent à cette partie du monde et à ses relations tumultueuses avec la France. L'historien part d'un double constat :

– la guerre d'Algérie, qui met aux prises une armée régulière appuyée par une administration méticuleuse et bien rodée et une guérilla est une guerre classique mais très inégalitaire et asymétrique ;
– chacun des deux camps est profondément divisé, en proie à des luttes intestines sans merci : MNA contre FLN du côté algérien, partisans de « l'Algérie française » et opposants à la guerre, cette opposition prenant pour finir la forme du combat désespéré de l'OAS contre les gaullistes.

Cette double caractéristique a déterminé celles des archives que le conflit a accumulées des deux côtés de la Méditerranée :

– les archives officielles françaises concernant l'Algérie sont énormes : elles mesureraient 12 kilomètres linéaires, sur les 20 que comptent les archives de « la France d'outre-mer », les autres colonies (Indochine, Afrique subsaharienne, etc.), occupées par un simple corps expéditionnaire et contrôlées par une administration minimale, en ayant laissé relativement peu. Aux documents officiels et à la presse traditionnelle s'ajoute le flot des témoignages d'officiers et d'appelés, dans lesquels photos et enregistrements audio-visuels tiennent une place considérable. Celles que l'Algérie conserve sont encomparaison beaucoup moins fournies, bien que l'administration française n'ait pu ou voulu évacuer une grande partie des siennes au moment de l'indépendance, et les photos du maquis très rares ;
– ces archives sont d'accès difficle du fait de leur dispersion

géographique à l'intérieur de chaque pays et dans le monde entier (USA et Russie en particulier), de leur rétention par les divers acteurs de l'époque – FLN, MNA, PC algérien, OAS... – et leurs héritiers, mais aussi par les deux gouvernements : si jusqu'à 1979, Benjamin Stora a pu travailler sur les archives françaises, la loi de 1979 dressa de sérieux obstacles aux chercheurs, avant que celle de 2008 ne lève enfin partiellement le secret. Du côté algérien, l'État contrôlé par l'armée et le FLN, artisans de l'indépendance, n'ouvre pas volontiers les dossiers sensibles d'une histoire marquée par des luttes fratricides et des assassinats politiques que l'imagerie officielle d'une Algérie unie dans la lutte contre le colonisateur se doit d'occulter : on pense au mythe gaulliste des Français « tous Résistants (ou presque) ». Optimiste, l'orateur espère qu'une démocratisation du régime permettra bientôt aux historiens de faire leur travail.

Malgré toutes ces difficultés, l'échange qui suit avec le public montre que des thèses nombreuses, publiées ou en préparation, s'intéressent à tous les aspects de la guerre d'Algérie, y compris à l'histoire des porteurs de valise, des désertions et de l'opposition des appelés originaires des Antilles à cette guerre coloniale. Comme le fera remarquer l'intervenant suivant, l'exposé de Benjamin Stora a pratiquement traité l'ensemble du sujet, et il a laissé peu de grain à moudre aux tables rondes qui ont suivi.

Jadis, une « table ronde » était un dispositif de communication qui, mettait face à face, autour d'une table (pas forcément ronde) ou d'un espace vide plusieurs intervenants appelés à débattre en public sur un sujet donné. Aujourd'hui on aligne face à l'auditoire quatre ou cinq fauteuils très confortables qui semblent inviter au sommeil plutôt qu'au travail, et on y installe les débatteurs devenus orateurs, chacun étant muni d'un micro sans fil qui –

c'est la règle générale – ne fonctionne pas. Aussi chaque intervenant se lève-t-il à son tour pour parler à la tribune du président, où il trouve des micros en état de marche, les échanges se réduisant à de rares mises au point des autres participants et aux questions du public. Le reste du colloque, donc, était organisé autour de trois tables rondes :
« *L'Écriture de la guerre d'Algérie*
– *Jean-Jacques Jordi (Spécialiste l'histoire de la colonisation et de ses acteurs)*
– *Marius Loris (Doctorant à l'Université Paris 1 Sorbonne)*
– *Guy Pervillé (Professeur émérite d'histoire contemporaine à l'Université de Toulouse)*
– *Tramor Quémeneur (Chargé de cours à Paris 8, membre du Conseil d'orientation du Musée national d'histoire et d'immigration)* »
et l'après-midi :
« *Les Archives de la guerre d'Algérie, un outil pour l'enseignement*
– *Claude Basuyau (Professeur d'Histoire au Lycée Buffon, Paris XVe)*
– *Benamar Benzemra (Conseiller Défense-Mémoire et Proviseur du Lycée Kandinsky, 92)*
– *Claire Bonnin (Professeure d'Histoire à la Maison d'Éducation de la Légion d'Honneur de Saint-Denis, 93)*
– *Laurence Ruffault (Professeure de Français au lycée Diderot, Paris 12e)*
– *Abderahmen Moumen (Chargé de mission à l'ONAC-VG) »*
et
« *Les Archives nationales et internationales en questions*
– *Commandant Romain Choron (Service Historique de la Défense)*
– *Jean-Paul Guéroult (Documentaliste à l'INA)*
– *Emmanuel Thomassin (ECPAD)*
– *Rosa Olmos (Département des archives écrites et audiovisuelles de La Contemporaine) (sous réserve)*
– *André Rakoto (Directeur de l'ONACVG de Paris)* »
On ne dira rien de la dernière, qui avait pour but de présenter

l'organisation des principales archives françaises intéressant notre sujet. Ces communications, qui auraient pu prendre la forme de quelques feuilles imprimées, ne concernaient que les chercheurs. Et puis, l'on avait largement dépassé l'heure, et le Témoin gaulois fila à l'anglaise, comme on disait avant le Brexit. Et de crainte de vous lasser, il se contentera de noter à propos de *L'Écriture de la guerre d'Algérie,* que grâce à Internet le monopole du témoignage, autrefois réservé aux puissants – gens d'Église, aristocrates bourgeois – n'est plus : tout le monde a désormais la parole, même si beaucoup de documents se répètent. Bien sûr, cela ne fait qu'accroître la charge de travail de l'historien[3], et cela gêne les classes dirigeants bien plus que les fakes ! Ajoutons que si « *les textes sont trompeurs* », c'est aussi qu'il faut tenir compte, par delà les intérêts avoués ou non de leurs auteurs, de leur ignorance et des fantaisies de leur mémoire : le Témoin gaulois a souvent corrigé des erreurs de ce genre dans ses propres écrits. *Les Archives de la guerre d'Algérie, un outil pour l'enseignement* montrent que si les enseignants poursuivent bravement la tâche difficile d'apprendre aux jeunes l'écoute, le partage et la tolérance, ils n'ont guère innové : les professeurs d'histoire-géographie et de français de l'enseignement professionnel étaient formés par les E.N.N.A., au moins dès les années 1970, à apprendre à leurs élèves l'examen critique de documents et des collègues invitaient déjà des parents ou grands-parents d'origine étrangère à apporter leur témoignage sur leur enfance, dont ils n'avaient jamais parlé en famille. Ces pratiques ont été généralisées avec l'enseignement de la Shoah, ce qui ne retire rien au mérite des maîtres d'aujourd'hui, qui

3 Si les textes mentent, c'est aussi qu'il faut tenir compte, par-delà les intérêts avoués ou non de leurs auteurs, de leur ignorance et des fantaisies de leurmémoire : le Témoin gaulois a souvent corrigé des « mensonges » de ce genre dans ses propres écrits.

enseignent dans un environnement bien plus difficile. Quand un(e) professeur(e) a noté que ses élèves, qui se passionnaient pour la séquence organisée sur la guerre d'Algérie, estiment que cette histoire appartient aux générations passées, et n'est pas au nombre de leurs problèmes, des applaudissements nourris ont éclaté dans les rangs des lycéen(nes) : cette manifestation spontanée montre que les esprits chagrins ou timorés ont bien tort de s'imaginer que l'intégration ne se fait pas.

Le Témoin gaulois remercie très vivement les organisateurs et intervenants qui mettent tout leur enthousiasme et leur talent au service d'une belle cause, ainsi que la mystérieuse personne qui l'a invité à suivre cette journée qui lui a beaucoup appris.

Samedi 20 avril 2019

Notre-Dame de Paris

« *Dans un incendie, entre un Rembrandt et un chat,*
je sauverais le chat. »
(Alberto Giacometti)

Il est bon de s'accorder le temps de la réflexion, quand se produit une catastrophe aussi révélatrice que l'incendie qui a ravagé de façon inattendue l'un des plus fameux monuments que l'histoire nous a légués. Sur le coup, on ne peut que partager l'émotion qui a bouleversé tant de spectateurs, croyants et incroyants, à Paris, en France et à travers le monde. Mais on ne peut en rester là, il faut passer ensuite à l'examen critique.

L'émotion a été relayée, amplifiée, entretenue, bref exploitée au maximum par les médias dont les calamités, surtout quand elles sont spectaculaires, sont le fonds de commerce. Puis lorsque la première vague a commencé à refluer, ils se sont efforcés de maintenir l'attention du public sur ce beau sujet qui, dès que l'on reprend ses esprits, cesse d'être consensuel. Car on va bien sûr se poser des questions qui fâchent, la première étant celle des responsabilités. On aimerait tellement pouvoir désigner des responsables et, mieux encore, des coupables ! Si fréquents que puissent être les incendies de chantiers (forcément dus à des négligences ou à un relâchement de l'observation des consignes de sécurité), la théorie du complot tente sans surprise les esprits plus imaginatifs que rigoureux, qui s'empressent de voir dans cette catastrophe le couronnement des actes de malveillance visant les lieux de culte et en particulier des églises[1], qui ne

1 Elles sont les plus touchées en chiffres absolus, mais on compte 45 000 églises paroissiales, contre 500 synagogues et 2200 mosquées.

cessent d'augmenter, sans que l'on soit en mesure d'en démêler la cause, même si l'on sait qu'ils ont diverses origines, du « satanisme » aux haines interreligieuses en passant par le vol et le vandalisme : les statistiques officielles sur leur part respective sont tenues secrètes. Plus intéressante est la découverte de l'incroyable légèreté avec laquelle les Gaulois exploitent à des fins touristiques sans assez l'entretenir ni le protéger ce patrimoine dont ils sont si fiers. Enfin, les médias font leurs délices du problème de la reconstruction de l'édifice : dans quels délais ? (n'oublions pas les Jeux olympiques, si proches) ; avec quels moyens financiers ? (ils affluent, ce qui peut paraître scandaleux, quand le nombre de SDF ne cesse de croître) ; avec quels moyens techniques ? (faut-il reconstruire « à l'identique » ou remplacer la « forêt » de la charpente de bois par des matériaux présumés plus sûrs, tels que métal ou béton ?). Chacun, si peu qualifié soit-il, donne son avis sur toutes ces questions. Bref, le grand deuil national tourne vite à ce genre de belles empoignades qui sont d'autant plus agréables à notre tempérament querelleur que l'enjeu n'est pas assez important, quoi qu'on dise, pour en venir aux mains, et que de toutes façons les vraies décisions tombent d'en haut, comme il est de règle dans notre singulière monarchie élective. Dans quelques années, les dérives très prévisibles de ce système donneront encore matière, mais trop tard, à de nouveaux débats. Car le Prince est pressé, et guidé par les seuls intérêts de sa caste : foin des appels d'offre et des procédures tatillonnes qui retarderaient les travaux, allégeons les contrôles ! Déjà, on se frotte les mains chez nos grands bâtisseurs à la perspective des marchés juteux qu'on se partagera moyennant quelques pots de vin bien placés... Beaucoup des problèmes agités par les médias n'étant pas à notre portée, on retiendra ici deux questions auxquelles tout citoyen est en mesure de répondre.

Voici la première : que signifie l'unanimité de l'émotion ressentie au premier instant ? Car s'il va de soi que la destruction de ce haut lieu de la chrétienté touche au cœur les catholiques et peut émouvoir la plupart des croyants, il faut tout de même rappeler que la ferveur religieuse de la fille aînée de l'Église est au plus bas, que les deux tiers des Français ne se réclament d'aucune religion, et que le nombre de pratiquants dans les deux confessions les plus importantes par le nombre de leurs fidèles est dérisoire : selon l'IFOP, les catholiques qui assistaient à la messe dominicale représentaient 4,5% en 2010, et les musulmans qui fréquentaient régulièrement la mosquée 2%, en 2018, de la population française totale. Parmi les autres témoins du drame, il ne fait pas de doute que certains ont ressenti vivement, en esthètes, la perte de ce joyau de pierre ou ont été sensibles à la charge symbolique d'un monument qui nous rattache à huit siècles d'histoire nationale, mais combien étaient-ils ? On se risquera ici à avancer que ce qui a frappé si fort toute la population, y compris les personnes dont on vient de parler, fut le rappel brutal de la fragilité de notre cadre de vie, un sentiment de vulnérabilité que près de trois quarts de siècles de paix intérieure assurée par les institutions européennes, si imparfaites qu'elles soient, nous avaient fait oublier. Ce n'est pas pour rien qu'on a évoqué à propos de cet incendie, en particulier aux USA, la destruction des *Twin Towers* du *World Trade Center* de New York, lors des attentats du 11 septembre 2001. Et cela conduit à s'interroger sur la valeur même de cette émotion. Car enfin, qui s'émeut aussi vivement au spectacle quotidien des ravages causés par les guerres lointaines (si ce mot a encore un sens sur notre planète rétrécie) auxquelles nous participons plus ou moins sournoisement, et que nos gouvernements suscitent et entretiennent au profit de quelques-uns ? Qui sent encore des larmes lui monter aux yeux en voyant des femmes et des enfants

courant sous la mitraille, ou défigurés et mutilés, ou affamés, ou noyés, à part certains témoins directs de ces horreurs ? Ce grand moment d'unanimité nationale et de sympathie internationale n'est pas pour autant négatif, il révèle qu'en dépit de nos divisions, il nous reste assez de solidarité et de force pour nous unir dans les moments de grande crise. Mais cette union est celle de la horde menacée, et ne comporte guère de générosité. Et puisqu'on parle de générosité, le succès de la souscription lancée pour réparer la cathédrale fait honneur aux petits donateurs, qui sont pour la plupart les mêmes que ceux qui permettent aux ONG de panser les plaies les plus vives et de secourir les plus malheureux. Mais elles font honte aux puissants qui font de la restauration d'un monument historique un outil de publicité alors qu'ils mettent le monde à feu et à sang et plongent ou maintiennent dans la misère une partie de leurs semblables, à seule fin de s'enrichir toujours davantage.

Le Témoin gaulois avoue, au risque d'encourir les foudres de ses amis, défenseurs inconditionnels de la cause des animaux, qu'il considère le mot de Giacometti comme une provocation. Mais il refuse l'idolâtrie et approuve sans réserve la belle blonde de la chanson qui « *pour avoir* [son] *mari* » captif « *dans la Hollande, / les Hollandais l'ont pris* » donnerait

« *Les tours de Notre-Dame*
Et l'clocher d'[s]*on pays* »

car les monuments, si beaux soient-ils, ne font pas d'enfants, tandis que ceux auxquels un jeune couple peut donner naissance, ainsi que leurs descendants, sont la promesse de nouvelles œuvres d'art.

Lundi 29 avril 2019

Sérotonine, de Houellebecq

« *Tous les matins du monde sont sans retour* »
(Pascal Quignard)

Il faut lire *Sérotonine*, comme il faut lire tout ce qu'écrit Michel Houellebecq, si du moins son obsession du sexe, qui est de tous les temps, et sa façon directe d'en parler, qui est du nôtre, ne vous rebutent pas. Non qu'il y ait grand profit à espérer de la lecture d'un roman qui cultive les lieux communs sans crainte d'enfoncer les portes ouvertes, mais parce qu'elle procure un moment de détente : une écriture moderne et fluide, une dose suffisante mais sans danger pour l'auteur de défi du politiquement correct, un récit alerte et de l'humour, voilà la recette.

Commençons par le récit. Il court allègrement sur les 435 pages du roman. Le lecteur a l'impression que l'auteur se bat les flancs pour arriver à noircir le nombre de pages fixé par son éditeur et que la suite des épisodes est plutôt décousue mais, réflexion faite. la vie de beaucoup de gens est ainsi bâtie. À commencer par cette tentative de renouer avec Yuzu, la belle Japonaise qu'il ne supporte pourtant plus et qu'il fuira, incapable de rompre une liaison amoureuse usée jusqu'à la corde. Un être veule engagé dans une fuite perpétuelle : tel est ce Florent-Claude Labrouste, qui n'aime pas ses prénoms, ni trop l'image de ce qu'il est devenu, vieilli avant l'âge, ce que, dit-il, « *je savais pour me croiser de temps à autre dans la glace sans réelle satisfaction, sans réel déplaisir non plus, à peu près comme on croise un voisin de palier pas très gênant.* » « *De temps à autre* » : il ne se lave et ne se rase pas souvent. Cette fuite le conduit d'Espagne en Normandie, où il retrouve et perd un vieil ami, dans la révolte des producteurs ruinés par la suppression des

quotas laitiers et cherche à rencontrer une femme qu'il a autrefois aimée... On pense bien sûr au Bardamu du *Voyage au bout de la nuit* dont un brûlot récent accable l'auteur, affirmant qu'il n'a cherché toute sa vie qu'à se faire de l'argent en flattant l'opinion de son temps. Les commentateurs éprouvent souvent le même embarras en présence d'un artiste qui a mal tourné, comme si la créativité devait être inséparable de la morale sexuelle (au XIXe siècle, voir Flaubert et Baudelaire) ou de l'humanisme et de la fraternité (au XXIe siècle). *Voyage au bout de la nuit* (1932) doit être jugé en lui-même, et non par référence aux pamphlets ignobles du Céline de *Bagatelles pour un massacre* (1937) et de *L'École des cadavres* (1938) et à son admiration du nazisme. Car le désespoir et la révolte sonnent juste dans ce premier livre, pour lequel Céline a inventé un style absolument nouveau et personnel. Et l'épisode du voyage en Afrique, où les passagers bon chic bon genre du paquebot prennent en grippe Bardamu, parce qu'il est différent d'eux, reflète parfaitement la condition qui est faite aux juifs dans un monde où se développe librement la grande névrose antisémite. Céline se venge lâchement sur les persécutés d'être si mal dans sa peau, suivant une loi qui, pour être banale, ne l'exonère nullement de son crime et n'atténue en rien son déshonneur. Mais jeter au panier l'un de nos plus grands romans à cause des souillures ultérieures de son auteur est injuste et stupide. Comme il est stupide et injuste de nier ou tenter de minimiser ses fautes, sous prétexte qu'il a « du génie ». Pour en revenir au héros de Houellebecq, sa ressemblance avec celui de Céline, est très superficielle : le second est sincère, le premier n'est que roublard.

Florian-Claude en veut apparemment beaucoup à tout le monde, sans qu'on sache au juste pourquoi, à moins que ce soit pour plaire au lecteur français moyen, en le grattant là où ça le

démange. Héritier d'une petite fortune dont il dilapide les derniers vestiges pour que l'État ne s'en empare pas, il a reçu une excellente éducation, fait de bonnes études. Il méprise Freud, « *le guignol autrichien* », mais laisse toutefois entendre que son père et sa mère, qui se sont suicidés quand ils ont su que le premier était atteint d'une maladie incurable, et qui cependant « *furent à tous égards d'excellents parents* », se sont trop aimés pour aimer leur enfant. Résultat : « *je me suis laissé balloter par les circonstances, j'ai fait preuve de mon incapacité à reprendre ma vie en main* ». Ce qui cadre mal avec l'affirmation quasi obsessionnelle de sa « *virilité* ». Adoré des femmes – son visage a « *souvent été considéré comme viril, mais pas du tout* […] *comme le visage d'une pédale botticellienne* » – il n'a que mépris pour les « *vieux pédés* ». Il affirme sa foi en l'amour, dans « *le monde social* » qui est « *une machine à détruire l'amour* » : « *j'aurais pu rendre une femme heureuse. Enfin deux : j'ai dit lesquelles.* » Mais en fait, il a abandonné Kate et Claire dont il était las, et trompé Camille pour « *un petit cul black* », la société a bon dos ! D'ailleurs, qu'entend-il par amour ? Les femmes sont des « *grosses salopes* », la première qualité qui est exigée d'une compagne est d'être une bonne *suceuse* et de toutes façons elles se réduisent à « *trois trous* ». Stressé par la solitude dans laquelle il s'est lui-même plongé, notre héros fatigué a recours à des médicaments qui lui évitent la dépression mais le rendent obèse et impuissant, catastrophe irrémédiable pour ce super-mâle. L'aventure s'achève sur une bizarre pirouette où Florent-Claude invoque le Christ et semble même s'identifier à lui. Entre temps, il aura réglé ses comptes avec l'Anglais – « *presque aussi raciste que le Japonais* » – et les Hollandais : « *c'étaient vraiment des putes ils s'asseyaient n'importe où, une race de commerçants polyglottes et opportunistes les Hollandais on ne le dira jamais assez* ». Raciste, macho et misogyne, fondamentalement pessimiste, cet antihéros a tout pour plaire aux électeurs de Marine Le Pen et de

Dupont-Aignan. D'où vient qu'il touche un public beaucoup plus vaste, et qui déborde largement nos frontières hexagonales ?

Il faut d'abord rendre justice à l'humour de Houellebec. Les consultations du docteur Azote comptent parmi les meilleures pages humoristiques du roman, le personnage du médecin vaut le détour et Florent-Claude pratique avec délices l'auto-dérision : cet imprécateur est aussi un flagellant. Et puis sa malice jaillit de façon inattendue à chaque page ou presque : « *La nicotine est une drogue parfaite* […] *qui n'apporte aucune joie, qui se définit entièrement par le manque, et par la cessation du manque.* » (page 1) ; son second prénom lui « *fait intantanément penser aux Claudettes, et l'image d'épouvante d'une vidéo vintage de Claude-François...* » (page 2) « *presque rien n'est possible d'un point de vue administratif, l'administration a pour objectif de réduire vos possibilités de vie au maximium...* » (page 3), etc. On voit qu'il ne se prive pas d'égratigner, suivant d'autres clichés, des institutions et des personnages dont l'impopularité dépasse largement son public de beaufs, quitte à déplaire à ceux-ci. Parmi les cibles qui sont l'objet de critiques contradictoires venues de tous bords, l'Europe a naturellement sa part. Comme l'auteur, son héros est un ingénieur sorti de l'Agro qui, las et honteux de travailler pour Monsanto (ici Houellebecq caresse les écologistes dans le sens du poil, mais ailleurs il dénonce les « *bourgeois écoresponsables* »), s'est mis au service du ministère de l'Agriculture – non comme fonctionnaire, mais en qualité de contractuel, c'est mieux payé, à son niveau de qualification – chargé de défendre les intérêts français auprès des institutions européennes. Las, on ne l'écoute pas, et voici les producteurs d'abricots du Roussillon ruinés par un accord avec le Mercosur. Le lecteur peu attentif croit reconnaître l'une des faiblesses de la politique commerciale de Bruxelles. Il lui faudra un article du journal *Le Point* (beaucoup

moins lu que *Sérotonine*) pour apprendre qu'un accord Europe-Mercosur ne mettrait pas en péril nos agriculteurs, parce que ces prétendus concurrents produisent pendant notre hiver et ne représentent que 2% de la production mondiale ! Houellebecq n'a pas trop réfléchi à son exemple, parce qu'il s'englobe avec ses lecteurs dans son mépris universel. Un autre point fort du roman est la force de conviction d'un récit qui peut être si précis, d'un ton si objectif, paré de tant d'effets de réel, qu'il parvient à convaincre : une lectrice intelligente et douée d'une excellente mémoire assurait se souvenir des événements qu'il a inventés, de cette manifestation paysanne qui aurait fait huit morts ! Enfin, si Florent-Claude se montre généralement odieux à l'égard des femmes, il lui arrive parfois d'en parler avec une vraie tendresse, en particulier quand il s'agit de Camille et même de Kate, traitée plus brièvement et sans grands d'égards : « *sa voix était si fraîche, c'était comme plonger sous une cascade* […] *on se sentait aussitôt lavé de tout souillure, de toute déréliction et de tout mal.* »

En somme, comme aux Galeries Lafayette, « *On trouve tout* » chez Houellebecq, et cette seule raison suffirait à expliquer son succès. Il est difficile, à moins de s'être levé de bien méchante humeur, d'en vouloir à un si bon commerçant pour les marchandises ignobles qu'il ne rechigne pas à vendre aux coprophages. Et puis, qu'il malmène ces bons sentiments et ces convictions dont l'exploitation par les éternels grands sorciers nous renferme insensiblement dans une société non moins conformiste, intolérante et hypocrite que celle de l'époque victorienne, fait du bien et permet de respirer un peu.

Lundi 6 mai 2019

Orientalisme

« *...l'Orient (ce songe en arabe, en persan et en turc, apatride, qu'on appelle l'Orient)* »
(Mathias Enard, *Boussole*, 2015)

L'éloge du musée Marmottan qui présente jusqu'au 21 juillet l'exposition *L'Orient des peintres, du rêve à la lumière,* n'est plus à faire, et l'actuelle manifestation est à la hauteur de sa réputation grâce au travail remarquable de la commissaire de l'exposition, Emmanuelle Amiot-Saulnier, et de son équipe. Dans un cadre agréable, les tableaux sont mis en valeur par un éclairage judicieux et la scénographie sans faute d'Anne Gratadour, les visiteurs sont guidés et informés par des panneaux et cartels bien conçus et lisibles, qui leur livrent les intentions des organisatrices et de précieuses informations au sujet des œuvres accrochées. On se contentera ici de quelques remarques, la superbe présentation de l'exposition proposée sur Internet nous dispensant de la décrire.

L'exposition rassemble une soixantaine d'œuvres des XIXe et XXe siècles, empruntées à ds collections publiques et privées d'Europe et des États-Unis et relevant de ce qu'on a appelé « l'orientalisme ». Un futur grand écrivain de dix-sept ans en a rassemblé les thèmes avec autant d'efficacité que de naïveté : « *je voyais l'Orient et ses sables immenses, ses palais que foulent les chameaux et leurs clochettes d'airain ; je voyais les cavales bondir vers l'horizon rougi par le soleil ; je voyais des vagues bleues, un ciel pur, un sable d'argent ; je sentais le parfum de ces Océans tièdes du Midi; et puis, près de moi, sous une tente, à l'ombre d'un aloès aux larges feuilles, quelque femme à la peau brune, au regard ardent, qui m'entourait de ses deux bras et me parlait la langue des bonnis.* » (*Mémoires d'un fou*, Gustave Flaubert, 1838)

Curieusement, les peintres et écrivains qui l'ont illustré ont pris la plupart de leurs modèles en Algérie et Tunisie, dans un Orient... compris entre les mêmes méridiens que la France, c'est-à-dire au sud, puis au Maroc, situé franchement au sud-ouest, suivant les progrès de la colonisation. On s'était déjà interrogé dans ces pages à propos de cette étrange désignation. Mais il est vrai que, la culture d'« *al Maghreb al aksa* », « le pays du Couchant lointain », a pris naissance dans la lointaine Arabie et le Moyen Orient hellénisé et s'est diffusée jusqu'à l'ouest de nos frontières, dans cette Péninsule ibérique qui offre encore certains aspects « orientaux » ! Il est vrai aussi que les rêves d'Orient ont toujours été présents dans notre culture depuis les croisades. Ils sont réactivés par les *Capitulations*, traités passés à partir de 1536 entre François Ier et Soliman le Magnifique par lesquels l'Empire ottoman accordait des privilèges importants à la France dans les échelles du Levant, puis par les ambassades à Paris des Turcs (en 1669 et 1720) et des Persans (en 1715). Puis ils ont connu un nouvel essor avec la campagne d'Égypte de Bonaparte (1798-1801). Mais en dépit de ces contacts, l'Orient était moins connu que fantasmé, d'autant que ceux qui lui servaient de relais, comme Antoine Galland, traducteur des *Mille et Une Nuits* (1704-1717), se sont longtemps chargés d'en atténuer les différences. Tel n'est, pas tout à fait le cas de nos peintres « orientalistes ».

Plusieurs raisons y concourent. En premier lieu, Bonaparte a emmené dans ses bagages une compagnie de près de 200 savants et artistes, ingénieurs et artisans dont les observations devaient contribuer à sa gloire : la Commission des sciences et des arts, qui rapporta de la terre des pharaons une image beaucoup plus riche et fidèle que celles qu'avaient fournies jusque là les croisés et les commerçants des échelles du Levant. D'autre part, les temps ont

changé, et les, débuts de la première révolution industrielle ont certainement accentué l'écart préexistant entre les cultures et les manières de vivre de part et d'autre de la Méditerranée. Enfin, et l'exposition y insiste à juste titre, les peintres orientalistes ont généralement voyagé dans le monde qu'ils représentent, même s'ils ont rarement peint sur le motif (Delacroix, Renoir), et ont souvent travaillé de mémoire, dans leur atelier. Il suffit pour mesurer l'écart de comparer, dans l'œuvre d'Ingres, qui n'est jamais allé beaucoup plus loin que Rome, *La grande Odalisque* (1814) où comme le note le commentateur de *Rivage de Bohème*, « *L'intrusion dans le tableau d'un orientalisme de pacotille provient des accessoires : soieries, turban, narguilé, chasse-mouches à plumes de paon, bijoux et pierres précieuses* », *La Petite Baigneuse*, (alias *Intérieur de harem*, 1828) où ne figure aucun détail permettant de situer la scène, *Le Bain turc* (1862) d'où la couleur locale est complètement absente aux *Danseuses marocaines.* (*La Danse aux mouchoir*s, 1849) de Théodore Chassériau, à *La Juive de Tanger* (après 1866) de Charles Zacharie Landelle, à la toile d'Henri Matisse, *Odalisque à la culotte rouge* (vers 1924-1925) ou de regarder, d'Armand Point, *Cavalier arabe dans le sud* (1887), de Jules-Alexis Muenier, *Le Port d'Alger* (1888), d'Albert Marquet, *Mer calme. Sidi-Bou-Saïd* (1923), etc.

Mais l'exposition paraît suggérer que l'orientalisme est à l'origine de l'évolution de la peinture occidentale vers l'art abstrait, ou du moins l'a précipitée, parce que : « "*L'atelier du voyage*" *apporte cependant une connaissance de l'architecture et des arts décoratifs qui infléchissent progressivement une pratique classique vers une géométrisation et conduit à la recherche d'une harmonie entre corps humain et ornement abstrait, de Gérôme et Landelle à Vallotton, Migonney, Bernard ou même Matisse.*
D'autre part, l'expérience du paysage, des scènes de la vie quotidienne en

plein air, nourrit de nouvelles pratiques et précipite l'émancipation de la couleur. Dans l'éblouissement de la lumière d'Orient et face à des spectacles inconnus, le peintre invente de nouvelles manières de peindre. Des paysages de Fromentin ou de Lazerges aux prémices de l'art moderne, des impressionnistes et néo-impressionnistes aux fauves, à Kandinsky et à Klee, la couleur se libère peu à peu de l'exactitude photographique. La naissance de l'abstraction ainsi passe par l'Orient : l'exposition sera alors l'occasion de découvrir certains aspects moins connus de l'art moderne à sa naissance. » Il s'agit probablement de l'illusion de spécialistes qui, absorbées par l'objet de leurs études, oublient à la fois le monde réel et le contexte pictural. Si la photographie en couleur est apparue dès 1869, quand Charles Cros (1842-1888) et Louis Ducos du Hauron (1837-1920) présentent leur procédé de photographie en trichromie, « l'*exactitude photographique* » devra attendre dans ce domaine la numérisation, si tant est que ce procédé y parvienne. Ajoutons qu'Alger n'est pas plus « géométrique » que Londres ou Paris, et que c'est le regard des peintres qui dégage de l'amas confus des bâtiments des lignes qu'il, nous apprend à voir. Et une rétrospective de la peinture portant sur la période qui va du second quart du XIXe siècle à la première moitié du XXe à partir d'un thème quelconque montrerait la même évolution. Celle-ci est commandée en effet par l'apparition de la photographie qui dans un premier temps apporte aux peintres une nouvelle vision du, monde, en particulier à partir du cadrage : elle se manifeste clairement chez Muenier, et Marquet, mais aussi chez la plupart de leurs contemporains. Dans un second temps, la peinture renonce à rivaliser avec l'appareil photographique, qui n'est rien d'autre que la vieille « chambre obscure » qui représente aussi bien voire mieux qu'elle le monde selon les principes de la perspective dite improprement « scientifique » élaborés sur des bases idéologiques à partir du Quattrocento. Les peintres, à la

recherche de ce qui fait l'originalité de leur art, la font évoluer vers une fonction décorative, d'où la géométrisation, un usage nouveau de la couleur, l'abandon progressif du « sujet », et l'avènement de l'art abstrait.

Ces réserves sur l'influence que l'orientalisme aurait exercée sur l'évolution de la peinture, thèse qui semble se dégager de la visite de l'exposition, étant faites, l'impression finale est l'enchantement que procure la beauté servie par l'intelligence et la sensibilité des organisatrices. Elle suggère en outre, par la présence de nombreux peintres dont le talent reste méconnu du grand public mais qui n'ont rien à envier aux grands maîtres, qu'il y a quelque arbitraire dans la consécration artistique.

Vendredi 10 mai 2019

De retour

« *Cet âge est sans pitié* »
Jean de La Fontaine (*Les Deux Pigeons*, *Fables*,IX, 2)

Nous sommes rentrés – sied-il à des retraités de parler de vacances ? – disons d'un séjour aimable et reposant chez un jeune ami (moins de septante ans) qui fut dans une autre vie l'un des professeurs stagiaires de la première des promotions que je suis censé avoir formées au beau métier d'enseignant. Il est assez miséricordieux pour ne pas m'en vouloir, et assez hospitalier pour nous recevoir huit jours chaque année, avec l'aide de toute une famille chaleureuse et soudée comme elles sont en Corse.

Je pourrais jouer les guides et vous décrire les charmes de sa petite ville des Alpes de Haute Provence où la circulation est fluidifiée par l'absence totale de feux rouges et le civisme des conducteurs, où les commerçants prennent toujours le temps de bavarder avec leurs clients, où les passants ont presque tous le sourire et se hâtent lentement vers les tâches quotidiennes qui les attendent patiemment, où l'accent chante encore sur toutes les lèvres, même si l'on s'est mis couramment à faire sonner l's d'ananas comme à Paris, bref, où il fait bon vivre et goûter le temps qui passe, au lieu de le tuer. Je pourrais vous chanter les beautés du prieuré de Ganagobie, son porche gothique surmonté d'une étonnante figure d'ange réduite à un visage grotesque surmontant une paire d'ailes, son église romane et sa superbe et mystérieuse mosaïque, son cloître que l'on ne peut qu'entrevoir, car le monastère est habité par une communauté de moines bénédictins, à la grande déception des touristes qui sonnent vainement à sa porte et repartent déçus de n'avoir pas visité une

coquille vide. J'aurais pu célébrer le site médiéval presque intact de la petite ville d'Entrevaux, ses remparts et leurs deux portes opposées – porte d'Italie et porte de France – car Entrevaux fut longtemps un poste frontière, et son étonnante forteresse à l'allure de HLM, si haut perchée que nous avons renoncé, malgré un temps clément, à y grimper, et vous raconter comment ses habitants, leur cité occupée en l'an 1540 par Charles Quint dont les soudards marquèrent leur entrée par un grand massacre, se libérèrent tout seuls en 1546 et se donnèrent à François Ier, roi des Français, qui en retour, par une belle lettre aujourd'hui gravée dans le marbre, les félicita de leur héroïsme et de leur bon choix, les dispensant à jamais, en retour, du paiement de la taille, ce qui n'empêche pas leurs descendants de payer aujourd'hui l'impôt sur le revenu, la TVA et toutes autres taxes qu'il plaît à l'État français de lever sur leurs libres concitoyens. Mieux vaut encore donner la parole à notre hôte, grand conteur devant l'Éternel.

« En ce temps-là, jeune professeur, j'enseignais à X*** depuis deux ans quand notre équipe s'enrichit d'une jeune personne, gentille brunette qui nous venait des îles et dont c'était le premier poste. Aussi était-elle un peu dépaysée... le décalage horaire, sans doute ! Elle s'appelait Mme Olivier. Un matin, je la rencontrai dans un couloir et elle me demanda :
"Tu enseignes bien dans la même classe que moi, en Terminale ?
– Sans doute !
– Que penses-tu de ces garçons ?
– C'est une bonne classe, ils sont très bien élevés et travailleurs...
– Mais ils ne parlent pas français ?
– Si, bien sûr, je suis prof de français et nous ne parlons pas une autre langue en classe !
– C'est drôle, dit-elle, Quand j'entre, je leur dis *bonjour, jeune gens !*

et ils me répondent en chœur dans une langue que je ne comprends pas !"

Je vis immédiatement de quoi il retournait, mais je voulus m'en assurer, et lui conseillai de continuer à feindre ne pas y prêter attention, mais de noter en phonétique leur phrase.

Après une ou deux semaines, elle m'apporta sa transcription, qui confirma mes prévisions. Elle me demanda ce que j'en pensais.

"C'est du provençal, une plaisanterie populaire très grossière...

– Mais enfin, qu'est-ce que ça veut dire ?

– Excuse-moi, voici la traduction : *Bonjour, Mme Olivier, votre chien a encore emballé*[1] *le mien !*"

La pauvrette fondit en larmes et s écria, à ma grande surprise :

"Et dire que je n'ai même pas de chien !"

Je me mordais la joue pour ne pas éclater de rire. Au cours suivant, je déclarai à cette classe :

"Avant de nous mettre au travail, je voudrais vous demander des nouvelles de vos chiens ? Ils me regardèrent, surpris.

– Oui, de vos chiens, il paraît que vous en parlez à Mme Olivier ?"

Des protestations contradictoires fusèrent – "Ce n'est pas nous ! Comment le savez-vous ?" etc. Enfin, ils s'expliquèrent :

"On l'aime bien, Mme Olive, on ne lui fait pas de misères, elle ne comprend pas, c'est juste pour nous amuser !"

Comme un ou deux d'entre eux seulement parlaient le provençal, je savais d'où venait le coup, ils avaient appris cette phrase aux autres. Je leur promis que mon chien s'occuperait des leurs s'ils recommençaient, et l'incident fut clos. »

J'aurais pu tenter de vous attendrir en vous rapportant la belle

1 Le T.g. a pudiquement d'un bal masqué le symbole chimique du cuivre, bien que le mot paraisse moins choquant aujourd'hui qu'en ce temps-là.

histoire de cet élève qui dormait en classe parce qu'il se prostituait la nuit pour venir en aide à sa famille misérable, à laquelle notre ami, bouleversé, envoya une assistante sociale énergique. Dix ans plus tard, un homme qu'il eut quelque peine à reconnaître, traversa la rue pour aborder son ancien professeur : il tenait à lui dire qu'il avait un bon métier, s'était marié et qu'ils attendaient un enfant ! S'il n'avait fait que cela dans toute sa carrière, mon ancien étudiant aurait bien mérité sa retraite ! Mais je préfère les histoires drôles. Et vous ?

Lundi 20 mai 2019

Science et imagination

,
« *Si je parle du temps, c'est qu'il n'est pas encore,*
Si je parle d'un lieu, c'est qu'il a disparu,
Si je parle d'un homme, il sera bientôt mort,
Si je parle du temps, c'est qu'il n'est déjà plus, »
(Raymond Queneau, *L'Explication des métaphores*, *Les Ziaux*, 1959)

Il semble parfois que philosophie, religion et science s'accordent ou, mieux, que la science retrouve les intuitions ou les dogmes des deux premières. C'est ce que le Témoin gaulois se permettra d'examiner ici, avec ses faibles lumières, à partir à partir de deux exemples : une citation d'Einstein, et la théorie des multivers.

Prenons d'abord cette phrase d'Albert Einstein : « *Les gens comme nous, qui croient en la physique, savent que la distinction entre présent, passé et futur n'est qu'une illusion obstinément persistante.* » L'apologétique religieuse s'en est emparée, considérant qu'elle prouve que la science ratifie le dogme religieux selon lequel pour Dieu, qui est éternel, omniscient et omnipotent, le temps n'existe pas, qu'Il « voit » simultanément le passé, le présent et l'avenir. On est également frappé par le fait que le savant rejoint l'analyse de Kant (*Critique de la raison pure*), pour qui l'espace et le temps sont des formes *a priori* de notre sensibilité, autrement dit qu'ils n'existent que comme effets de la constitution de l'esprit humain, qui ne peut appréhender un *phénomène* sans le situer dans le temps et l'espace, et est incapable de connaître les « *choses en soi* », ce qui est une autre manière pour le croyant de réserver à Dieu la connaissance de ces dernières. Or, si l'on y regarde de près, cette citation d'Albert Einstein est tirée d'une lettre adressée le 21 mars

1955 au fils et à la sœur de Michele Besso, un ami qui fut étroitement associé à l'élaboration de la théorie de la relativité, six jours après sa mort. Cette phrase est précédée de celle-ci : « *Voilà qu'il m'a de nouveau précédé de peu, en quittant ce monde étrange.* ». De fait, il le suivra de près, le 18 avril 1955. Il s'agit donc d'une lettre de consolation dans laquelle Einstein utilise les mêmes arguments qu'il emploie pour se consoler lui-même. En dépit du fier rappel de sa qualité de physicien, ce n'est pas le savant (« *Nous qui croyons* ... »), mais l'homme en fin de vie, qui écrit, rapprochant la théorie de l'espace-temps des croyances qu'on lui a inculquées dans son enfance et qu'il a depuis longtemps rejetées. Car les hommes de science pensent comme tout un chacun par métaphores. La seule différence entre la pensée scientifique et les modes de pensée sauvage, poétique ou commune est que la première met ses propositions à l'épreuve de l'expérimentation et obéit à des règles d'enchaînement rigoureuses. D'où, pour le meilleur et pour le pire, sa redoutable efficacité.

La théorie des « multivers » montre bien que les scientifiques rêvent comme les poètes et les gens ordinaires, et aux mêmes choses. Il y a soixante et quelques années, on enseignait au lycée que « le monde est fini » (au sens de : n'est pas infini, a des limites). Cette singulière affirmation s'appuyait sur la théorie de la relativité : si vous partez d'un point quelconque de l'univers et voyagez « droit devant vous », vous reviendrez à votre point de départ, disait-on. Soit, si c'est Einstein qui le dit, pensait le T.g., je suis bien trop ignorant pour lui objecter quoi que ce soit. Mais cela signifie seulement que nous sommes placés dans une bulle (au fait, quand va-t-elle éclater ?) et cette bulle est forcément située dans un espace plus vaste... où peuvent exister d'autres bulles ? Or l'idée selon laquelle l'univers est infini refait surface, et

on parle de pluri-univers : « *Mais depuis quelques années, la recherche nous emmène sur des territoires infiniment plus vastes et plus inconcevables encore. Non seulement l'Univers est immense, incommensurable, peut-être infini, mais il est multiple. Il n'y aurait pas un Univers, mais une multitude et même une infinité d'Univers, sans communication aucune, ni spatiale, ni temporelle...* » (*Le blog d'Astronomie de Didier BARTHES*, *Les multivers ou le vertige cosmique*, 7 septembre 2017). Si le Témoin gaulois. cite cet estimable blog de vulgarisation, c'est qu'il est à sa portée, mais cette « théorie » est bien à la mode dans les milieux scientifiques, comme on peut aisément le vérifier. À partir de là, l'imagination, « la folle du logis » se donne libre cours : s'il y a une infinité d'univers, pourquoi n'y en aurait-il pas un ou plusieurs où un Témoin gaulois, qui ne serait pas celui que vous lisez, mais lui ressemblerait mieux qu'un clone, se livrerait aux mêmes élucubrations que découvrirait un autre lecteur en tous points identique à vous-même, mais qui ne serait pas vous ? Et pourquoi s'arrêter en si bon chemin : mort, où est ta victoire puisque ce qui est mort peut – ou plutôt, doit – renaître ailleurs et refaire le même parcours ? Bien entendu, faute d'un début de preuve (que leurs auteurs se dispensent de produire puisque ces mondes sont « *sans communication aucune, ni spatiale, ni temporelle* »), ces délires ne sont en rien scientifiques, mais ils montrent assez comment fonctionne notre cerveau, qu'il soit génial ou indigent.

Il est permis de penser qu'aucune réponse ne sera jamais apportée aux questions qui viennent d'être posées, parce que ce ne sont pas de bonnes questions. Ce qui étonne, c'est que des esprits, et même de grands esprits, trouvent du réconfort dans de telles théories. Certes, si le temps n'est qu'un éternel présent, ou si notre univers coexiste avec d'autres, dont certains pourraient être tout semblables au nôtre, alors tout émerveillement, tout amour,

toute jouissance pourraient subsister comme au Paradis. Mais tout chagrin, toute angoisse, toute souffrance aussi, comme en Enfer. À ces rêves épouvantables, il est permis de préférer le bon vieux néant, qui gomme la totalité de nos précieuses personnes, à l'exception des particules bientôt dispersées qui l'ont composée à un moment ou à un autre, mais qui efface aussi, définitivement, Auschwitz et le Yémen.

Lundi 27 mai 2019

I.A., ou A.O. ?

« *Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage* »
(Boileau, *L'Art poétique, Chant I,*1669-1674)

Il est des sujets sur lesquels il faut revenir « *vingt fois* » et plus. La dénonciation des erreurs de notre temps et des maux qu'elles entraînent est de ceux-là. C'est la fable de l'Intelligence artificielle (I.A.) que le Témoin gaulois veut aujourd'hui examiner ainsi que l'usage qui en est fait, l'A.O. (Asservissement par Ordinateur), au mépris de la personne humaine, mais aussi de toute prudence. Des mésaventures récentes l'y incitent.

Impressionné par l'énorme déferlante qui se déverse par tous les canaux médiatiques pour vanter les prouesses des ordinateurs désormais doués d'une intelligence qui bientôt dépasserait celle des hommes et pourrait un jour prendre leur contrôle, le T.g. interrogea son savant neveu qui lui répondit en riant : « *Ils sont bien trop cons !* » Réponse suffisante pour lui rappeler deux définitions récoltées voici près de quatre décennies au cours d'une formation élémentaire (bien qu'universitaire) d'une année à l'informatique. Quarante ans, direz-vous, mais l'informatique était encore au berceau ! Or ses progrès sont foudroyants ! C'est comme si tu invoquais les connaissances en astronomie d'il y a quarante siècles ! Eh bien, jugez-en :

1. Le mot ordinateur proposé à IBM-France qui l'avait consulté[1] à ce sujet par Jacques Perret, professeur de philologie latine à la Sorbonne, masque, à des fins commerciales, la nature véritable

1 « *Que diriez-vous d'ordinateur ? C'est un mot correctement formé, qui se trouve même dans le Littré comme adjectif désignant Dieu qui met de l'ordre dans le monde.* » (Jacque Perret, lettre du 16 avril 1955)

de cette machine que le mot anglais *computer* (calculateur) avoue ingénument : l'ordinateur est l'aboutissement, dans l'histoire des technologies, des efforts qui ont conduit à l'invention de l'abaque, du boulier, de la machine arithmétique de Blaise Pascal, enfin de ces machines à calculer imaginées au XVIIIe siècle, perfectionnées et largement utilisées au cours des deux siècles suivants. Certes, l'ordinateur est doté de nombreux périphériques qui permettent de produire ou reproduire du texte, des images fixes ou animées, du son, de jouer aux échecs et de rivaliser avec les spécialistes dans le diagnostic médical, etc., etc. à partir de ses calculs. Mais il ne peut effectuer que des arithmétique et logiques, à condition qu'on les lui demande. Ce sont leurs combinaisons en algorithmes qui lui permettent de réaliser ses prouesses.

2. Un algorithme – rien à voir avec le rythme, tout avec le mathématicien arabe Muhammad Ibn Mūsā dit الخوارزمي, al-Kwharizmi (783-850) du nom du royaume perse où il est né, merci, *Wikipedia*, pour ce rappel – est une suite d'opérations destinée à résoudre un problème donné. Les performances de la prétendue I.A. résultent d'algorithmes qu'elle est bien incapable de concevoir et qui sont fournis aux ordinateurs par des informaticiens humains.

À présent, on peut avancer que ni le cerveau, bien plus complexe que l'ordinateur le plus sophistiqué dont on puisse rêver, ni le système nerveux tout entier ne produisent à eux seuls la pensée : tout notre corps, chaque organe, chaque cellule, en relation avec notre environnement physique et humain, y contribuent. Pour créer une véritable I.A. il faudrait fabriquer de toutes pièces un être humain ou un être vivant capable de concevoir ses propres algorithmes, et pas seulement d'appliquer ces derniers aux données qu'on lui fournit. Capable en outre de se poser à lui-

même des questions. En vérité, l'homme se cache dans chaque ordinateur, comme le manipulateur de cet *automate joueur d'échecs* qui savait résoudre le casse-tête *du cavalier*, auquel son inventeur, Johann Wolfgang von Kempelen, avait donné l'aspect pittoresque d'un *Turc mécanique* et qui en 1770 trompa quelque temps son monde : le Turc était animé par un joueur caché dans le socle de la machine. L'ignorance du grand public et des responsables politiques et la puissance formidable des outils informatiques rendent possible une gigantesque manipulation de masse. Ce que chacun est à même d'observer et d'éprouver chaque jour.

Entreprises et administrations ont immédiatement compris le parti qu'elles pouvaient tirer des nouvelles technologies dans le contexte du capitalisme, où l'économie est soumise à la seule loi du profit. D'abord, et comme toujours depuis l'invention du métier Jacquard, cet ancêtre programmable de l'ordinateur, on a économisé sur la main d'œuvre en se débarrassant brutalement des vieux ouvriers les plus qualifiés et les mieux rémunérés, qu'on a déclarés incapables de se reconvertir et en les remplaçant par un petit nombre de jeunes rapidement formés à l'utilisation des machines et d'autant moins exigeants que s'est développé un individualisme qui n'est peut-être pas sans rapport avec le pseudo-dialogue avec l'écran auquel ils consacrent tant d'heures. Mais l'informatique ouvrait bien d'autres perpectives, sans aucun précédent : puisque l'ordinateur se charge d'accomplir des tâches naguère réservées aux humains, toute erreur humaine lui est désormais imputée : « Que voulez-vous, c'est un bug de notre système informatique ! » C'est le commencement d'une déresponsabilisation générale qui aboutit souvent à transformer en enfer la moindre démarche. Privé de tout contact avec un responsable humain qui pourrait au moins tenter de comprendre

son problème, le sacro saint consommateur ou usager tourne infiniment en rond dans de faux dialogues dont les algorithmes datent... des années 1960. Certes, le contribuable (puisque dans cette société schizophrénique, chacun de nous est partagé entre plusieurs personnes distinctes) est en France mieux traité, parce que les gouvernants en ont trop besoin et doivent faire oublier à ceux qui payent qu'il ne demande rien aux plus riches. Aussi les perceptions de jadis, rebaptisées « centres des impôts », mettent-elles à sa disposition des bataillons d'inspecteurs très courtois qui se font un plaisir, semble-t-il, de l'accueillir et de lui expliquer comment remplir sa déclaration de revenus, voire de s'en charger s'il est incapable le faire. Mais c'est une situation transitoire : quand, en 2020, la déclaration d'impôts sera abolie, quels seront les recours contre les erreurs, surtout si vous appartenez à une espèce menacée qu'on a décidé de traquer jusqu'à ce qu'elle disparaisse ?

« Tu délires, Témoin gaulois, rien de tel n'est possible dans notre démocratie !

– C'est pourtant bien ce qui arrive aux professions libérales et aux indépendants. Depuis 2006, le Régime Social des Indépendants (RSI) était l'organisme chargé de gérer leur protection sociale. Faute de moyens, mais peut-être aussi parce qu'elle avait reçu ou s'était donné pour mission de ponctionner le plus possible les assujettis à ce régime pour combler les trous du régime général, cette administration n'a cessé de réclamer des sommes arbitraires aux intéressés et faute d'archives utilisables (par incurie ou manque de moyens ?) les a mis en demeure de les régler plusieurs fois, à charge pour eux de faire la preuve de leurs versements ! On imagine sans peine le temps passé à se justifier ! Mieux, tout se passe comme si des machines étaient programmées pour engager des poursuites qui peuvent aller de la ponction d'office de votre

compte bancaire jusqu'à l'envoi d'huissiers et à la saisie, la plupart des réclamations ou recours prévus auprès d'inspecteurs ou d'une commission de recours amiable (CRA) étant vouée à ne jamais recevoir de réponse, tandis que la procédure administrative suit son cours ! On se contentait de classer des dossiers déjà transmis à chaque réclamation indue sans les traiter. Bien à l'abri derrière leurs machines, les fonctionnaires pouvaient tranquillement dormir ou se livrer à d'autres tentatives d'extorsion de fonds. Emmanuel Macron, ministre de l'Économie, de l'Industrie et du Numérique de 2014 à 2016, conscient du problème, avait promis de mettre un terme à ces errements. Devenu président, il, a mis fin aux exploits du RSI en confiant à l'URSSAF les professions libérales et indépendantes. Mais l'URSSAF a hérité d'archives incomplètes et en désordre et de procédures arbitraires qui se poursuivent contre des assurés en situation régulière. Pour essayer d'y voir clair, elle demande aux intéressés... de lui apporter la preuve de leurs versements au RSI !

Bien sûr, on peut voir dans ces abus et dans les manipulations des élections les maladies infantiles d'une technologie prometteuse qui pour la première fois innerve toute la planète, contribue à unifier l'humanité et, en donnant la parole à chacune et chacun, va finalement contribuer au renforcement de la démocratie. À condition que soient muselés ces grands prédateurs, monopoles et états, qui y sévissent. Enfin, il y a beaucoup d'inconscience à confier nos archives, la mise en œuvre de nos transactions et la régulation de nos cités à un réseau si fragile qu'un hacker peut en prendre le contrôle. Le péril informatique n'est pas moindre que les périls atomique et écologique, beaucoup mieux repérés.

Lundi 3 juin 2019

Du Sacrifice

« *Mourir pour le pays est un si digne sort*
Qu'on briguerait en foule une si belle mort »
Corneille (*Horace,* II,3, v. 441-442)

« *Minuit ! Chrétiens, c'est l'heure solennelle*
Où l'homme Dieu descendit jusqu'à nous,
Pour effacer la tache originelle
Et de son père arrêter le courroux »
Cantique de Noël (Paroles de Placide Cappeau, 1808-1870
Musique d'Adplphe Adam, 1803-1866)

En cette semaine où les princes qui nous gouvernent se sont rassemblés pour célébrer le débarquement de Normandie, rendre hommage aux vétérans alliés et saluer leur sacrifice, il n'est pas inutile de s'interroger sur ce que ce mot recouvre.

On a beaucoup interrogé les rescapés sur le sens d'une aventure où tant de leurs camarades ont laissé leur vie à l'âge de toutes les promesses et de toutes les espérances, et dans laquelle ils s'étaient trouvés eux-mêmes en situation de le faire, le général Eisenhower les ayant exhortés à « *balayer la tyrannie qui s'exerce sur les peuples opprimés d'Europe* ». Bien entendu, on a obtenu toutes sortes de réponses : certains, que la presse a privilégiés, étaient animés par des motivations idéologiques ou patriotiques claires : « *La mission était de faire échouer Hitler, il nous fallait aider à le faire tomber* » (Floyd Wigfield). La plupart, bien sûr, étaient là parce qu'ils étaient américains, ou anglais, ou canadiens, etc. et qu'ils avaient répondu « naturellement » à la mobilisation, comme tant d'autres avant eux et comme le feraient plus tard bien des appelés en Algérie, quels

que fussent leurs sentiments à l'égard de notre dernière guerre coloniale : « *Je ne me sens pas comme un héros, j'avais un boulot à terminer, j'ai fait de mon mieux et je dois vivre avec ça.* » (Raymond Wallace). Tous ont eu peur : « *Le 6 juin 1944, c'est le jour le plus effrayant que je n'ai jamais vécu.* » (le même). « *On avait tous peur, toutes les troupes et même les officiers de commandement, parce qu'on ne savait pas vers quoi on courait* » (Floyd Wigfield, 101 ans). Tous ont été profondément traumatisés. La plupart sont fiers d'avoir été là, et seraient prêts à recommencer : « *Nous avons fait ce que nous avions à faire. On s'est jetés là-dedans. Je suis heureux de l'avoir fait. Le garçon que j'étais est devenu un homme* » (Eugene Deibler). L'un d'eux, pourtant, entendu à la télévision, se demande si ça en valait la peine. Mais ce genre d'enquête, dont l'intérêt humain est évident, masque, derrière la diversité des discours, une réalité beaucoup plus banale : *Le Monde des sciences* nous apprenait la même semaine que les pucerons, à l'instar des fourmis et de biens d'autres espèces, sont capables de se sacrifier pour sauver ce qui peut l'être de leur communauté, quand elle est menacée. Comme souvent, le langage ne nous sert ici qu'à élaborer une représentation des faits qui justifie des conduites parfaitement irrationnelles du strict point de vue de l'individu, mais que la biologie impose parce qu'il s'agit de défendre la survie de l'espèce ou tout simplement de son groupe. À cet égard, l'humanité n'invente rien, mais on sait quel parti les puissants tirent de cette propriété du vivant. Ce n'est pas pour rien que Theresa May a lu cette lettre du capitaine Norman Skinner à sa femme (3 juin 1944) : « *Même si je donnerais tout pour être auprès de toi, je n'ai jusqu'à présent pas eu le moindre désir de me soustraire à la tâche que nous avons à accomplir* ». En revanche, le sens religieux du mot sacrifice révèle plus d'originalité de la part de notre espèce.

Élevé dans la religion catholique, le Témoin gaulois est bien placé pour comprendre le sacrifice religieux. Certes, il ne percevait alors que le côté lumineux du catholicisme, c'est-à-dire le message de Jésus de Nazareth, ce rabbi réformateur, tel qu'il s'exprime en particuler dans le *Sermon sur la montagne* (Matthieu, 5-7). Le versant sombre et très cruel de cette religion, que révèle si bien l'iconographie, à commencer par le symbole de la croix, qui correspond à l'un des tourments les plus atroces que nous ayons inventés, et ce goût sadique pour les supplices sanglants des martyrs inlassablement représentés dans les églises et détaillés dans *La Légende dorée,* ne lui sont apparus que beaucoup plus tard. Et pourtant, le christianisme a le mérite d'avoir remplacé les victimes vivantes par les offrandes du pain et du vin, par le détour d'une métaphore bizarrement anthropophagique, reproduisant le geste de la Cène : « *Pendant le repas, Jésus prit du pain, prononça la bénédiction, le rompit et le donna à ses disciples, en disant : "Prenez, mangez, ceci est mon corps." Puis, prenant une coupe et rendant grâce, il la leur donna, en disant : "Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de l'Alliance, répandu pour la multitude en rémission des péchés"* » (Matthieu 26, 26-28). L'offrande d'une victime aux dieux (ou à Dieu), afin « *d'arrêter son courroux* », comme le dit le cantique mis en musique par le protestant Adolphe Adam et écrit par l'anticlérical Placide Cappeau à une époque où l'Église ne mouillait pas d'eau bénite son vin de messe, c'est peut-être cela, le propre de l'homme ? Puisqu'il a fallu renoncer au rire de Rabelais, à l'emploi d'outils et même au langage et à la pensée symbolique, il nous reste ce gros cerveau capable de penser le monde. Peut-être des animaux « supérieurs » ont-ils cru ressentir, dans l'horreur des forêts primaires et des jungles primitives, la présence hostile d'ennemis invisibles ou à peine entrevus ? Seuls les humains ont su les nommer, leur inventer une histoire et leur attribuer des passions

semblables aux leurs. Seuls, jusqu'à nouvel ordre, ils ont eu l'idée de se les concilier en leur donnant à boire le sang de leurs frères et sœurs ou celui d'autres bêtes. Nos langues élaborées nous ont permis d'imposer notre ordre au reste de la nature par la pensée magique, religieuse, poétique. Le premier sacrifice offert à l'intention des puissances mystérieuses qui nous gouvernent a marqué le départ de ce long apprivoisement.

On pourrait dire que l'individu qui sacrifie sa vie à une cause obéit moins qu'il ne croit à des motivations humaines, et bien davantage à sa nature d'être vivant, tandis que le sacrifice religieux relève vraiment de la culture. La pensée scientifique a conduit, par la nécessité d'expérimenter et par la puissance des techniques de destruction qu'elle a engendrées, à de nouvelles hécatombes, tout en développant notre emprise – non plus rêvée, mais réelle – sur notre environnement, pour le meilleur et pour le pire. Elle n'a pas dit son dernier mot.

Lundi 10 juin 2019

Être de gauche

« D*onner un sens plus pur aux mots de la tribu.* »
(Stéphane Mallarmé, *Le Tombeau d'Edgar Poe*)

En un temps où ceux qui, de *La République en Marche* faussement centriste et solidement encrée à droite, à l'extrême droite, frontiste ou non, prétendent imposer la novlangue et nous interdire de distinguer la gauche de la droite en politique, ces termes étant « dépassés »[1], il devrait être réconfortant de trouver encore des femmes et des hommes qui se réclament de la gauche. Pourtant, il est parmi eux des cas si surprenants, du moins pour un vieil homme, que les bras lui en tombent et qu'il est tenté de renoncer au dialogue, ce qui serait justement trahir les idées dont il se réclame, même si la gauche n'a pas plus le monopole du dialogue que celui du cœur.

Il faut d'abord résumer l'affaire, puisque *Facebook*, qui en a fourni l'occasion, en a effacé les traces, du moins sur ma page. Si les protagonistes se reconnaissent, je leur saurais gré de m'adresser la caricature qui en a été l'occasion, avec toutes les précisions ou commentaires qu'ils jugeraient utiles, et que je m'engage à ajouter à ces pages. Le point de départ est donc le débat en cours à propos des Français « radicalisés » qui se sont ralliés à Daesh et, engagés volontaires dans le djihad, entraînant parfois leur famille, se retrouvent prisonniers en Irak, jugés et condamnés pour leurs crimes selon la loi du pays, qui maintient et applique la peine de mort. La question qui se pose est à tiroirs : la France, qui a aboli

1 Depuis environ soixante-dix ans qu'il s'intéresse à la politique, le Témoin gaulois entend ressasser ce refrain. C'est, pour des raisons évidentes, une caractéristique du discours de droite.

la peine capitale, doit-elle intervenir en faveur des condamnés pour que la sentence ne soit pas exécutée (ce qu'elle fait, assure son gouvernement) ? Doit-elle, si nécessaire, aller jusqu'à demander leur rapatriement pour les juger selon ses lois ? Enfin, est-elle bien inspirée en rapatriant les orphelins des djihadistes français ? C'est en fait sur le premier point que s'exprimait l'auteur (talentueux) du dessin qui m'a été envoyé. Trois condamnés d'aspect sinistre font grise mine devant les trois nœuds coulants qui les attendent. Les caricaturistes ne sont pas tenus d'être charitables, mais la laide mort promise par des hommes à d'autres hommes réduits à l'impuissance, ces derniers fussent-ils des monstres, ne réjouit que ceux à qui ils font peur. Applaudir à la mort des « criminels de guerre » dans le règlement d'un conflit violent est naturel, l'humanité étant ce qu'elle est, c'est-à-dire plus cruelle que la plupart des animaux qui ne tuent que pour survivre, et font grâce à l'adversaire mis hors d'état de nuire. On est en tous cas à l'opposé de l'idéologie des droits de l'homme. Mais la légende apposée par l'artiste s'en prend aussi aux adversaires de la peine de mort. Je cite de mémoire : « *Les tarlouzes des droits de l'homme vont encore pleurer* », ne garantissant que la première partie de la phrase. Suivait un commentaire élogieux de l'auteur, qu'on recommendait de lire. J'ai demandé : « *Il me paraît plutôt facho* », ce qui a entraîné plusieurs protestations : « *S'il est facho, je le suis aussi !* » (d'un correspondant que je situais effectivement à gauche d'après ses interventions) et deux autres que seule ma mémoire défaillante m'empêche de reproduire. Le problème posé est donc : peut-on se réjouir de l'application de la peine de mort quand on vit en France en ce début de XXIe siècle, c'est-à-dire à peu près à l'abri des conflits en cours depuis trois quarts de siècle, afficher le mépris des droits de l'homme et de ceux qui les défendent, de surcroît leur lancer une insulte

homophobe et se dire de gauche ?

Je sais bien que, d'un point de vue historique, la gauche ne peut-être définie ni par une doctrine figée, ni même par une sensibilité qui l'opposerait en tous points à la droite et n'aurait pas varié. Il n'y a pas de camp du bien et de camp du mal, n'en déplaise aux esprits réducteurs. La sensibilité de la plupart de ces premiers constituants opposés au veto du roi qui se sont rangés à gauche en 1789 s'accommodait parfaitement de la peine de mort, et ils n'ont pas tardé à le prouver, quand la Convention a institué la Terreur. Et les gouvernements de gauche s'en sont aussi bien accommodés au cours des deux siècles suivants, jusqu'à ce que François Mitterrand l'abolisse en 1981, lui qui dans les fonctions de ministre de la justice qu'il exerça pendant seize mois dans le gouvernement Guy Mollet, l'avait infligée quarante-cinq fois, sans compter les conséquences des lois du 17 mars 1956 permettant d'exécuter sans jugement les combattants pris les armes à la main. L'adhésion aux droits de l'homme (ce dernier mot désignant dans l'eprit des constituants l'humanité entière), dont le respect garantit à chacun un minimum de dignité et de capacité à la défendre, n'a pas empêché de maintenir jusqu'à nos jours les femmes dans la sujétion, et ce sont des hommes de gauche qui, assujettissant des peuples entiers, ont bâti la plus grande partie de notre empire colonial,. En fait, l'opposition droite-gauche reflète essentiellement l'opposition entre ceux qui acceptent comme « naturelles » les inégalités sociales, si douloureuses qu'elles puissent être pour ceux qui en pâtissent, et ceux qui prétendent les combattre. Longtemps, cet affrontement s'est déroulé dans un cadre étroitement national, à telle enseigne que l'assassinat de Jaurès a suffi à faire taire le discours internationaliste, le temps que se déchaîne la première guerre mondiale. L'extension des

droits de l'homme reste pourtant l'horizon de la gauche, qui n'a cessé d'en élargir le champ jusqu'à la déclaraton universelle de 1948, mais doit sans fin combattre jusqu'en son sein l'inertie des mentalités. Les « *tarlouzes des droits de l'homme* » est une expression qui fait écho aux « *pleureuses pacifistes* » vilipendées par un certain Adolf dans *Mein Kampf*. S'opposer aux droits de l'homme, c'est choisir aujourd'hui le camp des Poutine, des Trump, des émirs et dictateurs du Proche et du Moyen-Orient, de l'étrange parti communiste chinois, de nationalistes comme l'Indien Narendra Modi, ou le Hongrois Viktor Orban, etc. Cela fait beaucoup de monde, en apparence, mais à y regarder de près, il ne s'agit que d'hommes de pouvoir, représentants des bénéficiaires des inégalités, soutenus par des masses ignorantes ou manipulées, mais souvent contestés chez eux par une opposition de plus en plus active dans laquelle les femmes jouent un rôle croissant.

Qu'on le veuille ou non, la planète a beaucoup rétréci, et le combat pour plus de justice sociale ne peut plus se faire dans le cadre étriqué et désormais inefficace des petits états-nations de la vieille Europe. Refuser les droits de l'homme à une partie de l'humanité, c'est-à-dire la vouer à l'esclavage et à l'exploitation sans frein, c'est en outre, pour des femmes et des hommes qui se réclament de la gauche, s'en exclure et se mettre en bien mauvaise compagnie.

Lundi 17 juin 2019

La Fin du salariat ?

> « *Au lieu du mot d'ordre conservateur :* "Un salaire équitable pour une journée de travail équitable"*, ils doivent inscrire sur leur drapeau le mot d'ordre révolutionnaire :* "Abolition du salariat." »
>
> (Karl Marx, *Salaire prix et profit*, 1865)

Le Témoin gaulois, qui se veut attentif à l'actualité, n'est qu'un maladroit. En réalité, elle lui échappe. Ainsi a-t-il été fort surpris quand on lui a suggéré que nous assistons à « *la fin du salariat* ». Pourtant on ne parle que de cela dans la presse économique et les pages des journaux et magazines qui la relaient, depuis 2013, année de la publication aux éditions Bourin d'un livre de Jean-Pierre Gaudard[1] portant ce titre. Le mot d'ordre de Karl Marx serait-il enfin entendu ?

On sait que pour les marxistes et les anarchistes, le capitalisme se définit précisément par le salariat, c'est-à-dire l'exploitation par un patron du travail d'autrui, en échange d'un salaire qui tend vers le minimum indispensable à l'entretien de la force de travail, selon la loi fameuse de la paupérisation absolue, trop vite abandonnée par le parti communiste. Pour Marx, la tâche des syndicats naissants n'était pas d'améliorer les salaires – il faisait remarquer que toute

1 Jean-Pierre Gaudard : *« Journaliste, spécialiste de l'économie et de l'industrie, j'ai exercé dans de nombreux titres, le plus récemment à l'*Usine Nouvelle*, comme rédacteur en chef adjoint, puis rédacteur en chef. J'ai aussi créé des lettres spécialisées, notamment Biotech Infos. Je suis également auteur de plusieurs livres[...]* "La fin du salariat" [...], *qui paraît en janvier 2013, montre comment les évolutions technologiques et sociales, l'aspiration à l'autonomie des individus, l'émergence d'une économie du partage et de la collaboration remettent en cause profondément le système salarial et les modes d'organisations hiérarchiques hérités de la société industrielle. »* (*Lindekin*)

augmentation salariale entraîne celle des prix, ce qui fait des accords salariaux un marché de dupe – mais de mettre fin au salariat en instituant la propriété collective des moyens de production et d'échange. Il était fort clairvoyant dans son analyse du capitalisme, mais nullement prophète. « *L'Histoire, avec sa grande hache* » se fraie des chemins imprévisibles. D'abord, les syndicats ne l'ont pas suivi et se sont efforcés d'améliorer la condition ouvrière par, la négociation, en utilisant au besoin l'arme de la grève. Cela a semblé fonctionner. En France, ce furent les spectaculaires conquêtes sociales arrachées au patronat sous la Troisième République – le système pouvait lâcher du lest en Europe et en Amérique, parce qu'il se livrait au pillage du reste de la planète – puis l'emballement des Trente Glorieuses (1944-1973). En même temps, les saignées des deux guerres mondiales ont arrêté l'élan révolutionnaire, qui n'a pu s'exprimer que dans le pays le plus arriéré d'Europe, la Russie, où la révolution devait aboutir à l'imposture du « *socialisme dans un seul pays* ». Depuis, la classe possédante a repris la main, la troisième révolution industrielle, celle de l'informatique, lui donnant un souffle nouveau. Désormais, les besoins en main-d'œuvre fondent, d'autant qu'on a délocalisé les industries les plus créatrices d'emplois vers l'Asie et, à un moindre degré, l'Afrique. Une dure compétition s'est instaurée en vue des emplois très qualifiés, les seuls que requiert la nouvelle économie[2]. Ceux qui ne peuvent y prétendre sont réduits au chômage ou aux petits boulots et à la précarité. Tous ceux qui contribuent à la création de richesses

2 Les emplois à créer dans l'administration, l'enseignement et les services (livraisons, aide aux personnes âgées, hôpitaux, etc.) sont innombrables, mais les maîtres du jour jugent inutile, parce que peu rentable, d'aider et de soigner les « gens de peu » : loin de créer des emplois dans ces secteurs, ils ne cessent d'en supprimer !

sont touchés, de la recherche fondamentale abandonnée en France au profit de la recherche d'applications, plus rentable, à l'éducation (de plus en plus, une formation supérieuse n'est réputée sérieuse que si elle est complétée aux USA), des cadres supérieurs aux ouvriers et employés dont les conditions de travail et la rémunération se dégradent et que l'on réduit à la précarité, tandis que les acquis des luttes sociales d'antan sont rognés ou confisqués un à un. Quand on est en si bon chemin, pourquoi s'arrêter ?

C'est ici qu'intervient « la fin du salariat » à la sauce capitaliste. Il ne s'agit évidemment pas d'abolir la séparation entre ceux qui possèdent, commandent et jouissent et ceux qui n'ont rien ou très peu, servent et souffrent, comme l'ont bêtement rêvé socialistes et anarchistes, bien au contraire ! Rogner sur les salaires en organisant le chômage et en le dissimulant (on ne se contente plus de sortir les « fins de droit » des statistiques, on durcit les conditions d'accès au statut enviable de chômeur), en généralisant la précarité et en l'étendant à la fonction publique pour « *permettre à l'administration d'être plus réactive* » (Olivier Dussopt dixit), réduire autant qu'il se peut la couverture sociale ne suffit plus. Les travailleurs ne veulent pas être exploités ? Qu'à cela ne tienne, ils s'exploiteront eux-mêmes en devenant auto-entrepreneurs ! Admirable invention ! Vous créez votre entreprise presque sans formalités administratives, vos impôts seront réduits, et vous échapperez légalement aux cotisations sociales, comme les grandes entreprises savent le faire, en tout ou partie, depuis longtemps, et avec la complicité croissante de l'État, qui en revanche traque les fraudes minables des petits assurés, seuls coupables du déficit de la Sécurité sociale. Après quoi, il ne vous restera qu'à trouver des clients. La meilleure solution, pour la

micro-entreprise, et souvent la seule, est de traiter d'égal à égal, évidemment, comme l'ouvrier et le patron de la loi Le Chapelier, c'est-à-dire comme le pot de terre et le pot de fer, avec une grande entreprise, genre UBER, qui vous fournira la logistique indispensable, en contrôlant de près votre activité et en prélevant la part du lion sur son produit. Elle vous apprendra, en plus, à porter une cravate et à être aimable avec la clientèle ! Bien sûr, vous ne bénéficierez d'aucune protection sociale : adressez-vous, si vous le pouvez, aux compagnies d'assurances privées pour les risques maladie et vieillesse, et tant pis pour vous si vous n'en avez pas les moyens ! Mais votre sort est enviable à côté de celui des personnes réduites à signer un contrat zéro heure[3] : vous pouvez exercer plusieurs activités à la fois, et même refuser une tâche, puisque vous êtes le patron, à vos risques et périls, bien sûr. *Le Figaro,* qui sort son revolver quand de vieilles barbes parlent de lutte des classes ou d'exploitation de l'homme par l'homme, intitule pourtant un article de Guillaume Guichard et Marc Landré : « *L'exécutif dégaine sa réforme de la fonction publique* » (26/03/2019). Il ne s'agit pas de lutte des classes, voyons, mais d'un duel entre le shérif de service et l'homme au couteau entre les dents !

Avant de conclure, laissons la parole à Jean-Pierre Gaudard lui-même : « *C'est la fin d'une organisation sociale qui a modelé la société industrielle depuis le XIXème siècle. Le salariat s'est imposé grâce à l'essor*

3 Le contrat zéro heure, le freelance et le télétravail sont cités comme des formes d'organisation qui contibuent à la fin du salariat : on peut disposer de cadres autoentrepreneurs qui travaillent en partie à domicile (sous étroit contrôle électronique) et en partie en *open space* où, comme les poulets des élevages individuels, il sont entassés « *On compte ainsi en moyenne 70m2 pour un openspace de 10 personnes et 140 m2 pour un open space de 20 personnes.* » – ce qui favorise les rivalités et rend impossible toute résistance collective.

de la révolution industrielle. Les droits qu'il a fait naître sont indissociables de l'idéal politique démocratique. Mais ces droits étaient collectifs, à vocation universelle, avant que les droits de chaque individu ne supplantent dans l'imaginaire collectif les droits de l'homme. Ce n'est pas seulement l'emploi à vie qui disparaît. Le pacte social entre patrons et salariés, qui reposait sur l'échange "protection contre subordination" a vécu. » Décidément, tout est lié. On peut se demander comment le droit de l'individu peut s'exercer sans la garantie des droits de l'homme. La réponse est évidente : il s'agit du droit des individus surdoués (ça existe !) ou plus simplement bien nés. Et il se définit par le droit de disposer sans contrôle du corps et de l'âme de tous les autres.

Lundi 24 juin 2019

Habeas corpus

« *Il y a toutes sortes de choses maintenant : on a inventé cinq ou six genres* [...] *je ne comprends même pas ce que c'est* [...] *Le problème est que cette partie de la société assez agressive impose son point de vue à la majorité écrasante* » [...] « *Ecoutez, laissez une personne grandir, devenir adulte et puis décider qui elle veut être* » (Vladimir Poutine)

Il est bien difficile, quand on est né voici presque un siècle et qu'on a été élevé dans le cadre d'une morale quasi victorienne, où la sexualité était occultée, tue et contrainte, et même si l'on a eu le temps de faire un bon bout de chemin, de se prononcer sur la révolution sexuelle en cours.

– Voyons, personne ne te le demande, Témoin gaulois !

– C'est vrai, personne d'autre que moi ! J'aime bien me poser des questions, écrire pour y voir clair et recueillir des réactions. Et puis, je n'oblige personne à me lire.

Pour m'orienter, je m'aiderai de trois instruments : les indications de l'histoire, le respect de la personne humaine et, pour autant que je suis capable d'en user, la raison.

Il n'y a pas de leçons à attendre de l'histoire, en ce sens que dans son flux, rien ne se reproduit jamais à l'identique, et qu'elle n'apporte donc aucune solution prête à appliquer. Toutefois, dans un domaine comme celui des mœurs, elle nous permet d'accueillir avec sang-froid leur diversité et leurs transformations. Si le tsar de toutes les Russies était autre chose qu'un argousin pétrifié dans ses certitudes, il ne pourrait déclarer comme il l'a fait dans la conférence du 29 juin : « *Dans certains pays européens, on dit aux parents que les filles ne peuvent plus mettre de jupes à l'école. C'est quoi*

ça ? » D'abord, on se demande de quoi il parle : certains puritains, religieux ou pas, prétendent interdire aux filles le port de la jupe (et a fortiori de la minijupe) et leur imposer le pantalon. Des réactions fortes de défense se sont manifestées dans les collèges et lycées, et s'il y a problème, ce n'est pas à l'école mais dans les « quartiers ». Il s'agit évidemment d'une atteinte grave à la liberté des femmes[1], mais si la jupe ou la robe (à l'exception du kilt écossais) nous paraissent, en Europe, des vêtements féminins, d'ailleurs de moins en moins portés, il n'en va pas de même dans d'autres cultures et dans le passé : naguère, un clergé nombreux de prêtres et de moines arpentait nos rues en robe, et la jupe taillée aux genoux et même à mi-mollets serait passée pour fort indécente sous nos latitudes et celles de M. Poutine du XIXe siècle au début du XXe ! Il en va de même de l'homosexualité qui est bien inscrite dans la « nature », qu'elle ait pour origine des données biologiques ou, chez les humains, culturelles, comme la séparation rigoureuse des sexes pour des raisons religieuses ou de division des tâches. L'exaltation de la virilité, entendue comme la force physique, peut aussi, paradoxalement, y contribuer comme on l'a vu dans certains ordres militaires (chevaliers de notre moyen âge, samouraïs). Sur ces bases peut se développer toute une culture comme dans le monde antique, où l'on prêtait une valeur éducative à l'initiation des éromènes par les érastes, ou au contraire des rejets plus ou moins violents. L'une et l'autre attitude n'allant pas sans beaucoup d'hypocrisie, et dans le second cas, une tolérance beaucoup plus grande dans les hautes sphères sociales que dans les milieux populaires : on plaisantait, à la cour

1 Il est clair qu'un violeur est seul responsable de son crime. Mais on devrait apprendre aux filles que les hormones ont un effet si puissant sur de jeunes mâles en rut que beaucoup perdent tout contrôle s'ils se croient provoqués, et qu'il est très imprudent de jouer avec leurs pulsions.

de Louis XIV, du goût de Monsieur, frère du roi, pour les garçons, mais on ne songeait ni à le réprimer ni à l'en punir. Mais on sait que Jean Diot et Bruno Lenoir, deux ouvriers, furent les deux derniers Français étranglés et brûlés à Paris pour sodomie, en place de Grève, le 6 juillet 1750, soit trente-neuf ans après la mort de Philippe d'Orléans et que si la Constituante n'a voté qu'en 1791 la dépénalisation de l'homosexualité, cent dix-sept pays la répriment encore.

L'originalité de notre époque ne réside pas dans la manière dont nous traitons ce problème : naguère, les historiens citaient comme exemple de « la décadence romaine » le mariage de Néron et de l'un de ses amants, Sporus, dans une société qui condamnait l'homosexualité féminine. Aujourd'hui, le mariage homosexuel a été institué chez nous et ailleurs sans trop de problèmes. Ce qui caractérise notre temps, c'est la défense et illustration de « toutes » les différences sexuelles, la seule limite, pas toujours reconnue, étant les droits de l'enfant et ceux qu'on commence à reconnaître aux animaux. Des distinctions byzantines conduisent à ce raffinement dans la distinction des genres que résume le sigle LGBT (Lesbiennes, gays, bisexuels et transgenres)... sans l'épuiser : Poutine en a entendu dénombrer cinq ou six, mais les auteurs anglo-saxons, dans leur désir de déconstruire les concepts élaborés par une science machiste[2], en trouvent 40, 50, etc. pour aboutir à « *n genres/n sexes* », les variations étant infinies... Un autre aspect entièrement nouveau de la question est la possibilité, ou plutôt les multiples possibilités développées par cette même science de procréer par des procédés artificiels, ce qui permet de

2 Il est vrai que la science qui progresse par hypothèses et expérience peut se faire complice de grands crimes, comme ce fut le cas pour le racisme. Mais il n'y a pas plus de science patriarcale que de science bourgeoise.

remédier à l'infécondité naturelle ou choisie. De la notion de genre, le Témoin gaulois retient sans hésiter l'importance du conditionnement social de l'enfant pour l'enfermer d'emblée dans des rôles auxquels il n'a pas nécessarement vocation, la pression sociale exercée à l'adolescence pour orienter l'activité sexuelle ainsi que l'ignorance ou le mépris des cas où la différenciation sexuelle est moins tranchée que ne le veut la norme. Pression, ignorance et mépris qui ont injustement causé beaucoup de souffrances inutiles au long de l'histoire humaine, et auxquelles il est bon de mettre fin. Il n'en demeure pas moins que la grande majorité des êtres humains sont à l'aise dans une identité sexuelle dont ils n'ont aucune raison de douter, et que la négation de la dualité des sexes et leur dissolution dans des genres multipliés à plaisir (la confusion entre genre et sexe étant constante chez les « théoriciens ») lui paraît relever de la névrose ou du carriérisme. Il ne condamne pas les auteur(e)s de ces élucubrations mais les plaint et croit malsain de les suivre ou de les encourager. Enfin, puisque de nouvelles techniques de procréation existent, elles sont et seront inévitablement utilisées, et les interdire reviendrait, comme toujours, à en réserver l'usage à un petit nombre de privilégiés. Il est légitime de s'inquiéter du devenir des enfants, mais le problème se pose de la même manière pour les couples hétérosexuels qui ne sont pas, que l'on sache, tous sains de corps et d'esprit, vivant dans l'harmonie et soucieux avant tout du bien-être, de l'éducation et du bonheur de leur progéniture.

– Témoin gaulois tu as, sans mauvais jeu de mots, donné des verges pour te faire battre !
– En voici de nouvelles, pour conclure. Que les ennemis acharnés de ces évolutions se consolent : si l'humanité à un avenir, ces façons de sentir et de penser auront un terme. On ne reviendra pas à l'ordre initial, de nouvelles règles s'imposeront.

Le seul point sur lequel on pourrait s'entendre avec Poutine est que ce n'est pas aux minorités à imposer leur loi à la majorité. Encore faut-il que celle-ci ne soit pas, au sens propre, « écrasante ». Certes ce mot, choisi par le traducteur, ne correspond peut-être pas exactement au terme russe, mais il traduit parfaitement la pensée du tsar vieillissant. Quelles que soient les lois, il faut qu'elles respectent les minorités. Hélas, on voit déjà poindre du côté des réformateurs une nouvelle forme de puritanisme et une intolérance égales à celles qu'ils combattent !

Mardi 2 juillet 2019

Migrations

« *Puisque, comme je l'ai dit, comme je le répète, même si comme vous je le regrette, notre pays ne peut accueillir et soulager toute la misère du monde, il nous faut prendre les moyens que cela implique.* » [...] « *Renforcement nécessaire des contrôles aux frontières* » [...] « *mobilisation de moyens sans précédent pour lutter contre une utilisation abusive de la procédure de demande d'asile politique* »
(Michel Rocard, le 3/12/1989 à l'émission *Sept sur Sept,* cité par *Libération* du 22 avril 2015)

Est-ce la chaleur ? Ou la lassitude, et la crainte d'avoir à répéter des arguments mille fois entendus et repris ? J'ai bien du mal à commencer cette page. Pourtant le sort fait aux migrants, les problèmes qu'ils affrontent et ceux qu'ils nous posent, me concernent comme ils nous concernent tous, et je ne peux laisser sans réponse les critiques reçues à propos de l'éloge que j'ai risqué de la capitaine du Sea-Watch, Carola Rackete (*Notule* du 3 juillet). Connaissant mon correspondant, je fais la part de la provocation amicale dans ce courriel. Il se compose de trois citations : je les examinerai successivement.

« Dalaï lama : *Chaque pays a sa propre culture, sa propre langue, son propre mode de vie et il est mieux pour chacun de vivre dans son propre pays* »
Je ne vois rien à reprendre dans cette phrase, si toutefois on veut bien ajouter qu'il y a de nombreux pays où des fractions importantes de la population sont persécutées pour des raisons politiques ou religieuses : c'est tout le problème des réfugiés, à qui nos propres lois, conformément à « *notre propre culture* », assurent un asile temporaire. Nous venons de recevoir deux d'entre eux,

des Syriens relâchés des geôles d'Assad, après trois jours pour l'un et six mois pour l'autre de tortures inflifgées pour avoir manifesté contre sa dictature. Ils se sont insérés sans peine dans la société française et l'un d'eux, pédiâtre, sera employé pendant cinq ans comme interne dans l'hôpital qui voudra bien l'accueillir. Schéma classique où nous tirons parti de la formation (financée par d'autres) de gens qui nous arrivent tout prêts à exécuter des tâches très qualifiées auxquelles nous refusons depuis longtemps de former notre jeunesse, parce que nous les considérons comme des charges, alors qu'il s'agit d'investissements. Ces nouveaux arrivants aiment notre pays mais ne rêvent, bien sûr, que de retourner chez eux. Pourtant, si la dictature se prolonge en Syrie, ce qui est fort à craindre, ils devront rester longtemps chez nous et y feront peut-être souche. Dans deux ou trois générations, leurs descendants viendront grossir les rangs du Front national de l'époque, comme de nos jours tant de descendants d'étrangers qui ont oublié leurs origines. Le cas des migrants qui sont simplement des demandeurs d'emploi est différent. Rien, comme le disait Michel Rocard, ne nous oblige à accueillir « *toute la misère du monde* », et d'abord nous n'en avons pas les moyens. Mais il y a une bonne part d'hypocrisie dans la justification de sa politique de fermeture des frontières. Le flot jamais tari de l'immigration économique alimente en main-d'oeuvre solide et bon marché nos chantiers et notre industrie hôtelière, et il suffit que l'on resserre un peu trop le goulot pour que nos travaux publics et le bâtiment tombent en panne comme on l'a vu récemment à Paris, et les pays d'Europe de l'Est les plus hostiles à l'immigration comme la Hongrie de Viktor Orban voient leur propre jeunesse émigrer ! La politique de dissuasion (refus de titres de séjour, internement administratif dans des camps soigneusement protégés contre la curiosité des journalistes, chasse au faciès...) a surtout pour effet

d'assouplir l'échine des esclaves importés par nos modernes négriers et de réduire encore leurs prétentions. Pour en revenir au Dalaï-Lama dont la phrase, isolée de son contexte suivant une recette éprouvée, fait la joie des médias populistes[1], il parle de son expérience d'exilé et suggère que l'Europe renvoie ses migrants excédentaires après avoir assuré la formation professionnelle des jeunes : c'est ignorer que les dirigeants de leurs pays, dont les matières premières sont toujours exploitées par les anciennes puissances coloniales auxquelles se substitue progressivement la Chine, n'ont pour l'instant aucun besoin d'eux, qualifiés ou pas. En fait, il n'y aura pas de solution tant que l'économie mondiale sera soumise à la seule loi du profit. En attendant, l'Europe « *aux anciens parapets* » se déshonore en confiant leur garde à la Turquie et aux bandes incontrôlables qui se disputent la Lybie, en laissant la Grèce, l'Italie et l'Espagne se débrouiller et en poursuivant celles et ceux qui portent secours aux naufragés.

« Pierre Manent : *Nos nations doivent mettre un terme à la guerre qu'elles mènent contre leur histoire*
...au lieu de prétendre à l'innocence c'est à dire à une justice sans force essayons d'être un peu plus forts même au risque d'être un peu moins justes »
C'est dans une conférence prononcée aux *Conversations Tocqueville* organisées les 28 et 29 juin par le *Figaro* que ces niais propos ont été tenus par un « philosophe » qui se prétend disciple de Raymond Aron. Tout le problème posé est de savoir si l'histoire

---

1« *Le Dalaï Lama demande à l'Europe de renvoyer les migrants dans leur pays d'origine* » (echobuzz221.com)
« *on en tient un ! enfin un provocateur à la haine raciale et bien connu en plus...* […] *Migrants : le Dalaï Lama redoute que l'Europe devienne "musulmane ou africaine"* » (Plateau Fontenay, 28 juin 2019)
Voir *mise au point du Dalaï Lama* sur ces manipulations.

telle que l'ont conçue les historiens du XIXe siècle, quand les états-nations s'épanouissaient, est intangible. Dans l'affirmative, on s'en tiendra, pour notre pays, au roman national écrit par les Michelet et les Lavisse, en oubliant (ce qu'au moins ils savaient) que la monarchie s'est développée par empiétements sur le monde féodal qui jusque-là « nous protégeait », et que la Révolution a mené une guerre impitoyable à l'histoire de cette monarchie glorieuse dont elle a guillotiné le représentant pour mieux marquer qu'elle renonçait à sa protection pour s'engager dans des voies nouvelles. De même que Montaigne écrivait : « *Mais pourtant, la difficulté d'améliorer cette situation et les dangers présentés par cet ébranlement, font que si je pouvais planter une cheville dans cette roue et l'arrêter en ce point, je le ferais volontiers* », de même Pierre Manent, devant la difficulté des problèmes posés par le monde actuel rêve de revenir en arrière et de figer l'Europe dans des cadres nationaux où elle s'est développée, mais qui ne l'a nullement protégée de la guerre permanente pour aboutir aux deux conflits mondiaux, et de la décadence inaugurée par l'énorme saignée du premier, marquant l'avènement des USA comme superpuissance dominant le monde. Or, à supposer que les nations d'Europe reprennent leur train-train de jadis, le monde n'en continuera pas moins de tourner, et de les avaler une à une. Pour faire face aux défis, il faut en effet réunir justice et force. Ce n'est pas en renonçant partiellement (?) à la première qu'on lui donnera plus de force, mais en la construisant sur la base solide du réel.

« Ivan Rioufol : ... *ils invitent l'homme occidental à se pousser toujours d'avantage quitte à disparaître pour accueillir son semblable, son frère* »
Voici un autre représentant de l'écurie du *Figaro*, où il tient un bloc-notes surtout consacré à brosser un tableau apocalyptique de

l'invasion dont nous serions victimes, les candidats à l'émigration étant présentés comme des espèces de sauvages n'ayant pour but que de nous imposer leurs coutumes barbares et leurs religions sanguinaires, d'égorger nos fils et de violer nos compagnes ! Mais la citation qui m'a été adressée est trop courte, le contexte permettra de mieux évaluer cette belle plume au service d'un grand cœur : « *Rien n'est plus hypocrite que le sourire mielleux des droits-de-l'hommistes, ces nouveaux missionnaires. Ils invitent l'homme occidental à se pousser toujours davantage, quitte à disparaître, pour accueillir son semblable, son frère. Cet hymne à l'euthanasie d'une civilisation est un refrain morbide.* » (*bloc-notes*, *Figaro*, 4 juillet 2019). Rioufol n'est qu'un second couteau, mais fort efficace (car il a du talent et, je crois, de la conviction) pour réveiller les vieux fantasmes et aiguillonner la frousse de nombreux possédants, des plus gros aux plus infimes, que la crainte d'être dépouillés empêche de dormir. Peurs et fantasmes qui dans certaines conditions peuvent devenir meurtiers. Ce contempteur « *des droits-de-l'hommistes* » serait à juste titre indigné qu'on lui conteste ses droits, mais ne voyez là aucune contradiction : pour lui et ses semblables, il y a les hommes (eux) et les sous-hommes (les autres). Voilà bien assez de commentaires « *mielleux* », sur les propos et l'action de ce triste sire !

Il n'y a pas de recette pour résoudre les problèmes – qui ne datent pas d'aujourd'hui – posés par les migrations, pas davantage pour ceux qui résultent des changements climatiques, parce qu'on ne peut les traiter séparément. C'est toute l'organisation de nos sociétés et les buts qu'elles s'assignent qui doivent être analysés et revus. Tel est le lourd héritage que nous laissons aux nouvelles générations. Elles le savent.

Lundi 8 juillet 2019

Histoire des peuples d'Amérique
(Les leçons de l'histoire)

« *L'histoire ne nous dira sans doute pas ce qu'il faut faire, mais elle nous aidera peut être à le trouver.* »
(Fustel de Coulanges)

L'*Histoire des peuples d'Amérique* de Carmen Bernand, publiée cette année chez Fayard, a été accueillie par un concert de louanges sans doute mérité, mais appelle pourtant quelques réserves que personne, semble-t-il, n'a formulées. Comme tout livre d'histoire important, celui-ci offre au lecteur profane, en plus d'une masse d'informations nouvelles, l'occasion de réfléchir sur la fonction de cette discipline.

Carmen Bernand, issue d'une famille de républicains espagnols et née en France en 1939, a passé son enfance et sa jeunesse en Argentine où elle a obtenu une maîtrise d'anthropologie sociale à l'Université de Buenos Aires. De retour fin 1964, elle entreprend une thèse de doctorat de troisième cycle sous la direction de Claude Lévi-Strauss (1970), puis un doctorat d'État sur les paysanneries andines, sous la direction d'Olivier Dollfuss, et elle enseigne à Nanterre de 1967 à 2005. La réputation internationale qu'elle a acquise dans le milieu universitaire – elle a été élue à l'Institut universitaire de France – garantit le sérieux de ses travaux. L'idée de départ de son dernier livre est à la fois ambitieuse et modeste. Spécialiste des populations andines et de l'histoire de l'Amérique du sud, elle a constaté que les descendants des populations pré-colombiennes, qu'on désigne sous le nom d'Indiens par suite de l'erreur fameuse de Christophe Colomb et des conquistadors, ont été l'objet de nombreuses

études, dont chacune ne s'est intéressée qu'à un peuple particulier, comme s'il avait vécu en vase clos. Le but qu'elle s'est fixé est donc d'ébaucher le premier exemple d'une histoire montrant les échanges commerciaux (et techniques, culturels et guerriers, cela va de soi) qui ont parcouru, du nord au sud et d'est en ouest, les deux Amériques, avant que les Européens ne les « découvrent ».

S'appuyant sur ses propres travaux et réalisant une première synthèse des études « indiennes », elle reconstitue des réseaux d'échanges et retrouve les étapes de la navigation fluviale (par les radeaux) et maritime (au moyen de pirogues) et la trace des routes qui, partant en étoile des capitales des empires successifs, leur permettent d'étendre leur pouvoir de façon discontinue (la notion de frontière englobant un territoire d'un seul tenant est absente) pour s'approprier des ressources précieuses (jade, cuivre et or, ces deux métaux étant consacrés surtout à un usage décoratif, coquillages employés comme monnaie) et de produits fabriqués ailleurs (étoffes, poteries, etc.). Cette étude couvre tout l'espace américain, mais privilégie bien sûr la Mésoamérique et la partie sud du double continent, où se sont développés des systèmes d'écriture et de grands états bâtisseurs et conquérants qui ont laissé beaucoup plus de traces que les peuples d'agriculteurs et de chasseurs des plaines du nord. Elle s'étend de l'époque mal connue – que l'auteur situe entre vingt mille et quarante mille ans avant notre ère – où le continent s'est peuplé par voie terrestre au nord et par l'Océan Pacifique, jusqu'à nos jours, en passant par les incursions des Vikings vers l'an mille, l'épanouissement et la disparition de cités éblouissantes, de Caral (environ 2,200 avant notre ère) aux civilisation aztèque et inca, les dernières et les plus connues du grand public, la colonisation européenne et la persistance jusqu'à nos jours des croyances originelles métissées

avec le christianisme, comme les populations entre elles. Voilà de quoi satisfaire l'appétit du lecteur le plus exigeant, qu'il soit amateur ou spécialiste ! Pourtant, l'ouvrage présente quelques défauts assez graves pour qu'on doive les signaler.

Commençons par le plus bénin, qui doit sans doute être mis au compte du parcours de l'auteur, qui publie tantôt en français, tantôt en espagnol : le texte est déparé par quelques fautes de syntaxe et pas mal de formulations maladroites, qui peuvent gêner le lecteur français, habitué au beau style de ses historiens. Il risque fort aussi d'être vraiment irrité par le plan, ou plutôt l'absence de plan du livre, qui sauf dans la partie consacrée à la période post-coloniale, est une sorte de « foutoir » à la mode yankee. Certes, l'ouvrage est divisé en chapitres de longueur équilibrée et pourvus de titres alléchants comme *La Création du Monde*, *Les seigneurs de la guerre*... mais on y parle de tout et de n'importe quoi, sauf du sujet annoncé. Qu'importe, direz-vous, puisque le sujet sera traité ailleurs et sous d'autres titres. Mais cette absence de plan qui choque un esprit cartésien oblige l'auteur à de constantes et fastidieuses répétitions. Quant au lecteur, obligé de réorganiser mentalement le riche contenu qui lui est offert, il peinera à retouver la moindre information et aura plus vite fait de la rechercher sur *Google* ! L'illustration, indispensable dans un tel ouvrage, bien choisie mais minimale, n'est pas non plus exempte de défauts : certaines photographies ou reproductions sont de si mauvaise qualité qu'on peine à les lire, et que l'on y cherche en vain les détails qui font l'objet de commentaires passionnants. Enfin, si l'appareil critique est bien présent (cartes historiques indispensables, près de quarante pages de notes, autant de bibliographie, index des lieux et des peuples), on regrette que le glossaire se limite à quelques mots : si vous avez oublié comment

lire une date BP, il vous faudra trouver le renseignement dans le texte, où il a été fourni comme en passant, page 20.

Le livre refermé, on se prend à rêver à ce monde qui parut si étrange aux premiers Européens qui l'ont atteint, et qui ne laisse pas encore de nous étonner. Des villes importantes y apparurent, se développèrent et disparurent successivement après quelques siècles d'existence. Elles furent beaucoup plus nombreuses qu'on ne l'a cru, et la technologie moderne permet de repérer chaque année de nouvelles ruines cachées et protégées par la végétation qui les a envahies puis recouvertes. Contrairement à la plupart des cités du reste du monde, elles ont été construites selon un plan rationnel (il semble n'en exister que deux ou trois) au lieu de se développer de façon anarchique à la manière d'une tumeur. Aucun véhicule, sinon la chaise à porteur, ne les a jamais parcourues, ces civilisations ignorant cet usage de la roue. Leurs marchands formaient une caste puissante, commerçante et guerrière à la fois ; obligés de traverser des régions hostiles, ils étaient chargés de renseigner le pouvoir en vue de leur conquête. Leurs dieux, contrairement à ceux de notre antiquité classique étaient intolérants, leur manifestation sous la forme d'images (statues, peintures, tissus, bas-reliefs...) et leurs livres étaient détruits en cas de conquête, effacés de la mémoire des hommes. Leur soif de sang est connue, et les immenses sacrifices humains qu'ils exigeaient. On voit Cortés, qui n'était certes pas une âme sensible, vomir quand les Indiens, voulant se le concilier, lui offrent un sacrifice humain et lui tendent la galette sanglante qui le conclut. C'est qu'il s'agissait d'alimenter le soleil en eau (le mot désignant aussi le sang) pour prolonger l'ère en cours, car il était condamné à s'éteindre, comme tous les êtres vivants, sa mort inaugurant une nouvelle ère. Ce temps cyclique était compté par

plusieurs calendriers utilisés simultanément, et était l'objet de prophéties plus ou moins autoréalisatrices. Et puis sont résumés ces mythes si différents des nôtres, cette montagne sacrée dont les grottes souterraines sont reliées entre elles et avec l'océan... Mais l'histoire n'est-elle faite que pour rêver ?

Faute de pouvoir ressusciter le passé dont elle ne peut rassembler que des traces en nombre variable selon les temps et les lieux, les historiens s'efforcent de l'expliquer pour éclairer le présent. Pourtant, dans ce livre comme ailleurs, bien des explications proposées laissent à désirer. On prétend par exemple que si la roue, que les peuples d'Amérique connaissaient, n'a pas été utilisée par eux à des fins utilitaires, c'est qu'ils ne disposaient pas d'animaux de trait, les chevaux indigènes ayant disparu[1] voici dix mille ans et les camélidés andins (lama, alpaga, guanaco, vigogne), peu vigoureux, étant surtout utilisés pour leur viande et leur laine. Mais l'homme peut être un assez bon animal de trait, comme le montrent les pousse-pousse asiatiques ? Plus sérieusement, la faible durée des cités (quelques siècles) est-elle due aux guerres (mais on se contentait ordinairement de détruire les temples et d'imposer tribut aux vaincus) ou à des troubles sociaux, ou à des épidémies ? Comme toujours, l'actualité apporte un nouvel éclairage sur le passé, et on privilégie plutôt, aujourd'hui, les catastrophes naturelles et la surexploitation des terres. En somme, les Indiens auraient été des citadins nomades ! Mais est-ce bien sérieux ? Quoi qu'il en soit, ce livre pionnier riche en informations et en promesses ne peut répondre, faute de documents, à une question qui taraude le lecteur : comment, dans leur esprit, les premiers habitants d'Amérique ont-ils vécu ce que

1 Les mustangs des westerns sont des chevaux européens revenus à l'état sauvage, certains étant récupérés et domptés par les Indiens.

l'histoire rapporte ? Un seul témoignage de révolte d'une jeune fille contre les fêtes interminables qui préparent son sacrifice nous est rapporté. Quels pouvaient être les sentiments des mères et des pères qui livraient eux-mêmes leur enfant au sacrificateur ?

La rencontre d'une humanité si différente a surpris les chrétiens, qui y ont reconnu la marque du Diable. Si tous livrèrent sans le savoir une véritable guerre bactériologique aux populations indiennes, les Puritains, au nord, illuminés par l'Esprit, choisirent le remède radical de l'extermination, et réussirent assez bien. Les moines catholiques optèrent pour le salut des âmes par la conversion, de gré ou de force. Leurs ouailles ont survécu, et sauvé leurs dieux et leurs croyances, transformées par métissage. Si l'on en croit la chronique, les conquistadors furent accueillis en libérateurs par les populations vassales de l'Inca, lasses des flots de sang qu'il exigeait. Si elles avaient choisi de serrer les rangs autour de lui et de combattre les intrus, auraient-elles conservé d'autres parcelles de leur civilisation ?

Lundi 15 juillet 2019

Pas de quoi rugyr

« *Je me demande si je ne suis pas en train de jouer avec les mots.*
Et si les mots étaient faits pour ça ? »
(Les Bâtisseurs d'empire, Boris Vian, 1959)

On peut s'étonner de voir la France éternelle devenir incapable de digérer des homards arrosés de champagne, à tel point qu'un ministre s'est vu forcé de démissionner. On peut également s'interroger sur les qualités que nous attendons de nos hommes et femmes politiques. On peut enfin tenter de comprendre quelle est leur fonction réelle, à commencer par le premier d'entre eux.

Mise à (Media) part une espèce traditionnelle de grivèlerie d'État et quelque difficulté à distinguer le sien (une misérable rétribution de 9 940 € bruts mensuels et quelques menus avantages, voiture et logement de fonction en prime) du nôtre (les caisses de l'État), que reprochent à François de Rugy ces affreux journalistes dont Macron dénonce à juste titre le sale métier de délateurs ? Hélas, les Français ne savent plus leur histoire, ravalée (mais par qui, au fait?) au rang de matière à option dans ces lycées qui nous coûtent si cher pour un bien faible rendement ! Alors qu'un petit nombre d'écoles d'excellence privées, bien pourvues et entretenues par l'État et suffisamment chères, pourraient réaliser bien mieux la sélection sociale, la meilleure de toutes. Quant aux établissements publics financés aussi par l'État qui leur assurerait en toute justice des moyens proportionnels à ceux de leur clientèle et dirigés par des contractuels veillant à ce qu'aucune idée factieuse ou critique (c'est la même chose) ne soit instillée par les enseignants également contractuels (ça rend plus flexibles) dans ce qui sert de cerveau aux rejetons des classes « moyenne » et inférieure, cette,

mauvaise graine de fainéants, d'apaches et de gilets jaunes mâles et femelles ? Mais revenons à nos moutons (enragés), c'est à dire aux Français. Si donc ils connaissaient l'histoire de leur pays, ils sauraient que « *les vingt rois qui ont fait la France* » n'ont jamais distingué leur bourse de celle de l'État. Et pas davantage ceux qui les ont suivis, à de rares exceptions près. Aussi nous ont-ils laissé un splendide héritage de somptueux châteaux et de palais nationaux dorés sur tranche qui font :

– le bonheur de leurs hôtes actuels et des touristes ;
– la fortune de l'industrie florissante qui exploite, d'une main ces derniers, de l'autre ces immigrés à qui nous refusons de délivrer des papiers, ce qui les rend, eux aussi, plus flexibles ;
– l'admiration du monde entier qui nous envie !

Car enfin, qu'attendons-nous de nos élus ? Dans la mesure où leur fonction les rend plus proches du terrain, c'est-à-dire de nous et de notre environnement, qu'ils soient actifs, efficaces, attentifs à nos demandes. C'est pourquoi le Témoin gaulois maintient très sérieusement que, quelles que soient les vétilles reprochées au malheureux couple Balkany (pourquoi eux, d'ailleurs, parmi tant d'autres qui ne seront jamais inquiétés ?) Patrick Balkany, secondé efficacement par Isabelle, fut un excellent maire :

– sa ville est parfaitement tenue et sa propreté contraste avec la saleté habituelle dans laquelle le XVIIe arrondissement voisin, dont la voirie dépend de l'Hôtel de Ville de Mme Hidalgo, est maintenu, malgré quelques progrès à l'approche des élections ;
– ce fut un grand bâtisseur, qui a renouvelé le paysage urbain de Levallois, tout en entretenant parfaitement les HLM léguées par les municipalités communistes qui l'ont précédé ;
– Levallois est une ville très sûre, on peut s'y promener sans danger à toute heure du jour et de la nuit ;

– les élèves des écoles ont droit à des classes de neige, ceux des collèges et du lycée bénéficient de voyages qui les conduisent aussi bien en Asie qu'en Amérique, pour presque rien ;
– le couple que chacun peut rencontrer dans la rue et sur les marchés est toujours à l'écoute de tous, et prêt à rendre service ;
– etc. etc.

Que peut-on demander de plus à un édile ? Aussi les louanges ne cessent-elles de pleuvoir sur lui et son épouse. C'est si vrai que le maire de Levallois a été réélu « *de 1983 à 1995 et depuis 2001, il est aussi député, élu dans la 5e circonscription des Hauts-de-Seine, de 1988 à 1997, puis de 2002 à 2017.* » (*Wikipedia*) Seule ombre au tableau, Levallois-Perret est, sauf erreur, la ville la plus endettée de France, ce qui à terme n'est pas forcément une mauvaise affaire : la Ville de Paris s'est beaucoup embellie et enrichie grâce aux dettes accumulées par le Second Empire, qui ont dopé son activité, alors que ses municipalité précédentes dormaient sur un coussin d'économies. Que pèsent dans ce bilan les soupçons d'enrichissement personnel qui pèsent actuellement sur ce couple méritant, à supposer que la justice les confirme et les sanctionne ? Ces considérations nous conduisent à examiner le cas du personnel politique qui agit non plus à l'échelon local, mais au niveau national.

Il est évident que son rôle a beaucoup changé avec le développement des institutions hélas confuses, mais nécessaires, de l'Union Européenne, telles que les a mijotées de 2002 à 2004 l'esprit jadis brillant mais déjà fortement, engagé sur le déclin (à 76 ans !) de Valéry Giscard, soi-disant d'Estaing, défense de rire ! Si l'on considère nos deux assemblées parlementaires (députés et sénateurs), elles sont progressivement réduites au rôle de chambres d'enregistrement, comme au début du Second Empire,

à cette différence près qu'elles enregistrent surtout... les directives européennes. Nos élus ne laissent pas cependant de beaucoup s'agiter dans les médias et les deux hémicycles, votant à tour de bras, chaque fois que surgit un problème (surtout dans le domaine sacro-saint de la « sécurité »), des lois parfaitement superfétatoires, c'est-à-dire qui n'ajoutent rien à celles qui existent déjà. C'est si vrai que beaucoup n'entreront jamais en vigueur faute de décret d'application. Celles qui vont au bout du parcours législatif, de plus en plus mal écrites, sont illisibles de l'avis général des juristes. Si l'on y regarde de près et sans préjugés, on constatera que les coûteuses institutions parlementaires ne servent qu'à maintenir la politique-spectacle et à donner l'illusion d'une « Europe des Nations », contradictoire dans les termes. Il en va de même les gouvernements nationaux, en France comme dans les autres pays de l'Union : nos voisins belges et espagnols ont pu se passer longuement de gouvernement, sans que la vie quotidienne et l'activité économique en soient affectées.

Enfin, l'activité du Président de la République ne diffère pas beaucoup de celle des députés et des sénateurs. Il doit d'abord se donner en spectacle et faire semblant d'agir en multipliant rencontres internationales et initiatives en trompe-l'œil, à la limite du ridicule, pour amuser le public : ainsi de la création d'un « commandement de l'espace » (où il n'a rien à commander) pour faire comme les grands, et qui se réduira à un état-major d'opérette de plus. Sa tâche est de servir les intérêts des puissances financières au niveau national et européen, ce qu'il fait avec prudence, comme Nicolas Sarkozy (un pas en avant, un pas en arrière), avec réticence comme François Hollande, « *Achille immobile à grands pas* », avec conviction et non sans brutalité comme Macron. Mais, que notre président se veuille « *ordinaire* »

ou « *jupitérien* », il n'est pas de meilleur façon d'expliquer sa véritable fonction que de se référer à la pièce prémonitoire de Boris Vian, *Les Bâtisseurs d'Empire*. Une famille est chassée par un bruit mal identifié, d'étage en étage, vers le, haut de la tour qu'elle occupe, passant à chaque fois dans un appartement plus petit. Elle y retrouve à chaque fois aussi le Schmürz[1] : « *Le Schmürz est un personnage muet sur lequel on se défoule, que l'on roue de coups, lacère avec des ciseaux dès que l'on est gêné, en colère, mal à l'aise ou contraint par les autres. Il est finalement l'expression de ce qu'on refoule.* » (Pauline Ringeade, *Théâtre contemporain.net*). Pour la critique du temps, ce scénario transposait la décadence de la famille Vian, que le petit Boris avait vécue. Il y a bien sûr de notables différences entre le Schmürz vianesque et le nôtre, qui change à chaque étape, parle beaucoup au lieu d'être muet, et rend les coups, avec une grande violence dans le cas de Macron, au lieu d'être passif. Mais notre Schmürz sert aussi de souffre-douleur aux Français excédés de voir la « grandeur » de leur pays rétrécir inexorablement, par rapport à d'autres, et la qualité de leur vie se dégrader sans fin. Ils l'invectivent sur les réseaux sociaux, dans les, médias et dans la rue et, fait nouveau, les gilets jaunes prétendent le chasser. Quoi qu'il fasse, leur Schmürz est le bouc émissaire :

« *Ce pelé, ce galeux d'où venait tout leur mal* ».

Qui sait combien de temps peut durer un tel système ? Plusieurs facteurs concourent à le maintenir : l'absence de toute opposition crédible, la crainte de l'extrême droite chez les plus âgés, l'attente résignée d'une apocalypse écologique qui n'incite pas à préparer l'avenir. En attendant, le régime est de plus en plus dépendant de sa police...

Vendredi 19 juillet 2019

1 L'ami J. Lefort me signale qu'en Alsace, schmurz (sans tréma)=morve.

L'Exposition, drame en trois actes

Acte I

Nous avons raté de justesse l'autobus 84, rue de Courcelles, et le prochain est annoncé dans vingt-sept minutes. L'attente est trop longue, nous arriverons au musée dOrsay à une heure d'affluence. Vous ignorez peut-être qu'à Paris, les taxis ne vous prennent en charge qu'exceptionnellement en dehors des stations, ils n'en ont plus le droit. Pourtant, voici un G7 qui arrive lentement, comme en maraude, à l'ancienne. Je lui fais signe, il s'immobilise à quelques pas de l'arrêt du bus. Je m'avance. À ma grande surprise – je croyais que cette voiture était libre – une dame blonde, bon chic bon genre, est assise sur la banquette arrière. Scène muette : j'attends que la dame descende ; le chauffeur me fait un signe interrogatif du menton ; comme ma femme ne m'a pas encore rejoint, je fais signe que nous sommes deux ; il secoue la tête et redémarre, emportant la belle vers d'autres aventures. Nous venons de découvrir une nouvelle forme de racolage !

N.B. L'auteur de ce récit véridique est octogénaire depuis plus de cinq ans... et ne se prend pas pour Victor Hugo.

Acte II

Nous avons appelé pour la première fois UBER, dont notre belle-fille a installé l'application sur le smartphone de Sarah. Pour ma part, je ne touche à ce genre d'appareil qu'en cas de nécessité absolue et ne possède qu'un portable rudimentaire très ancien, de ceux qu'on ne peut géolocaliser et qu'affectionnent les crapules intelligentes, ça existe, qui souhaitent ne pas être suivies par la police. Le conducteur nous prend en charge trois minutes après, se lance dans une course folle et prend beaucoup de risques sur un trajet où la circulation est compliquée et ralentie par les

innombrables chantiers de Mme Hidalgo, et nous dépose en un clin d'œil à destination. UBER lui prendra 30% de sa course, et a le toupet de nous demander si nous avons laissé un pourboire. Pour le taxer aussi ? Ou pour le confisquer ? Il me semble que les chauffeurs UBER n'ont pas le droit d'en prendre ? Bien sûr, on ne répond pas à une telle grossièreté, mais est-il moral de participer à cette surexploitation ? Il paraît que G7 ne traite pas mieux son personnel, et que même avec de telles méthodes, UBER n'est pas rentable et compte le devenir grâce à la voiture sans chauffeur : au train où progresse la prétendue intelligence artificielle, il fera banqueroute avant (bien fait pour ce monstre !) entraînant dans sa chute les économies des petits épargnants : tant pis pour eux !

Acte III

Nous voici donc à pied d'œuvre pour entamer la visite projetée. Il est temps, car l'exposition *Le Modèle noir, de Géricault à Matisse* est sur le point de fermer ses portes. Comme le site l'indiquait, il n'y a pas à cette heure de file d'attente, nous voici en cinq minutes parvenus dans le Saint des Saints ! Horreur ! Une foule très dense s'y presse, des visiteurs, comme à l'habitude, font salon devant les panneaux explicatifs (très bien faits, mais peu lisibles, il est vrai que ma vue baisse), s'agglutinent devant les principales œuvres, souvent scotchés à leur audioguide et contemplant le plafond, ou se glissent devant vous pour photographier le tableau que vous contemplez et la notice qui l'accompagne. Ils repartiront satisfaits des provisions rapportées de ce qui n'est pour eux qu'un supermarché culturel, et ne verront jamais dans leur vie que des reproductions !

L'esprit de cette manifestation est intelligent et sympathique, mais les organisateurs n'ont pas su éviter les deux écueils de la

méthode thématique : on revoit beaucoup de pièces archi-connues pour la seule raison qu'un Africain y figure (*Le radeau de la Méduse* de Géricault, pour l'homme qui se cramponne au mât). L'*Olympia* de Manet, elle, a inspiré bien d'autres toiles où la servante noire prend davantage d'importance jusqu'à ce que les rôles blanche-maîtresse et noire-servante soient inversés en 1970 avec *I like Olympia in Black face* de Larry Rivers). L'autre écueil est qu'il faut être exhaustif, aussi la présence de pas mal de croûtes n'est-elle justifiée que par le sujet.

Pour être juste, on découvre avec plaisir quelques toiles de grands peintres rarement exposées, et les têtes sculptées de Carpeaux, qui montrent la diversité et la beauté des types africains, en un temps où l'idéal gréco-romain dominait, d'autant plus blanc que les statues antiques avaient perdu depuis si longtemps leurs couleurs qu'on avait oublié qu'elles en avaient eu, et de fort vives, bref le « modèle blanc ». Ô les livres de géographie qui jusqu'aux années mille neuf cent-cinquante exposaient, à partir de quatre visages, la beauté de l'homme blanc, visage ovale et lèvres minces, sa supériorité et la hiérarchie des races humaines jusqu'a l'homme noir, « *crépu et au nez écrasé* », en passant par la race jaune « *aux pommettes saillantes* » et la race rouge « *qui peuple l'Amérique* » !

Sur le plan historique, l'exposition aura appris à bien des visiteurs que si le jeune Bonaparte, dans la phase ascendante de sa carrière, a rétabli en 1802 dans les colonies françaises l'esclavage que la Convention avait aboli en 1794, le Napoléon prématurément vieilli des Cent-Jours a aboli, sans lendemain, la traite négrière, en mars 1815, pendant son bref retour au pouvoir. Elle montre aussi que si les noirs et métis (on disait jadis « mulâtres »), jusqu'au XIXe siècle, ont surtout connu en France la domesticité et la prostitution, quelques-uns ont contribué à la vie artistique comme modèles, à la vie politique comme députés des colonies et bien

entendu aux armées : le général républicain Thomas Alexandre Dumas (1762-1806), tombé en disgrâce pour crime d'opposition quand Bonaparte se proclama Premier Consul, en est un bon exemple qui nous conduit, par l'intermédiaire de son fils Alexandre Dumas[1], à d'autres figures du milieu littéraire de Jeanne Duval, la muse de Baudelaire, à Aimé Césaire. La salle consacrée aux noirs dans les arts du spectacle (mention spéciale pour les artistes du cirque) rappelle surtout que nous venons de loin et, à partir des exemples « comiques » de la Joséphine Baker grimaçante de sa première époque et du clown Chocolat, que les stéréotypes racistes ont la vie dure.

Dénouement

Mais il y a tant de monde, et l'exposition offre tant d'œuvres qu'on finit par en sortir saturé, plutôt déçu, à la façon des enfants gâtés que l'avalanche des cadeaux de Noël met de mauvaise humeur. C'est injuste, mais il nous faudra le temps de récupérer pour rendre justice aux organisateurs. D'autant qu'une fois sortis, nous raterons de nouveau le 84, détourné par les travaux de la Ville. Après avoir suivi le quai jusqu'au pont de la Concorde, il nous faudra franchir la Seine et la vaste place pour prendre un métro bien chaud.

Lundi 29 juillet 2019

1 L'exposition, à propos de Dumas, montre surtout le racisme ordinaire et sans complexe de l'époque. L'auteur des *Trois mousquetaires* savait y répliquer. On aurait pu rappeler cette réplique à un salonard qui, faisant allusion à son « sang noir » lui demandait :
« *Au fait, cher Maître, vous devez bien vous y connaître en nègres ?*
– *Mais très certainement. Mon père était un mulâtre, mon grand-père était un nègre et mon arrière-grand-père était un singe. Vous voyez, Monsieur : ma famille commence où la vôtre finit.* » (Version *Wikipedia*)

Louise Michel

« *Quel pathos !* » (Charles Guignard, journaliste)

Le 9 janvier 2005, jour du centenaire de la mort de Louise Michel, se succédaient sous nos cieux deux cérémonies singulières. Dans un premier temps, on vit Patrick Balkany, le bon maire de Levallois-Perret, faire une entrée solennelle dans le cimetière où elle repose et s'incliner sur la tombe de la « *vierge rouge* » après y avoir déposé des fleurs. Dans un second temps, les délégations des diverses chapelles anarchistes lui succédèrent et, après avoir jeté et furieusement piétiné les fleurs de l'héritier conciliant de la famille politique versaillaise (qui ne l'était guère), déposèrent les leurs. Le témoin de ces démonstrations de piété n'a pu préciser s'il s'agissait d'un événement exceptionnel, ou s'il se reproduit chaque année, ce qui les élèverait à la dignité de rite. À vous de le vérifier, si le cœur vous en dit. On ignore aussi ce que la destinatrice de ce double et conflictuel hommage en aurait pensé, mais parions que ces mœurs étranges de nos tribus gauloises auraient beaucoup intéressé et peut-être amusé ses chers Kanaks.

Mais au fait, à moins d'être michelâtre, ou militant(e) féministe, ou d'avoir de bonnes notions d'histoire du XIXe siècle, époque qui paraît proche à qui est né dans le premier tiers du siècle suivant, mais qui s'efface inexorablement dans la nuit des temps pour nos contemporains, il y a de grandes chances que vous n'ayez jamais entendu le nom de Louise Michel, ou qu'il n'évoque pour vous qu'une station de la ligne 3 du métro parisien située justement, et pour cause, à Levallois. Puisqu'on a choisi d'en parler, autant fournir à cette occasion de brèves informations sur ce personnage, en pêchant quelque précisions sur Internet, à

commencer par l'indispensable *Wikipédia*. Son enfance et toute sa vie sont un roman : née le le 29 mai 1830 au château de Vroncourt (Haute-Marne), elle est la fille de Marie-Anne Michel, servante, et de Laurent Demahis, fils du châtelain. Ni reconnue ni abandonnée, elle grandit entre sa mère et ses grands-parents paternels jusqu'à la mort de ces derniers en 1850 et reçoit une bonne instruction qu'elle s'appliquera toute sa vie à compléter. Une petite dot lui permet de poursuivre des études à Chaumont et d'obtenir en 1851 le brevet de capacité : la voici institutrice, métier qu'elle exercera avec enthousiasme tantôt comme « sous-maîtresse », tantôt dans les écoles qu 'elle fonde. En 1856, elle « monte » à Paris où elle poursuit sa carrière d'enseignante et milite dans le courant révolutionnaire blanquiste. Les événements de la Commune de Paris (1871) la mettent au premier plan. Après avoir caressé le projet (repoussé par ses amis) d'assassiner Monsieur Thiers, elle fera le coup de feu aux barrières et sur les barricades. Les Versaillais la capturent et la condamnent à la déportation en Nouvelle-Calédonie. Elle y adhère à l'anarchisme et se passionne pour le peuple canaque, dont elle soutient la résistance. Graciée en 1880, elle reprend en France une activité tumultueuse de militante anarchiste et féministe, malgré l'étroite surveillance de la police et de nombreux séjours en prison., Elle serait à l'origine de l'adoption du drapeau noir des pirates et des canuts de 1831 par la nébuleuse anarchiste, à l'occasion des manifestations du 9 mars 1983 en faveur (déjà !) des « sans travail ». En 1904, elle fait une tournée de conférences en Algérie, tenant la promesse faite aux insurgés kabyles dont elle a partagé le sort en Nouvelle-Calédonie et meurt en 1905 à Marseille. Haïe par les uns, aimée par les autres (dont le Témoin gaulois), idolâtrée par quelques-uns, c'est une figure haute en couleurs, une femme forte et généreuse, qui a renoncé à une vie douillette pour

se consacrer entièrement à la défense des malheureux et à toutes les luttes libératrices de son temps.

Voilà bien des raisons pour que tout amateur de curiosités littéraires se précipite chez son libraire à l'annonce élogieuse de la publication de textes inédits ou peu connus[1] de celle qui se rêva aussi, toute sa vie, grande écrivaine. L'article de Pierre Karila-Cohen (*Le Monde* du 20 juin 2019) est si flatteur qu'il est probable que son auteur n'a pas ouvert le livre et s'en est remis au dossier de presse fourni par l'éditeur, sinon c'est un michelâtre aveuglé par l'éclat de son idole. On peut en revanche s'interroger sur ce qui a pu conduire Mme Claude Rétat, directrice de recherche au CNRS, a commettre ce gros recueil décousu, auquel l'auteur de ce, compte rendu de lecture songeait, en le découvrant, à choisir pour épigraphe la citation cruelle d'Alceste :

« F*ranchement, il est bon à mettre au cabinet* »[2]

quand il, parvint aux textes consacrés à la Nouvelle Calédonie, où Louise Michel, dans une langue ferme et poétique, retranscrit les mythes canaques qu'elle qualifie de « *légendes et récits* ». On y retrouve sa curiosité toujours en éveil, son ouverture à tout ce qui est humain, sa foi intacte en un avenir radieux, malgré la dureté des échecs subis et des épreuves endurées. Loin de se décourager, elle a décidé de mettre à profit sa déportation pour étudier et goûter le monde inconnu dans lequel elle s'est touvée reléguée. Elle se fait donc ethnologue pour observer et recueillir les traditions et les langues de nations colonisées dont elle prend la défense, bien qu'elle les croie menacées d'extinction. Sa pensée est bien entendu conditionnée par son époque : les « Kanaks »

1 *Histoire, contes et légendes de Louise Michel – La Révolution en contant – Textes réunis et présentés par Claude Rétat* (Éd. Bleu autour)

2 Molière (*Le Misanthrope*,I, 2, v. 376)

sont à ses yeux des hommes de « *l'âge de pierre* », images fidèles de notre propre passé, et « *de grands enfants* » qu'il convient d'instruire et d'éduquer. Mais cette partie du recueil, bizarrement placée en son centre, est la seule à mériter d'être lue. Sa poésie, directement tributaire de celle de Hugo, est indigente, comme les textes de jeunesse, pathétiques, qui ferment le recueil, même si Mme Rétat croit les valoriser en citant les modèles qui l'inspirent, sans craindre le ridicule ; ainsi cette phrase de Louise Michel « *c'était la vie, la vie qui passe et qui fuit.* » appelle-t-elle la note suivante :

19. Dans le poème cité en épigraphe, « Fantômes », Hugo érivait ensuite : « Oui, c'est la vie. Après le jour, la nuit livide. » !

Mieux vaut ne pas parler des contes placés en tête du volume. Mal écrits, ceux destinés aux adultes paraissent destinés à rivaliser dans le misérabilisme avec Eugène Sue et Zola, et ne produisent que des effets ridicules. Ceux destinés aux enfants, mises à part quelques rares réflexions « révolutionnaires »[3], sont des histoires aussi ennuyeuses qu'édifiantes qui auraient pu trouver place dans les ouvrages des bourgeoises bien-pensantes de son temps.

L'immense mérite de Louise Michel est de s'être placée, en militante courageuse et lucide, à l'avant-garde de son époque, et de s'y être maintenue fermement tout en acceptant dignement, sans plaintes ni haine, de payer le prix fort. Mais rien ne vieillit plus vite que les avant-gardes, et elles ne vous projettent pas, même en pensée, dans ce que sera vraiment l'avenir. Celles et ceux qui veulent connaître ses écrits, qui sont un aspect secondaire de son œuvre, dont l'essentiel est dans sa vie et son action, n'ont rien à attendre du livre superflu que Mme Claude Rétat vient de lui consacrer.

Lundi 5 août 2019

3 « *Rien du reste ne justifie les tortures infligées à qui que ce soit* »

Sénilité

« *Les gens sont heureux ; ils obtiennent ce qu'ils veulent, et ils ne veulent jamais ce qu'ils ne peuvent obtenir. Ils sont à l'aise ; ils sont en sécurité ; ils ne sont jamais malades ; ils n'ont pas peur de la mort ; ils sont dans une sereine ignorance de la passion et de la vieillesse ; ils ne sont encombrés de nuls pères ni mères ; ils n'ont pas d'épouses, pas d'enfants, pas d'amants, au sujet desquels ils pourraient éprouver des émotions violentes ; ils sont conditionnés de telle sorte que, pratiquement, ils ne peuvent s'empêcher de se conduire comme ils le doivent. Et si par hasard quelque chose allait de travers, il y a le* ***soma***[1] »

(Aldous Huxley, *Le Meilleur des Mondes,* 1932,
Traduction de Jules Castier)

On ne peut qu'admirer la lucidité de Huxley : le monde qu'il annonçait voici près d'un siècle se réalise si bien sous nos yeux que beaucoup d'étudiants considèrent comme archaïque et ridicule le Sauvage, personnage échappé d'une réserve d'humains ancien modèle, lettré idéaliste et puritain, épris de liberté, auquel la génération du Témoin gaulois s'identifiait tout naturellement. Toutefois, quelques parties significatives de ces prophéties restent à accomplir, en particulier celle ayant trait à la vieillesse et à la mort.

Dans *Le Meilleur des Mondes*, vieillir est une période très brève de la vie. Les adultes vivent un jeunesse qui ne prend fin que peu de temps avant la mort. Dès que l'approche de l'instant fatal se manifeste, le sujet est transporté en hâte au mouroir qui jouxte le crématoire. Un lit et des infirmières accueillantes le reçoivent,

1 Soma : drogue euphorisante puissante et sans effet secondaire indésirable.

ainsi que de jeunes enfants conduits là pour être conditionnés à l'acceptation sereine de la mort :
« – *Le conditionnement pour la mort commence à dix-huit mois. Chaque marmot passe deux matinées par semaine dans un Hôpital pour Mourants. On y trouve tous les jouets les plus perfectionnés, et on leur donne de la crème au chocolat les jours de décès. Ils apprennent à considérer la mort comme une chose allant de soi.*
– *Comme tout autre processus, physiologique...* »
et comme dans la séquence en accéléré d'un film, le mourant passe par toutes les étapes du vieillissement physiologique et s'éteint sous le regard indifférent des enfants bien conditionnés. Le XXIe siècle n'a pas (encore ?) accompli de telles prouesses. En fait, on s'est trompé de chemin, la médecine visant à prolonger indéfiniment la durée de l'existence humaine, entreprise sans espoir, alors que le problème est de rester jeune le plus longtemps possible. Certes, dans les pays économiquement avancés, grâce aux progrès de l'hygiène, de la chirurgie esthétique et au recours à d'innombrables prothèses – des hanches, des genoux, de l'audition, dentiers, stimulateurs cardiaques, lentilles, semelles orthopédiques, etc. – que de moins en moins de personnes pourront d'ailleurs s'offrir, on vieillit mieux dans sa peau et moins laid qu'il y a cent ans. Plus longtemps aussi, bien que cette courbe soit en train de s'inverser.

Ces « avancées » ont des effets pervers. Le vieillissement de la population pèse de manière insupportable sur les jeunes générations. Beaucoup de grands vieillards voient leur famille spoliée par la ponction vorace des fonds de pension, qui excellent dans la gestion à moindres frais des maisons de reraite. Leur fin de vie, interminable, est souvent misérable : s'ils sont pauvres, on les néglige quand on ne les maltraite pas, s'ils ont quelque argent,

on prolonge leur vie au-delà de toute humanité pour le plus grand bien des institutions fiancières qui les exploitent. Heureux encore s'ils ne sont pas trop vite atteints de sénilité. À l'âge du Témoin gaulois, on ne peut échapper à l'observation quotidienne de ses manifestations sous des formes multiples parmi les gens de sa génération. Vieillards sans ressources « *rejetés aux poubelles de la faim* » et croupissant sans soin dans les locaux sinistres des institutions pour pauvres ; couples qui ne se sont jamais aimés et se dénouent pour finir dans la solitude, couples qui n'ont jamais vécu dans l'harmonie et en viennent à se détester et à se déchirer, au bord du trou qui les attend, le moins faible espérant y voir tomb er avant lui son partenaire ; couples unis et individus qui furent parfois brillants et dont la mémoire ou l'intelligence vacillent et finissent par sombrer... « *Rien de npuveau sous le soleil* », direz-vous ? Si, le nombre de personnes concernées. Aux temps bibliques, mourir « *rassasié d'année*s » ou plutôt « *de jours* », si l'on s'en tient à la lettre du texte hébraïque, était la plus haute récompense des justes[2]. Aujourd'hui, cela n'apparaît trop souvent que comme un châtiment kafkaïen de fautes que l'on n'a pas commises.

S'il est aisé pour qui parcourt l'étape du grand âge de constater « *des ans l'irréparable outrage* » infligé à son corps, il est plus difficile de se faire une idée de son déclin mental. Il y a pourtant des signes qui ne trompent pas : l'affaiblissement puis la perte de la mémoire, bien sûr, le renoncement aux tâches complexes qu'on délègue si possible, mais aussi, bien souvent, une dégradation du caractère, l'entêtement, le goût accru de l'autorité – combien de syndicats de copropriété sont présidés par des vieillards qui ne

2 Abraham (*Genèse* 25, 8), Isaac (*Genèse* 35,29), David (*Chroniques* I. 23,1), Jehojada (*Chroniques*, 24, 15), Job (*Livre de Job*, 42, 17)

souffrent aucune contradiction ? – enfin repli sur soi : on devient d'abord indifférent au devenir de l'humanité, si toutefois on s'en est jamais soucié, à l'actualité, puis au sort de ses proches et même à leur disparition, on renonce à fréquenter ses amis... Au fait, Témoin gaulois, que signifient ta décision de supprimer ton compte *Facebook* et ton entêtement à y parvenir, malgré les obstacles que le monstre a prévus pour t'en empêcher ? Et le lâchage de tes amis, dont il ne reste que 18 sur plus de 250 parce qu'il est impossible de les quitter : peut-être ont-ils réussi à se sauver, eux ? Et cette hargne qui t'a fait supprimer de ta page tout ce qui pouvait l'être, sauf le message publicitaire gratuit pour ton site, qui ne disparaîtra qu'avec elle ? Il est vrai que je tolère de plus en plus mal d'être manipulé par des individus anonymes au profit d'intérêts qui se cachent derrière des algorithmes débiles, et que cette intolérance nouvelle n'est pas bon signe, mais en ce qui concerne mes amis, mon cœur a saigné en abandonnant ceux d'entre eux avec qui ce réseau a consenti à me mettre réellement en relation, c'est-à-dire en me faisant connaître leurs publications. Ils étaient moins de cinquante, je crois. Mais peut-être m'écriront-ils quelquefois, puisque ce site leur en donne la possibilité ?

Quoi qu'il en soit, le Témoin gaulois n'est pas encore « *rassasié de jours* » et combat de son mieux sa tendance (sénile ?) à craindre que l'avenir soit pire que le présent, et à s'imaginer qu'on a connu en France dans le passé – dans sa jeunesse – des temps plus heureux. Tout de même, les collines de l'Étoile, de Montmartre et de Ménilmontant se laissaient escalader plus facilement !

Lundi 12 août 2019

Entracte

« [...] *les humains pourront visiter les sources des grêles, les bondes des pluies et les forges des foudres ; ils pourront envahir les régions de la Lune, entrer dans le territoire des signes célestes zodiacaux et y prendre logis, les uns à l'Aigle d'or, les autres au Mouton, les autres à la Couronne, les autres à la Harpe, les autres au Lion d'argent ; s'asseoir à table avec nous, et prendre pour femmes nos déesses...* » (Rabelais, *Tiers Livre*, LI, *éloge du pantagruélion*)

Il faut de temps en temps échapper à la routine, et abandonner le gîte, quelque agrément qu'on lui trouve., On ne peut parler de vacances, quand on a cessé depuis longtemps de travailler. Mais introduire dans le rythme quotidien une rupture, changer de décor ne serait-ce que quatre ou cinq jours, oublier un peu ses soucis en retrouvant d'autres visages amicaux, et faire une brève plongée dans la France profonde, c'est se détendre et s'instruire.

Imaginez une ville moyenne selon les normes hexagonales, située dans le Val de Loire et que le TGV met à portée de Paris pour les travailleurs-travailleuses qui ne craignent pas d'ajouter quelques heures de trajet à leur journée de travail. Elle est assez éloignée de la capitale et dotée d'une histoire, de structures administratives et économiques et de traditions assez fortes pour conserver son mode de vie et son originalité. Elle en est assez près pour bénéficier d'un bel accroissement de sa population qui dope son dynamisme. Un observateur qui ne fait que passer ne peut livrer que quelques impressions superficielles, et c'est malheureusement le cas du Témoin gaulois qui n'a rien de mieux à vous offrir, et ne vous en voudra pas d'arrêter là votre lecture. Mais puisqu'il lui faut aller au bout de cette page, il s'efforcera d'être bref. Il a

d'abord retrouvé le charme de la campagne environnante dont on avait durement ressenti la dégradation avec l'industrialisation intervenue voici un demi-siècle, transformant en zone industrielle le bord des routes et de beaux paysages. Mais l'œil s'est habitué à ce désastre, et à se satisfaire des intervalles intacts, comme le fait la caméra d'un film historique qui réussit à éviter antennes, câbles, pylones électriques, et maintenant éoliennes, d'ailleurs bien plus gracieuses que les moulins à vent de jadis. Il n'aura probablement pas le temps de s'accoutumer à la laideur absolue des innovations architecturales de la municipalité qui a présidé à la reconstruction d'anciens quartiers populaires détruits par les bombardements et reconstruits à la hâte et à l 'économie, sans le moindre souci esthétique, et qui légua son mauvais goût à l'ineffable Jean Royer[1]. Pourtant, le parcours de la ville réserve beaucoup d'heureuses surprises.

Des quartiers plus récents se sont développés de part et d'autre de la Loire. Ceux de la rive droite accueillent la plupart des jeunes habitants dans des tours classiques ou de petits immeubles sans grâce mais aux logements souvent vastes, confortables et bien conçus. Ceux de la rive gauche juxtaposent d'anciennes et vastes propriétés entourées de parcs clos de hauts murs où, de longue date, réside la bourgeoisie. Ces demeures patriciennes cèdent peu à peu la place à un quartier résidentiel dans sa phase pavillonnaire, composé de maisons d'aspect plus modeste mais accueillantes et entourées de jardins et de quelques immeubles assez luxueux. Ce développement urbain joint à l'animation des rues du centre, due

1 Jean Royer (1920-2011), maire de Tours de 1959 à 1995, ministre de Messmer et rival malheureux d'un autre demeuré, Michel Debré, est un parfait exemple de ces « *hypocrites, bigotz,* [...] *cagotz, cafars empantouflés* » à qui Rabelais interdisait justement l'entrée de l'abbaye de Thélème.

principalement en cette saison à l'afflux des touristes, donne au premier coup d'œil une impression de prospérité : les misères du temps semblent d'abord bien éloignées. Mais bientôt, des signes qui ne trompent pas apparaissent : boutiques vieillottes fermées, çà et là, sans espoir apparent de retrouver preneur ; et vos hôtes vous signalent que cette rue très animée, bordée de restaurants et de cafés actifs, est mal famée et qu'il vaut mieux l'éviter la nuit ; comme pour illustrer leur avertissement, un quidam drogué ou désaxé fait à ce moment un esclandre, provoquant un adversaire éloigné et peut-être imaginaire qu'il vient de fuir ; et sur les quais, près de la grande roue, quand vous vous penchez par-dessus le parapet et découvrez au bord de l'eau une guinguette dont la terrasse sympathique attire une clientèle jeune et nombreuse, vous apprenez qu'elle aussi est mal famée et que les bagarres y sont fréquentes. Il faut sans doute faire la part de la peur des « classes dangereuses » entretenue par une certaine presse, et l'on se gardera de dire que la Touraine compte parmi les endroits les moins sûrs du royaume de France, mais les ravages de l'inégalité croissante qu'on y cultive comme partout dans le monde ne sauraient l'épargner.

Ici comme ailleurs, l'automobile s'impose comme un élément indispensable de l'existence, d'autant qu'elle a organisé le travail et les échanges et mangé une bonne partie des riches terres qui font du Val de Loire le jardin de la France : le bitume des autoroutes, des échangeurs et des routes élargies ne cesse de les morceler et de les recouvrir. Il se déploie aussi pour créer des espèces de parkings où, entre les villes, se tiennent de minuscules marchés où les maraîchers viennent vendre leurs fruits et leurs légumes fraîchement cueillis. C'est tout de même cet engin calamiteux qui nous a permis de contempler la vaste forteresse de Chinon et de

visiter La Devinière, ce domaine mythique où naquit notre cher et illustre François Rabelais. Dans un beau cadre où l'on cultive toujours des vignes qui produisent 4 000 bouteilles de vin, une bien faible proportion de la consommation annuelle des géants qui hantent ce lieu, la vieille demeure transformée en musée surprend le visiteur. La très modeste maison de maître construite à la fin du XVe siècle par le père de François, qui y situe les enfances de Gargantua n'est plus qu'une annexe d'un pigeonnier-grange aussi beau qu'imposant datant du XVIIe siècle ; elle ne comporte guère qu'une grande salle au rez-de-chaussée et une chambre à l'étage. Il est vrai que la maison du métayer se réduit à une seule pièce. En revanche, la maison du vigneron, construite également au XVIIe siècle, atteste par ses dimensions et sa beauté l'importance toute rabelaisienne de ce personnage. Nous n'avons malheureusement pas pu visiter les caves et la partie troglodytique. Le calme règne alentour, mais si vous voulez vous recueillir, vous percevrez nettement la rumeur lointaine de la circulation.

Que le sage Rabelais dorme tranquille : si son domaine et le pays qui furent le cadre de son enfance et de ses deux premier livres, *Les horribles et épouvantables faits et prouesses du très renommé Pantagruel Roi des Dipsodes, fils du Grand Géant Gargantua* et *La vie très horrifique du grand Gargantua, père de Pantagruel, jadis composée par M. Alcofribas abstracteur de quintessence. Livre plein de Pantagruélisme*, ont bien changé, et pas toujours dans le sens qu'il imaginait, son culte devenu mondial demeure intact et sa province où l'on apprécie toujours le bon vin et la bonne cuisine garde beaucoup de charme.

Lundi 19 août 2019

Accélération

« *Il y a plus qu'une accélération du temps, il y a une densification du temps.* »
(Joël de Rosnay à *Contact, l'encyclopédie de la création* - Émission de la TV canadienne)

Ils sont nés respectivement en 1896 et 1912, c'est-à-dire à la fin du XIXe siècle et ils ont vécu assez longtemps (respectivement jusqu'à 1975 et 1986) pour connaître l'âge nucléaire, assister à la révolution des mœurs initiée en 1968 et, l'année suivante, aux premiers pas de l'homme sur la lune. Longtemps j'ai cru que la génération de mes parents avait connu les plus fantastiques bouleversements de l'histoire humaine. Au soir de ma vie, chacun peut constater que l'histoire s'est encore accélérée et s'interroger sur ce qui attend la génération née au début du XXIe siècle.

Dans nos sociétés, on a longtemps inculqué à chaque enfant les idées et les croyances de la génération précédente pour les préparer à vivre dans un monde dont les transformations étaient si lentes, hormis quelques catastophes naturelles et parfois l'effondrement d'une puissance dominante, qu'on le croyait immuable. Ceux de nos ancêtres qui s'imaginaient tous issus des Gaulois se référaient à « l'Homme éternel » et vivaient dans une « France éternelle ». Tel fut bien le cas de mes parents, héritiers d'une double tradition catholique et voltairienne, restés très proche du monde paysan dont ils étaient directement issus et qui leur avait inculqué le goût du travail bien fait et de l'épargne, le respect d'autrui et des convenances sociales, une morale étroite et la certitude d'appartenir à un grand pays dont la mission était d'apporter au monde entier les bienfaits de la civilisation, ce qui

justifiait l'aventure coloniale et en faisait même un sujet de fierté. Aussi n'ont-ils jamais eu clairement conscience du déclin de l'Europe, amorcé pourtant à l'aube de leur vie. Jules Verne leur avait fait entrevoir un avenir prometteur et étonnant, en vulgarisant les ébauches et les rêves des savants de son temps et y ajoutant les produits de sa propre imagination. Ils les ont vus se réaliser et s'imposer dans la vie quotidienne (téléphone, télévision), révolutionner les transports (automobile, hélicoptère, sous-marin) et amorcer l'exploration spatiale... Ils ont bénéficié des bienfaits de l'énergie nucléaire après avoir assisté de loin, atterrés, aux prémices de l'apocalypse que son usage pouvait provoquer. Rien ne les préparait, en effet, aux horreurs qui resteront le signe distinctif d'un siècle inauguré par la première guerre mondiale et le génocide arménien et marqué par de monstrueux régimes totalitaires qui se sont épanouis dans la vieille Europe.

La guerre mondiale et les génocides se sont répétés, la menace de la première plane toujours sur nos têtes, et d'autres génocides ne cessent de se produire. De nouveaux régimes totalitaires ont éclos et leur exemple séduit dans le monde des foules toujours plus nombreuses. La destruction insensée de l'environnement, c'est-à-dire de la branche sur laquelle nous sommes perchés et des fruits qu'elle produit et dont l'humanité se nourrit, est encouragée par les porcs qui nous gouvernent – ce ne sont pas les politiciens de l'Europe, qui n'ont su que remettre leurs principaux pouvoirs à des institutions trop faibles pour les exercer, laissant le champ libre à la voracité aveugle des monstres financiers et commerciaux engendrés par le système dont ils sont les serviteurs. Au lieu de découvrir l'avenir radieux promis par le mouvement socialiste et les acteurs et les chantres du progrès scientifique et technique, les

jeunes nés avec ce siècle abordent un monde où la nouvelle aristocratie méditico-politique les flatte ; elle leur tend volontiers le micro, elle met à leur disposition des podiums et des réseaux. Mais, elle leur est profondément hostile et leur offre :

– un présent où l'insertion dans la société des adultes, toujours plus inégalitaire, est de plus en plus difficile pour presque tous et impossible pour un grand nombre ;
– l'avenir sinistre des visions apocalyptiques qui fleurissent dans les médias et les *blockbusters* ou la fuite dans l'imaginaire de pacotille de la *fantasy*, ersatz des paradis des vieilles religions ;
– sans oublier, l'abrutissement narcissique dans la consommation d'œuvres médiocres qui prétendent leur tendre un miroir de leur « vie réelle » ; là, rien de nouveau, sinon le support des séries télévisées.

Et pourtant, en dépit de ce tableau qui pourrait nous désespérer, il semble que la plupart des jeunes gardent confiance. On peut expliquer cela par l'insouciance et l'imprévoyance propres à cet âge. Insouciance et optimisme tiennent au sentiment de force et de bien-être que donne un corps jeune et sain, et ce que l'on considère comme de l'imprévoyance résulte du fait que beaucoup de voies restent ouvertes parmi lesquelles on croit avoir le choix. Pourtant, la plupart de ces jeunes sont confrontés de bonne heure à des problèmes qui nous ont été épargnés, et la plupart des étudiants doivent gagner leur vie dans un contexte beaucoup plus difficile qu'au temps où je me suis fait pompiste puis gratte-papier sans avoir eu la moindre peine à trouver ces emplois bien payés, les restaurants universitaires affichant alors des dizaines d'offres. On embauchait, et les étudiants étaient rares à se présenter sur le marché de l'emploi. Tous ont eu des contacts, souvent décevants, avec le monde du travail : si l'idée de multiplier les stages en

entreprises pouvait paraître bonne en son principe, le patronat les a vite détournés à son profit, exploitant sans vergogne la main-d'oeuvre gratuite qui lui était offerte au lieu de la former, et négligeant ceux dont il ne peut tirer aucun profit dans l'immédiat, qui est son seul horizon. On comprend que la relation au travail de cette génération soit bien différente de la nôtre, et qu'ils fassent passer bien avant leur vie personnelle. Mais ces mêmes jeunes vivent depuis leur première enfance dans la familiarité du monde informatique, et sont souvent les maîtres et les recours des plus âgés incapables de maîtriser les nouvelles technologies : c'est aussi, pour eux, un motif de fierté.

Mieux adaptés au monde nouveau, à l'aise dans l'environnement apparu dans les années 1980 et qui a bouleversé le monde du travail et la vie quotidienne, habitués au rythme fantastique des changements en cours, nos jeunes sont combattifs et aident leurs aînés à survivre : c'est une bonne raison d'espérer.

Lundi 26 août 2019

Berthe Morisot

« *Une femme est un homme comme les autres* »
(Élisabeth Badinter, *L'un est l'autre*, Odile Jacob, 1986)

Jadis, quand je conduisais mes professeurs stagiaires au Musée du Jeu de Paume, alors consacré tout entier à l'impressionnisme français, une seule toile de 1872, *Le Berceau,* représentait l'apport féminin à ce mouvement. Son auteure, Berthe Morisot (1841-1895), n'était connue que par elle. On ignorait alors la Bretonne Marie Bracquemond, née Marie Anne Caroline Quivoron (1841-1916), qui fréquenta l'atelier d'Ingres et dont on commence seulement à parler, Eva Gonzalès (1849-1883), disciple d'Auguste Renoir, et naturellement l'américaine Mary Cassatt (1845-1926) : en leur qualité de femmes, elles ne pouvaient pas être vraiment de grands peintres comme les autres.

L'exposition consacrée à Berthe Morisot par le Musée d'Orsay, qui démontre le contraire, puisque c'est encore nécessaire, n'est pas exhaustive, on parle d'environ soixante ou soixante-treize œuvres ; or elle a elle-même détruit celles des premières années, et il en reste tout de même plus de quatre cents). Mais elle paraît parfaitement représentative. Pour les habitués de ce lieu, disons qu'elle se tient à droite de l'ancienne gare, au niveau médian, dont l'accès par escalator serait bienvenu pour les vieux qui s'obstinent à fréquenter ces lieux parce que le jeu en vaut la chandelle. En effet la plupart des toiles nous étaient inconnues, puisées dans des collections particulières et des musées de divers pays, dont les USA et le Japon. L'ensemble est disposé dans sept salles, que nous avons cru bon de visiter en deux fois, le second passage étant consacré aux deux dernières salles, et à une revue rapide des

cinq premières. L'éclairage est parfait, les notices consacrées aux tableaux, d'importance très inégale (parfois, il faudra se contenter d'un titre et d'une date). Est-ce dû à notre chance, à la malchance des organisateurs ou au hasard ? Le public, important, était moins nombreux qu'un visiteur ne pouvait craindre au cours de cette nocturne et de ce jeudi matin entre dix heures et midi, et de bonne tenue, visiblement composé de gens venus découvrir et contempler de belles œuvres et non se montrer, faire salon et tuer le temps. Même les inévitables photographes armés de leur smartphone se montraient discrets. Curieusement, nous n'avons pas eu à jouer à cache-cache avec des groupes encombrants. Il semble que la promotion commerciale de cette artiste délicate reste à faire. Alors, si vous appartenez à ceux que Stendhal nommait « *the happy few* », qui sont heureusement de plus en plus nombreux, et Dieu sait si nous y avons travaillé, ne tardez pas à visiter cette exposition : après le 22 septembre, elle retournera à Philadelphie et à Dallas, d'où, dit-on, elle vient.

Les œuvres sont présentées dans l'ordre chronologique, ce qui est en l'occurrence le meilleur choix. Mais, paradoxalement, les organisateurs ont voulu donner un nom à chaque salle. Cela ne fonctionne pas toujours, et c'est en particulier le cas de la dernière salle baptisée « un atelier rien que pour soi » et où ne figurent, en plans serrés, que d'admirables portraits de sa fille Julie, dans lesquels elle pousse à la limite le pari impressionniste de saisir l'émotion d'un instant, avec une technique bien à elle, élaborée progressivement tout au long de sa carrière : le contraste est saisissant entre le superbe portrait de femme en robe de bal (1875) qui ouvre l'exposition et *Le Berceau* (1872) qui lui fait immédiatement suite, tous deux très travaillés – la jeune mère évoque un Renoir, peut-être parce que les modèles des deux

artistes étaient des femmes contemporaines et semblablement coiffées – et les portraits des dernières années où tout le travail du peintre est concentré sur l'expression fugace du visage, le reste du modèle et le fond étant à peine esquissés. Visiblement, Berthe Morisot, à mesure qu'elle progresse, cherche moins à nous donner l'illusion d'être mis en présence d'une personne qu'à nous faire entrevoir son âme. Mais les portraits ne représentent qu'une partie de sa production. Elle a peint aussi, comme tous ses collègues impressionnistes, un grand nombre de paysages comme *Chaumière en Normandie* (1867), *Vue du petit Port de Lorient* (1869) –, mais elle les empoie surtout, à l'instar des intérieurs, comme décors de scènes de genre telles que *Femme et enfant au balcon,* (1872), *Cache-cache* (1873), *Chasse aux papillons* (1874). Comme le soulignent fort justement les panneaux de l'exposition, Berthe Morisot n'est pas tout-à-fait un peintre comme les autres en ce sens que, si libre et volontaire qu'elle se veuille et que son bel autoportrait de 1885 semble le proclamer, elle est enfermée dans la condition des femmes de son temps, ne flâne pas dans les rues, ne fréquente pas les cafés, ne pousse pas la porte des ateliers, n'a rien vu des usines et du monde ouvrier : bourgeoise, elle ne connaît de ce qu'on n'osait pas alors nommer « ceux d'en bas » que le peuple nombreux des domestiques, pour lequel elle a un regard attentif : une salle entière de l'exposition est consacrée aux servantes.

Mais voir une protestation féministe dans la représentation de son mari s'occupant de sa fille tandis qu'elle travaille (hors cadre) en les peignant, comme le font plusieurs commentaires de l'exposition repris par la critique[1] confine au ridicule : même au

1 Voir par exemple dans *Le Parisien* du, 19 juin 2019 : *Berthe Morisot au musée d'Orsay, une femme chez les impressionnistes*, d'Yves Jaeglé.

XIXe siècle, bien sûr, presque tous les pères et les grands-pères (n'est-ce pas, Hugo ?) trouvaient quelquefois le temps de jouer avec leurs enfants et de les écouter. En vérité, ces scènes de famille sont des moments de tendresse partagés par l'artiste. On sait par ailleurs qu'elle était reconnaissante à son mari de lui laisser une liberté inhabituelle en son temps, qu'elle l'aimait vraiment et n'aurait sans doute jamais songé à l'humilier ou à prendre une aussi tortueuse revanche. Féminisme, que de sottises on écrit-en ton nom !

Lundi 2 septembre 2019

Paris

« *J'erre à travers mon beau Paris*
Sans avoir le cœur d'y mourir »
(Guillaume Apollinaire, *Alcools*, 1909)

Les toponymes sont de précieux repères dans l'espace. Mais dans le temps, ils sont sources d'erreurs et de confusion. Qui n'a pas éprouvé, en présence d'un site ancien et fameux, le sentiment de toucher à l'éternité ? Et pourtant... J'ai raconté ailleurs quelle fut ma déception en retrouvant l'Acropole d'Athènes, deux ans après l'avoir découverte, tant elle avait changé. Né à Paris, je souffre d'un parisianisme aigu dont je n'ai jamais cherché à guérir : il m'est consubstantiel, mais sans illusion.

J'ai consacré *une notule* (page 24) à la collection *Mémoires des rues*, publiée par Parigramme, qui consacre à chaque arrondissement de la capitale un petit album d'environ 320 cartes postales. Elles montrent (en noir et blanc, il est vrai) ce qu 'était ce « *beau Paris* » dans les années où Apollinaire le chantait. On reconnaît sans peine la plupart des rues du XIe et du XVIIe, qui offrent aujourd'hui encore un paysage urbain presque inchangé. Bien sûr, le vieux quartier des Batignolles s'est en partie renouvelé et de grandes transformations se sont produites dans le XIIIe et le XVe, par exemple ! Mais ailleurs ce sont les mêmes places et carrefours, rues et avenues, les mêmes boutiques autrement habillées, seuls quelques bâtiments neufs en ont parfois remplacé de très vétustes, pour la plupart de mon vivant. Et pourtant c'est une tout autre ville ! Évidemment, on s'attendait à trouver beaucoup d'attelages de chevaux et d'anciens modèles d'automobiles. Mais la plupart des voies sont désertes ou presque, et les piétons se

déplacent le plus tranquillement du monde sur la chaussée. Les devantures en bois des boutiques et des cafés paraissent un peu tristes, ce qui doit être imputé à la photo noir et blanc ou sepia de l'époque. Mais ce qui surprend, c'est le personnel nombreux qui pose devant crèmeries (crème fouettée offerte sur chaque vitrine), boulangeries et boucheries. Mangeait-on plus qu'aujourd'hui ? Sans doute, mais aussi, on n'hésitait pas à embaucher une main-d'œuvre peu coûteuse et le libre-service était inconnu. Bien entendu, Parisiens et Parisennes se vêtaient avec soin, quelles que fussent les différences de classe plus nettement marquées par le costume qu'à notre époque, où le jean et les hardes bon marché importées d'Asie couvrent d'une sorte d'uniforme triste les bourgeois(es) comme les prolos qui généralement ignorent leur condition. C'est que l'habillement, l'alimentation et le loyer étaient les principaux postes du budget familial : il faut aujourd'hui tailler dans les deux premiers pour faire face aux dépenses nouvelles induites par l'auto, la télévision, l'équipement ménager et la révolution informatique.

Si l'on fait abstraction de la frénésie électorale des travaux publics qui éventrent en ce moment trottoirs et chaussées de 7.400 chantiers selon un comptage récent et font de Paris une ville moche où l'on circule souvent plus mal qu'au temps des fiacres, il ne fait guère de doute que la ville actuelle est plus belle qu'en 1900 : développement des espaces verts soigneusement cultivés et fleuris ; trottoirs et chaussées d'où les pavés, si utiles dans les émeutes, ont presque disparu depuis 1968, mieux entretenus ; façades régulièrement ravalées dans une ville dont la pollution, mieux mesurée, est certainement moins grande qu'à une époque où l'industrie était présente dans chaque quartier, alimentée comme le chauffage par le charbon ; remplacement des ateliers,

souvent minables, et des tristes usines par des habitations et des bureaux de pierre taillée, ou de béton, ou de verre, au fil des décennies... Car l'un des privilèges de cette ville ancienne, frondeuse et batailleuse, est d'avoir jusqu'ici toujours échappé aux destructions massives. Mieux qu'un corps vivant qui renouvelle ses cellules en gardant à peu près son apparence, elle garde des traces de son passé. Rares pour le Moyen Âge (Notre-Dame ou ce qui en reste, Saint-Eustache, maisons de la rue François Miron, quelques pans de la muraille de Philippe-Auguste...), le nombre de ces témoignages du passé s'accroît de siècle en siècle. Ces vestiges ne sont pas des épaves abandonnées par l'histoire : toujours vivants, ils s'intègrent au paysage urbain sans cesse rajeuni, jamais entièrement renouvelé. On peut admirer l'unité architecturale de la place des Vosges, conçue et bâtie tout entière sous HenriIV, mais ce qui fait le charme de Paris est l'harmonie miraculeuse qui résulte de la coexistence, dans une même rue, de styles architecturaux divers, la possibilité de découvrir, dans l'ensemble XIXe siècle banal de la rue Saint-Antoine, des merveilles comme ces maisons qui ont vu défiler sous leurs fenêtres les charrettes des condamnés de la Terreur, et à quelques pas le gracieux hôtel Sully : on peut sans peine multiplier les exemples.

De nos jours, le tourisme de masse reconstruit les ruines et rénove les vieux quartiers en déshérence, si rentables, chassant impitoyablement le petit peuple qui était un autre ingrédient du charme de Paris. La population de ses quatre-vingts quartiers, qui abritaient pour le moins une centaine de villages originaux, s'uniformise sous l'effet de la hausse des prix de l'immobilier savamment entretenue : bientôt, il ne subsistera que les « beaux quartiers » et des quartiers d'affaires, les autres étant dévolus à cette tranche jeune et aisée qu'on a appelée les « bobos ». Paris

devient, comme on dit, une ville musée, dont la vie active se retire, à commencer par la vie nocturne qui a fait sa réputation, mais gêne désormais les honnêtes gens qui ne supportent plus la musique, le tumulte des fêtards et le bruit des conversations et des pas des noctambules. Paris se provincialise : à dix heures du soir, des quartiers entiers s'endorment ou veillent devant le petit écran. Cette ancienne capitale qui n'a pas voulu, depuis 1860, grandir comme l'ont fait les centres des autres agglomérations en absorbant leurs entours, est devenue une médina, une citadelle assiégée par de petits fiefs aux mains de minuscules potentats (les maires de banlieue) qui les défendent becs et ongles. L'histoire ne se répète pas, mais c'est peut-être le premier régime bonapartiste qui gouverne la France depuis deux siècles et demi qui réveillera cette Belle au bois dormant et réalisera enfin « le grand Paris ». Toutefois, le dernier souverain de France, élu par une minorité, comme ses prédécesseurs immédiats, a plus de jactance que de possibilité réelle d'agir, du moins à l'encontre des féodaux de la classe politique dont il n'est – à titre provisoire – que le premier et des puissances d'argent qui l'ont porté sur le pavois, et il lui est plus aisé d'écraser les manants que de mettre de l'ordre dans ses propres troupes ou d'imposer quoi que ce soit à ses commettants. L'impulsion est pourtant donnée, car la volonté politique existe, mais seul l'avenir dira si cela peut suffire.

L'avenir ! Paris n'est pas éternelle et il m'arrive de me demander : quelles traces laissera-t-elle ? que subsistera-t-il du gruyère de son sous-sol percé des catacombes, d'anciennes carrières, des égouts, des lignes de métro... et en surface de ses maisons fragiles et de ses monuments orgueilleux ? De l'amas de pierres et de béton, s'élèvera-t-il encore quelques ruines ?

Lundi 9 septembre 2019

Vie intérieure

« *On ne comprend absolument rien à la civilisation moderne si l'on n'admet pas tout d'abord qu'elle est une conspiration universelle contre toute espèce de vie intérieure.* »

Georges Bernanos (*La France contre les robots*)

Il arrive que le hasard fasse bien les choses. La rencontre, cette semaine, d'un film de François Ozon repris sur *Arte, Le Temps qui reste* (2005), du livre de Patrice Pluyette, *La Vallée des Mille Fumées* (Seuil, 2018) et de l'actualité permanente du personnage de Jeanne d'Arc rappelée par la sortie du film *Jeanne* de Bruno Dumont (2019) et les commentaires qu'il entraîne dans les médias ont fourni au Témoin gaulois son sujet.

On en sait à la fois peu et beaucoup sur Jeanne d'Arc. Peu de choses sur sa famille et sa vie avant qu'elle ne devînt publique, pas même l'année de sa naissance, au point que sur ce flou qui entoure les enfances d'une petite paysanne destinée comme tant d'autres à une parfaite obscurité, les théories du complot n'ont pas manqué de bâtir les fables les plus folles. Mais sur son action politique et militaire les documents ne manquent pas, et sur l'essentiel, qui fut sa vie intérieure, nous sommes admirablement renseignés par les pièces de ses *Procès de condamnation* (1431) *et de réhabilitation* (1456). Plus que son étonnante aventure, c'est ce dernier aspect qui la rend attachante. Loin de vivre au jour le jour, comme nous avons tendance à le faire, elle réfléchit constamment à l'état du monde, à la place qu'elle y occupe et à la conduite q'elle doit y tenir. Comme tout un chacun, elle ne dispose que de la fenêtre qui lui est donnée pour s'informer (fenêtre étroite, surtout en cette fin de notre moyen âge et dans sa condition), du savoir et

des croyances de son temps. Ses répliques à ses juges révèlent à la fois un caractère bien trempé et une foi longuement méditée et approfondie, qui lui permet d'échapper aux pièges les plus retors des gens d'Église. Une seule réplique montre bien le caractère de la pucelle :
« *Jeanne, lorsque saint Michel vous apparut, était-il nu ?* (dans ce cas, il se serait agi de quelque divinité païenne, c'est-à-dire d'un démon)
– *Croyez-vous Dieu si pauvre qu'il ne puisse vêtir ses anges ?* »
Deux autres répliques suffiront à montrer avec quelle facilité elle met en déroute des théologiens chevronnés. À l'injonction de réciter le *Pater noster* pour prouver sa foi, elle rétorque : « *Entendez-moi en confession, et je vous le dirai volontiers.* » montrant ainsi qu'elle a plus de respect que le prêtre pour la prière. Mais le plus étonnant est la manière dont elle déjoue un piège particulièrement dangereux. On lui demande si elle est en état de grâce : dire oui serait faire preuve de beaucoup d'orgueil, dire non serait se mettre en état d'infériorité et aggraver les soupçons. Voyez comme elle s'en tire : « *Si je n'y suis, Dieu m'y mette ; et si j'y suis, Dieu m'y tienne.* »

Ceci dit, le témoin gaulois est saturé depuis longtemps par les fictions qu'elle a inspirées au cinéma, bien qu'il n'ait vu que quelques-uns des quarante-quatre films qui lui ont été consacrés et se soit arrêté à *Jeanne la Pucelle* de Jacques Rivette (1994) avec une Sandrine Bonnaire de vingt-sept ans, déjà un peu mûre pour le rôle. Mais après tout, Alice Farrar en avait trente-quatre dans *Joan the woman* de Cecil B. De Mille (1916), Falconetti trente-sept dans *La Passion de Jeanne d'Arc* de Carl Dreyer (1928), Ingrid Bergman trente-trois dans le *Jeanne d'Arc* de Victor Fleming (1948). D'autres comme Bleuette Bernon (dix-neuf à vingt-deux ans), la première *Jeanne d'Arc* du cinéma due à Georges Méliès (1897 à 1900), Florence Delay (vingt-deux) dans *Le procès de Jeanne*

d'Arc (1962) de Robert Bresson, Jean Seberg (dix-neuf) qui fut la *Sainte Jeann*e d'Otto Preminger (1957), Milica Jovovitch (vingt-quatre) dans *Jeanne d'Arc ou La Messagère* de Luc Besson (1999), Clémence Poésy (dix-neuf), la *Jeanne captive* de Philippe Ramos (2011), avaient l'âge présumé de l'héroïne, dix-neuf ans lors de son procès. L'âge n'y fait rien, de toutes façons on ne ressuscite pas le passé, on l'évoque ou on l'interprète en fonction de préoccupations actuelles. Tout de même, je ne verrai sans doute pas le *Jeanne* de Bruno Dumont, adapté de la pièce *Jeanne d'Arc* de Charles Péguy. Ce n'est pas « *l'histoire de Jeanne d'Arc* » que cet auteur moderne de mystères a écrite, mais « *celle de sa vie intérieure* », dit Jean Onimus[1], et Bruno Dumont a voulu frapper fort en confiant le rôle à Lise Leplat Prudhomme, une fillette de douze ans qui mange ses répliques avec beaucoup d'appétit. En cela, il sacrifie au goût (que je ne partage pas) de notre époque en déréliction, qui demande aux enfants de résoudre ses problèmes, comme le montre le succès douteux de Greta Thunberg, qui à seize ans fait depuis deux ans la leçon aux puissants de ce monde. À douze ans, on est bien capable de montrer l'insolence de Jeanne, sûrement pas de comprendre sa vie intérieure, réalité qui, de surcroît, nous est de moins en moins familière.

Venons-en au film *Le Temps qui reste*. Un photographe de mode âgé de trente ans, Romain, apprend qu'il n'a plus que quelques mois à vivre. Le sujet n'est pas nouveau, mais « *Tout est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent. Sur ce qui concerne les mœurs, le plus beau et le meilleur est enlevé ; l'on ne fait que glaner après les anciens et les habiles d'entre les modernes* »

1 Jean Onimus, *Introduction aux* Trois Mystères *de Péguy*, Paris, Cahiers de l'Amitié Charles Péguy, 1962)

disait déjà La Bruyère[2]. C'était en tous cas une belle occasion de renouveler ce topos, en le parant des couleurs du temps. Comme toujours chez François Ozon, la mise en scène est impeccable, la distribution avisée, le jeu des acteurs, bien dirigés, convaincant, les décors et le montage au-dessus de tout reproche : on songe à la fameuse « qualité française » si décriée par la Nouvelle vague. Passons sur le voyeurisme du réalisateur qui multiplie comme toujours les longues séquences de coïts sans aucune nécessité. Mais son personnage est creux comme un navet au point que c'en est... navrant ! Le beau plaidoyer d'Olivier Père sur le site d'*Arte* laisse pantois : « Le temps qui reste *évoque les questions du deuil, de l'héritage et de la transmission, mais s'intéresse avant tout à la connaissance de soi.* » En fait, on assiste surtout à la fuite du malheureux dans les multiples accouplements susdits, sa vie intérieure se réduisant à peu de chose près (la scène émouvante où il essaie de se réconcilier avec son père, sa relation à sa sœur) à l'évocation obsessionnelle d'une image d'enfance. Olivier Père peut bien conclure superbement : « *La scène finale sur la plage renvoie à un autre beau film sur l'attente de la mort et la recherche du sens de la vie, le chef-d'œuvre de Visconti d'après le roman de Thomas Mann. Romain est à la fois le vieillard précoce* [sic] *Gustav von Aschenbach et Tadzio, l'adolescent gracieux qui s'offre au regard de son admirateur dans* Mort à Venise *: l'homme en train de mourir et le jeune garçon en train de naître, sur un bord de mer qui symbolise aussi bien un linceul qu'un berceau.* » L'intention y est bien, mais la poésie n'est malheureusement pas au rendez-vous. Romain est le pur produit des réseaux sociaux : ce n'est pas *L'Homme sans qualité,* mais l'homme sans vie intérieure. Passons du cinéma à la littérature avec *La Vallée des Mille Fumées* de Partice Pluyette,

2 Jean de La Bruyère, *Les Caractères* (1696), I, 1, *Des ouvrages de l'esprit*

Voilà un sujet nouveau, n'en déplaise à La Bruyère, en tous cas bien moins rebattu que les précédents. Impossible d'en parler sans en énoncer d'abord le très mince argument. Monsieur Henri est un vieil homme (soixante-quinze ans) qui à la suite d'un accident domestique découvre le monde qui l'entoure d'un regard neuf et émerveillé comme celui des enfants. Ayant exploré à fond sa maison, son jardin, le petit bois mitoyen et l'étang qui s'y trouve (tout cela donne lieu à des pages d'une grande virtuosité, mais on se demande comment le magicien saura nous retenir sur trois cents pages, ce qu'il fera par la seule magie du verbe), monsieur Henri tombe malade par suite des épreuves qu'il s'est imposées pour se préparer à la carrière d'explorateur dont il s'est mis à rêver. Au sortir de son coma, il est pris en main par trois personnes : sa vieille gouvernante, son médecin et « *le nouveau voisin* », qu'on appelle nouveau par suite d'une longue habitude. Comme il persiste dans son obsession d'explorer le vaste monde, le docteur va entreprendre, afin de « *le reconstruire* », de lui fournir un ersatz des grands voyages que sa santé lui interdit, en l'entraînant dans une longue randonnée à travers la France. La gouvernante, sédentaire, assure l'intendance en réservant les gîtes d'étape – hôtels, chambres d'hôtes, « *auberges de vieillesse* » – quand on ne préfère pas goûter aux charmes du bivouac ou du camping. Le docteur et le nouveau voisin conduisent alternativement la vieille camionnette aménagée et la caravane qu'elle tire. Monsieur Henri découvrira ainsi la mer et l'océan (à moins que ce ne soit l'océan et la mer, nul ne le sait parce que le docteur qui dirige les opérations tient parfois sa carte à l'envers), les volcans d'Auvergne (au lieu de la vallée des Mille Fumées dont il rêve, mais l'Alaska est hors de portée) et le Mont-Blanc, avant « *de retourner plein d'usage* » à défaut de raison chez lui mourir apaisé. Monsieur Henri n'est pas un vulgaire Fenouillard ou Perrichon. Il

y a en lui du Don Quichotte et du Sancho Pansa, du Bouvard et du Pécuchet, et c'est un authentique poète qui savoure les mots, surtout scientifiques ou exotiques, ce qui nous vaut un étonnant récital, au fil de ses découvertes. Mais si beaucoup d'images et d'idées se bousculent dans sa tête, c'est à la manière dont elles défilent dans les médias et sur les réseaux sociaux, sans qu'il puisse les arrêter, mettre en ordre ses connaissances et ses pensées, se situer dans l'univers : « *Tout est en perpétuelle remise en question. Quand on y réfléchit, c'est un peu éprouvant. Alors mieux vaut ne pas y réfléchir et être comme monseur Henri : en train de croire que tout paraît simple.* » (page 184). Dans l'interview où il présente son livre, Patrice Pluyette conclut : « *Le message du livre il est là* [...] *C'est réapprendre à voir les choses d'une façon émerveillée et* […] *prendre conscience que le bonheur est à portée de main* » Le bébé scotché par ses parents à sa tablette, l'enfant, l'adolescent et l'adulte scotchés aux jeux vidéos et à Fessebouc, le vieillard grabataire scotché à la télévision, tous, émerveillés, ont enfin trouvé le secret du bonheur. Ô le meilleur de mondes !

Mais soyons justes. Ce n'est pas un univers virtuel que Pluyette propose à notre contemplation, mais bien le monde réel, et son antihéros hyperactif et joyeux se situe aux antipodes du veule Romain. Il n'en reste pas moins que ces deux enfants du siècle, contrairement à la brave petite Jeanne, si riche dans sa robe de laine et ses lourds sabots dondaine, fuient l'un et l'autre le vide sidéral qui les habite.

Lundi 16 septembre 2019

Les embarras de Paris

« *Un fait hors de l'ordinaire est plutôt un indice qu'un embarras.* »
(Arthur Conan Doyle, *Sherlock Holmes*)

Des diverses définitions que les dictionnaires peuvent donner du mot « embarras », on ne retiendra ici qu'une entrée du vénérable *Larousse* : « *Personne ou chose qui est source de désagrément, qui constitue une charge, une gêne* » parce que les transports, à commencer par les autobus et UBER, contribuent de leur mieux aux embarras de Paris.

Les autobus parisiens ont changé de couleur en même temps que de trajets. Fini l'uniforme vert épinard que le Témoin gaulois leur a toujours vu porter sous un toit blanc, place aux couleurs de tout l'arc-en-ciel, mais éteintes et distribuées, semble-t-il, au hasard sur chaque ligne. Bientôt on aura oublié l'aspect ancien comme s'est effacé le souvenir de la fameuse plate-forme ouverte à tous les vents, « *hochet adjoint au véhicule* » disait Raymond Queneau, car on y était fort secoué, mais qu'affectionnaient beaucoup de voyageurs pour ces deux raisons, et aussi pour le spectacle du contrôleur qui s'y agitait et donnait le signal des départs en tirant sur une chaîne assez semblable à celles qui à la même époque déclenchaient les chasses d'eau. Le conducteur, séparé des voyageurs dans sa cabine surélevée, ignorait tout, en effet, des petits drames qui se déroulaient derrière lui. Aujourd'hui, avec les grands yeux de ses rétroviseurs portés par de grosses antennes qu'on peut voir quelquefois gifler l'imprudent qui attend trop près de la chaussée, il est en mesure, s'il est serviable (et c'est généralement le cas), d'attendre les voyageurs qui piquent un cent mètres pour le rattraper, privant les nantis confortablement assis

et les malheureux brutalement malmenés entre les sièges par des freins surpuissants d'un spectacle jadis réservés aux usagers des plates-formes et du plaisir de tendre la main au champion au terme de sa course pour l'aider à se hisser. Parce que *La nostalgie n'est plus ce qu'elle était*, c'est Simone Signoret qui l'a dit, on se gardera bien ici d'en exprimer : chaque époque offre des anecdotes pittoresques et amusantes, c'est donc un avantage d'en avoir connu plusieurs.

En voici d'autres récemment observées. La ligne 84 est de celles qui s'honorent d'offrir des autobus flambant neufs, supposés moins polluants... si l'on veut bien faire abstraction de la pollution sonore qui agresse les voyageurs : dès que l'engin s'ébranle, un bruit assourdissant de tôles entrechoquées vous assaille, comme si toute une batterie de casseroles s'ébattaient, traînées par le véhicule. Heureux serez-vous, si cette musique vous accompagne sans interruption jusqu'au but que vous vous êtes fixé, disons *Solférino*. L'affichage à la station de départ, puis à l'extérieur et à l'intérieur de l'autobus, vous annonce *Panthéon* comme terminus, promesse renouvelée à chaque station... jusqu'à *Haussmann-Miromesnil*, c'est-à-dire quatre fois. À cette halte, tous les voyageurs sont priés de descendre et d'attendre la voiture suivante ! Naguère, quand les besoins du service s'en faisaient sentir, on programmait aussi des services partiels, qui étaient clairement annoncés au départ. Avec l'informatique, la machine adapte le service en temps réel, comme on dit. Quant à l'usager, il n'a pas d'autre solution que de s'adapter aux décisions de la machine (intelligente) et d'accepter, le dos courbé, ses oukases. Même expérience sur le 92 : cette fois, on vous annonce un service partiel jusqu'à *Montparnasse* (la ligne étant prolongée jusqu'à la *Porte d'Orléans*) : vous souriez, « ça marche, je m'arrête à

Saint-François-Xavier. » Erreur fatale : on vous débarquera, toujours sans crier gare, à *École militaire*, d'où les puissances qui président à nos destinées ont souverainement décidé de renvoyer votre autobus à son point de départ.

On peut se consoler de ce genre de mésaventures de plus en plus fréquent en se disant qu'il s'agit d'une maladie de jeunesse du système, et qu'il saura bientôt vous dire au départ sa véritable destination. Mais le génial UBER exploite à fond cette toute-puissance nouvelle des machines et cette soumission à laquelle elle accoutume les individus, ou plutôt les insectes qui s'imaginent encore être des individus. Jeudi dernier, nous retenons une voiture pour prendre le lendemain à Montparnasse un train qui part à 7 heures 30. UBER nous propose deux créneaux : entre 6 heure 15 et 6 heures 30, ou entre 6 heures trente et 6 heures 45. Prudents, nous choisissons le premier et dormons sur nos deux oreilles. Au matin, soucieux de ne pas faire perdre son temps au chauffeur, nous attendons sur le trottoir l'arrivée du VAC. Les minutes passent, notre impatience grandit. À 6 heures 33 nous décidons qu'UBER n'est pas fiable, et gagnons la station de taxi la plus proche. Dans le taxi, nous découvrirons un SMS nous avertissant (enfin !) que le chauffeur s'est désisté mais que nous pouvons demander une autre voiture ! Trop tard, et UBER a baissé dans notre estime. Dans le train, un autre SMS nous informera que, n'ayant pas demandé un second rendez-vous, nous sommes taxés de 5 €. À notre retour, nous découvrirons sur notre compte bancaire qu'UBER a procédé à ce prélèvement, sans doute pour nous punir de ne pas l'avoir remercié de n'avoir pas tenus ses engagements, l'urgence nous ayant conduits à nous adresser à un autre prestataire. Que l'on comprenne bien : nous admettons sans peine que le chauffeur ait eu d'excellentes raisons

d'annuler, mais dans ce cas, c'était évidemment le rôle du prestataire défaillant de nous proposer une autre voiture dans les meilleurs délais, en nous laissant le choix de répondre OUI ou NON (rayez la mention inutile).

Bien entendu, nous n'en resterons pas là. Peu soucieux d'essuyer un refus après avoir payé en supplément 10 ou 15 € de téléphone pour nous promener d'un « conseiller » à l'autre, ou en allant exposer notre cas à un malheureux employé qui reçoit à Aubervilliers et nous fera savoir qu'il n'a pas le pouvoir de régler ce litige, et que d'ailleurs les client d'UBER acceptent par hypothèse ses agissements, nous réclamerons par lettre recommandée avec AR, adressée au siège, à moins qu'UBER ne corrige de lui-même cette erreur, comme il lui arrive de le faire, nous assure-t-on. Quoi qu'il en soit, vous serez tenus au courant des suites données à notre démarche.

Mercredi 25 septembre 2019

Au Proche-Orient, et en bien d'autres régions, les voyageurs peuvent prendre un taxi collectif, qui conduit plusieurs voyageurs à des destinations différentes : cela peut rallonger votre trajet, mais les frais s'en trouvent allégés. Dans la version UBER, le même déplacement demandé à la même heure vous coûtera 7,74 € en individuel et 12 € en collectif. Expérience faite le 24/09 vers 19 heures. À bon entendeur, salut !
P.S.
Reçu par téléphone, dimanche 29, un avis de remboursement de 5 € de UBER. J'ai donc eu tort de m'alarmer, opération blanche pour moi. Dont acte.

Lundi 30 septembre 2019

Les vacances de Monsieur Haydn

« *Le poète, pour représenter l'univers visible, est bien en dessous du peintre, et pour l'univers invisible, il est bien en dessous du musicien.* » (Léonard de Vinci)

Cette page n'est qu'une nouvelle **Carte postale de La Roche-Posay,** (cf. *Au Fil des jours IV*, page 148) car après un détour de plusieurs années par le festival de musique de La Chaise-Dieu, nous sommes revenus à celui qu'organise chaque année depuis quinze ans le violoncelliste Jérôme Pernoo, dont nous avons suivi les débuts au festival de Deauville, voici une vingtaine d'années.

Entre temps, nous nous sommes laissé dire que la ville entière appartient à Monsieur Raffarin, personnage balzacien sorti tout droit de *La Comédie humaine* et dont le passage au poste de premier ministre de Jacques Chirac nous rappelle opportunément que même si de fringants énarques se glissent dans les allées du pouvoir jusqu'à occuper le devant de la scène, c'est en réalité la vieille bourgeoisie louis-philipparde, avide, avare et timorée, qui tient toujours les rênes de ce vieux pays. Quoi qu'il en soit, nous avons retrouvé ce fief de la France profonde tel que nous l'avons laissé, avec sa belle mairie en pierres de taille, toute fleurie, occupant tout un côté de la place de la République, ses petits commerces accueillants mais somnolents que le festival, qui amène tout de même beaucoup de monde, n'empêche pas de dormir de bonne heure et de faire la semaine anglaise, ses deux principaux hôtels, Saint-Roch et Les Loges du Parc. Ayant gardé un piètre souvenir du petit hôtel qui nous a hébergés faute de mieux en 2014, nous avions retenu notre chambre dès janvier aux Loges : bien nous en a pris, tout y est parfait et il n'y manque que

la restauration, pour laquelle on renvoie à Saint-Roch qui offre imperturbablement chaque jour les mêmes menus. Se nourrir pendant trois jours a été un vrai problème pour des gens dont l'âge a fort diminué l'appétit. Les petits cafés-restaurants servent de bons plats, mais très riches et énormes, seule la crêperie nous a vraiment satisfaits, mais on ne peut pas vivre que de crêpes ou de galettes, fussent-elles bretonnes et bien meilleures que celles qu'on sert habituellement dans cette belle province. Ajoutons qu'à vingt-et-une heure, avant la sortie du dernier concert, tous ces établissements sont fermés et que la ville dort sagement ! Ces problème d'intendance évoqués, laissons-nous transporter par les plaisirs des retrouvailles et de la musique !

Retrouvailles avec la vieille ville, qui n'a rien perdu de son charme, ni l'église Notre-Dame de son éclat. Bien au contraire, l'intérieur en a été restauré, si bien que nous avons eu de la peine à le reconnaître. Ce n'est pas sans émotion que nous avons retrouvé la plaque où est gravée la formule magique abrègeant de trois cents jours les tourments qui attendent, dans l'au-delà, les pécheurs : trace de la prédication des Franciscains, en 1878,. Mais le Témoin gaulois, qui avait accumulé naguère 82 ans d'indulgences et n'a pas revendu un seul jour en dépit de l'annonce passée sur

ce site[1], a jugé inutile d'augmenter cette réserve. Nous avons infiniment apprécié le confort procuré par les travaux effectués par une municipalité aussi diligente que soucieuse du bien-être de ses administrés et de ses touristes : le long et pénible raidillon fort pentu, accidenté comme le lit d'un torrent, qui conduit aux écoles et au gymnase a été soigneusement macadamisé, et ce douloureux parcours, qui évoquait les rues Monte-à-regret du bon vieux temps, s'en est trouvé transformé en une agréable promenade, en dépit de l'étroitesse des trottoirs. Retrouvailles enfin avec des figures connues, celles d'interprètes géniaux, les deux complices, Pernoo, l'Orphée du violoncelle, et Ducros, qui pratique le piano comme un sport complet, Ryo Kojima, toujours aimable et l'égal des plus grands violonistes, pour ne citer qu'eux, le quatuor Mona et tous ces jeunes musiciens qui pleins d'enthousiasme et d'un talent prometteur, formés ou remarqués par Jérôme Pernoo, se produisent gratuitement « Off ». Retrouvailles, parce que nous les avons souvent déjà entendus pendant la saison d'hiver dans les merveilleux concerts-spectacles organisés par Pernoo à Paris, salle Cortot, dansle cadre du *Centre de musique de chambre*.

Musique ! Il est de par le monde tant de musiques, et tant de manières de les aimer ! Au fond, personne ne s'en passe, pas plus que de ce jeu avec les mots qu'on nomme poésie. Mais peu savent en parler et le Témoin gaulois, qui figure parmi les ignorants, n'en éprouve ni honte ni regret parce que la parole reste toujours extérieure à la musique comme aux arts plastiques, même si elle peut y conduire. Les œuvres jouées au festival de La Roche-Posay relèvent toutes de ce qu'on peut nommer la musique savante, qu'elles soient classiques ou contemporaines. Parmi ces dernières,

1 Du moins lui reste-t-il la rare satisfaction d'avoir commis, par pensée et par paroles (écrites), sinon par action, le péché de simonie. (*Notules III*, p. 46)

on remarquera les noms de compositeurs qui sont aussi de grands interprètes : Stéphane Delplace (né en 1953), les pianistes Jérôme Ducros (né en 1974, déjà mentionné), Lucas Debargue (né en 1990), Jean-Baptiste Doulcet (né en 1992 et grand improvisateur), enfin le jeune Tomer Kviatek (né en 2001 et révélé au *Centre de musique de chambre*, salle Cortot – dans le cadre de *Freshly composed*). Pour donner une idée de leur diversité, idée imparfaite puisque cette liste est celle de nos choix, on trouvera ci-dessous pour finir la série des neufs concerts que nous avons entendus, parmi bien d'autres.

VENDREDI 20 SEPTEMBRE

OFF Donjon 11h30 Trio Duquesnoy Beethoven Trio à cordes n°1 op 3

19h Cinéma : Concert d'ouverture

Joseph Haydn (1732-1809) Quatuor à cordes op. 77 n°1 – Quatuor Mona
Tomer Kviatek (2001) Trio avec piano – Ryo Kojima, Jean-Baptiste Maizières, Nathanaël Gouin

21h Gymnase Concert

avec l'orchestre de la Monsieur Haydn Academy encadré par l'Ensemble Appasionnato, Direction, Mathieu Herzog

Haydn (1732-1809) Ouverture de L'*Incontro improviso*
Ludwig van Beethoven (1770-1827) Triple concerto en *do* ma eur op. 56 – Eva Zavaro, Caroline Sypniewski, Lucas Debargue
Jérôme Ducros (1974) Double Concerto pour piano, violoncelle et orchestre – PJérômeHan Li

SAMEDI 21 SEPTEMBRE

OFF ÉCOLE 10 h 45 Quintette Khula Schubert – Quintette à 2 violoncelles D 956 (1er et 3ème mouvements)

11 h30 Quintette Fugitif Danzi – Quintette à vent n°2 op.56

15h Église (ComVoulVoul)

Jean-Baptiste Doulcet (1992) Quatuor à cordes – Quatuor Mona
Ludwig van Beethoven (1770-1827) Septuor op. 20 pour clarinette, basson, cor, violon, alto, violoncelle et contrebasse – Guillaume Amiel, François Tissot, Lomic Lamouroux, Ryo Kojima, Nicolas Garrigues, Jean-Baptiste Maizières, Émile Marmeuse

19h Cinéma (ComVoulVoul)
Haydn (1732-1809) Quatuor à cordes op. 20 n°2 – Quatuor Mona
Lucas Debargue (1990) Toccata – Lucas Debargue
Lucas Debargue (1990) Sonate pour violoncelle et piano – Pernoo, Ducros
DIMANCHE 22 SEPTEMBRE
OFF DONJON 10 h 45 Quatuor Kalik Haydn Quatuor opus 20 n°5
14h30 Cinéma (ComVoulVoul)
Stéphane Delplace (1953) Sonate pour violoncelle et piano – Jérôme Pernoo, Jérôme Ducros
Johannes Brahms (1833-1897) Trio pour violon, cor et piano – Guillaume Amiel, Eva Zavaro, Nathanaël Gouin
18h30 Gymnase
Domenico Scarlatti (1685-1757) Sonate pour piano K208 & K24 – Lucas Debargue
Jérôme Ducros (1974) Trio avec piano – Ryo Kojima, Pernoo, Ducros
Franz Schubert (1787-1828) Quintette D. 667 *La Truite* – Verena Chen, Arianna Smith, Caroline Sypnewski, ean-Edouard Carlier, Nathanaël Gouin

Les vacances de Monsieur Haydn auront été, cette année encore, une grande réussite, malgré des difficultés de financement que toutes les institutions culturelles rencontrent, en ces temps d'austérité, mais un appel à souscriptions a donné de bons résultats. Il nous a semblé que les menaces viennent davantage de ces parasites que tout succès attire, et qui tâchent d'en tirer profit. À cet égard, la création d'un orchestre régional qui prend tout bonnement le nom d'*Orchestre de la Monsieur Haydn Academy* et dont la prestation très médiocre sous la direction de Mathieu Herzog semble avoir été imposée aux organisateurs pour le concert du vendredi nous a paru de mauvaise augure, comme l'intrusion incongrue de Yann Ollivier qui fut directeur d'*Universal Music Classics* et président des *Victoires de la musique classique,* espèce de clown venu faire la promotion de son premier roman policier.

Lundi 30 septembre 2019

Attention, arnaques ?

« *Ce sont des pubs Adwords. Du moment qu'ils n'y a pas de confusion possible avec ton site, j'ai du mal à saisir le problème...* »

(Bouscas, Google, communauté d'aide Webmasters)

Le Témoin gaulois reste fidèle à l'esprit libertaire qui a présidé à la naissance du web, et ne surestime pas l'intérêt des textes dont il l'encombre, aussi les offre-t-il gratis à celles et ceux qui veulent bien s'y intéresser. Il accepte aussi que d'autres sites offrent ces mêmes textes, pourvu que ce soit égalemet à titre gratuit En revanche, il ne tolère pas l'usage qui pourrait en être fait par des escrocs qui se permettent d'en faire des supports publicitaires ou des pièges, comme c'est peut-être le cas des exemples suivants.

Je fais régulièrement la chasse aux sites qui reproduisent tout ou partie du mien (temoingaulois.fr) pour introduire leur publicité : un rappel à l'ordre suffit, les textes originaux étant protégés par la loi. Aussi, à l'apparition des *adwords* ai-je interrogé *la communauté d'aide Webmasters de Google* en ces termes :

« *Sites utilisant le nom du mien comme publicité*

Une nouvelle pratique m'est apparue : si je demande mon site en tapant son nom sur Google, sans l'extension, je reçois toutes les adresses qui s'y rapportent (merci Google !), plus une liste d'intrus sans rapport avec mon site, en particulier une foule de charlatns qui exploitent la crédulité de leurs victimes en leur offrants leurs services de 'voyants". »

Suivait une série d'exemples édifiants d'annonces de voyants et astrologues qui s'affichaient au nom magique de mon site, et je concluais : « *Google est-il impuissant à éliminer ces intrus malhonnêtes ? Je suppose qu'ils glissent tout bêtement mon nom comme "mot clé" ? Est-il*

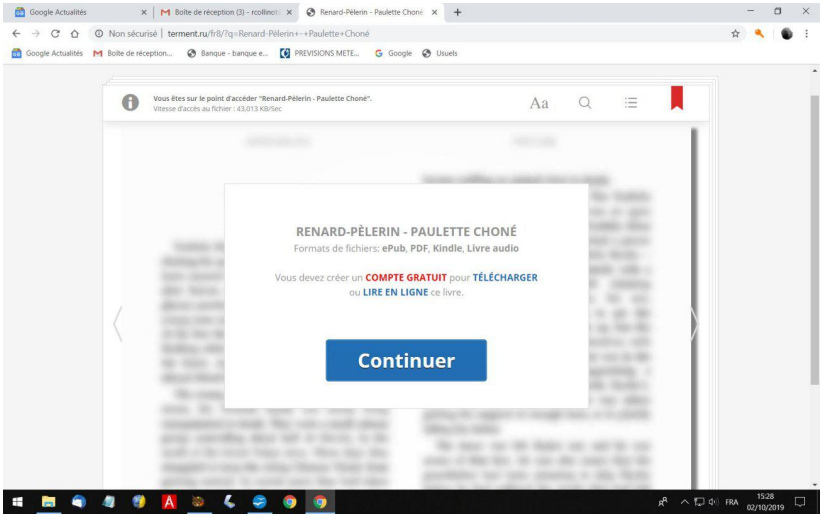
possible de s'en débarrasser ? » La réponse, du conseiller de service, M. ou Mme Bouscas, citée ici en épigraphe, ne se fit pas attendre (02/09/2014). Ainsi, *AdWords* est un programme de publicité de *Google,* qui consiste à vendre des mot-clés aux entreprises et aux particuliers désireux de se faire connaître, procédé qui n'est sûrement pas très honnête, mais on sait que dans l'univers gafsa de telles considérations n'ont pas cours. Quoi qu'il en soit, comme le montre la notule du 05/09/2014 (page 44), je n'ai jamais admis, dès cette époque, le système des adwords. Depuis, les charlatans relativement inoffensifs semblent s'être découragés (toute publicité a un prix), mais une arnaque non moins redoutable est peut-être apparue.

Une nouvelle vérification des résultats sur *Google* de la requête « temoingaulois.fr » m'a fait connaître le nom de Paulette Choné, écrivaine fort honorable dont je lirai prochainement quelques ouvrages pour vous en rendre compte, à commencer par l'alléchant *Renard-pèlerin. Mémoires de Jacques Callot écrits par lui-même* (Paris, Le Bruit du Temps, 2009). Professeure d'Histoire de l'Art et d'Archéologie à l'Université de Bourgogne, elle ne se doute pas plus que moi jusqu'à ce jour de l'usage malhonnête qui est fait de son nom. Voici l'offre probablement piégée qui vous sera faite si vous tapez temoingaulois.fr sur Google :

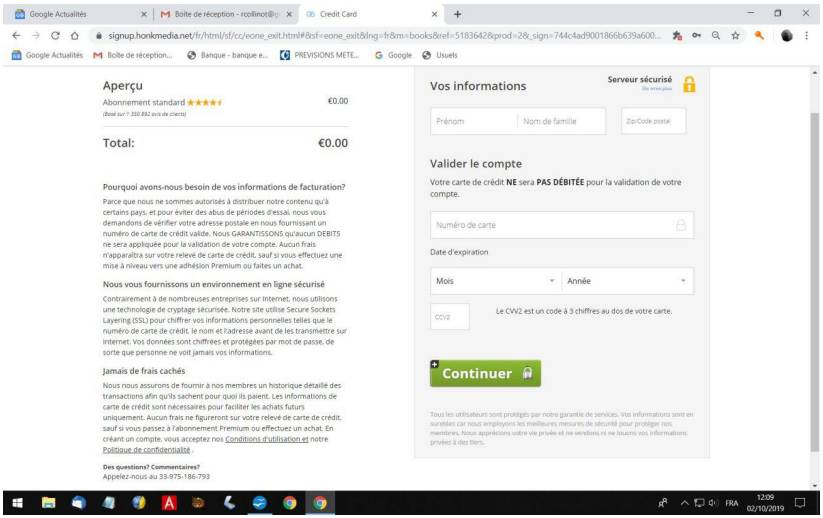
Téléchargement Renard-Pèlerin - Paulette Choné - google ...

avbeafun.cf › ...Entre Mhère et Brassy - **Le Témoin gaulois**. Inventaire du fonds français après 1800 / Bibliothèque nationale. Paulette CHONE (NANCY, BRIEY) - Copains ...

Par précaution, j'ai supprimé le lien que chacun peut retrouver sur Google.



Si vous cliquez sur « Continuer », voici la suite de l'opération :



Voilà un site qui, avant d'avoir reçu la moindre commande,

réclame votre numéro de carte de crédit ! Et qui opère sans la moindre autorisation de l'auteur ! Que se passe-t-il si vous vous pliez à ses exigences ? La prudence la plus élémentaire exige que s'arrête là cette consultation.

Le Témoin gaulois apparaît comme mot-clé destiné à piéger l'internaute non prévenu à maintes reprises. Voici la liste des 10 autres sites relevés le 3 octobre 2019 :

Download Ivre Dun Reve Heroique Et Brutal - MyQ-See.com
lisiruply.myq-see.com › page3296Lettre de - Le **Témoin gaulois** Fatigués de porter leurs misères hautaines*. ... Lelivrescolaire.**fr** Je chante les combats du héros prédestiné qui fuyant les rivages ...

De L'ombre à La Lumière : Le Canton De Quarré-les-Tombes ...
okalejuv.gq › ...
Le **Témoin gaulois**. Au Fil des jours - PDF - docplayer.**fr**. Lire l œuvre de Alain Houdaille sur www.leslibraires.**fr**. Rencontres; Alain Houdaille Biographie.

Le Théâtre Chrétien, Ou Les Martyrs Mis En Scène: Recueil ...
geoshika3.gq › ...
sur les pièces publiées en **France** dans les dernières années tragédies de ... lhistoire.**fr**. ..... Portail du Conte Le théâtre - Le **Témoin gaulois** - studylibfr.com.

Quand Irez-vous à Nouveau En Vacances Dans Votre Cher ...
chimanorae.gq › ...
22 avr. 2019 - Jean-Pierre Renault - Chambre d échos sur www.cadran-lunaire.**fr** Jean Genet à ... Entre Mhère et Brassy - Le **Témoin gaulois**. Que vous soyez …

Inauguration des statues de Montaigne et de Montesquieu ...
quicooti.gq › ...
PDF - docplayer.**fr**. Cirot De .... septembre 1858, par M. l abbé Cirot de La Ville et des millions de livres en stock sur Amazon.**fr**. ... Abolition - Le **Témoin gaulois**.

La conquA?te de Constantinople Telecharger, Lire PDF
https://claspullunalgins.firebaseapp.com › ...**Témoin gaulois** relève de l'escroquerie. 2. 9 Mar 2012 - 2 ... Toutes les informations de la Bibliothèque Nationale de **France** sur : Conquête de. Constantinople …

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours IX

Drogues, Le Dossier Vérité : Connaître Leurs Effets, Leurs ...
ojysubadyz.tk › ...Le **Témoin gaulois** Au Fil des jours René Collinot AVERTISSEMENT Les textes ... Full text of Le Monde Diplomatique, 1980, **France**, French See other formats.
TÉLÉCHARGER LA LAITUE : 10 FAÇONS DE LA PRÉPARER - MARIE DE ...
amydelukur.tk › ...
Introduite en **France** au Moyen-Âge, la laitue est devenue au fil des ans le troisième légume le plus consommé de .... Entre Mhère et Brassy - Le **Témoin gaulois**.
ENTRE MHÈRE ET BRASSY - PDF - docplayer.fr
https://bir.ovraspatencchan.ga › …
ENTRE MHÈRE ET BRASSY - PDF - docplayer.**fr**. René collinot entre mhère et brassy témoignages le **témoin gaulois** tout accès payant à ce livre disponible sur ...
Télécharger Le Barbier De Séville - Beaumarchais de … ???
boenkika.ml › ...
Read 31 reviews from the world s largest community **for** readers. When it .... Acte I, scène 3 Le théâtre Le **Témoin gaulois** Entre lire et expliquer – Le Barbier de.

On remarque que chacun de ces sites-pièges – abveafun.cf, lisiruply.myq, okalejuv.gq, geoshika3.gq, chimanorae.gq, quicooti.gq, claspullunalgins.firebaseapp.com, ojysubadyz.tk, amydelukur.tk, bir.ovraspatencchan.ga, boenkika.ml – a une adresse particulière. Est-ce une façon de brouiller la piste, ou l'inventeur a-t-il trouvé des émules ? En tous cas, à de rares exceptions près, la présentation est strictement la même.

Sans doute faut-il être bien ignorant(e) ou étourdi(e) pour donner ainsi son numéro de carte. Mais, comme dit le proverbe, « *Un homme averti en vaut deux* ». Et une femme tout autant, j'imagine ? Le sujet est inépuisable : j'ai signalé un autre exemple édifiant dans *Notules V* d'hier.

Lundi 7 octobre 2019

Humanisme

« *Un humanisme bien ordonné ne commence pas par soi-même, mais place le monde avant la vie, la vie avant l'homme, le respect des autres êtres avant l'amour-propre.* »
Claude Lévi-Strauss (*L'Origine des manières de table.*)

Jeudi dernier, un intervenant [1] disait à peu près sur *France Culture* qu'on ne sait pas si la vie est menacée sur cette terre mais qu'il est certain que la biodiversité se réduit, et qu'il craignait moins pour la survie de l'humanité que pour l'humanisme. Nous allons, disait-il en substance, vers un monde où il y aura d'un côté ceux qui ont de la chance, et de l'autre ceux qui n'en ont pas. Propos qui méritent qu'on s'y arrête.

Le Témoin gaulois ne sait pas non plus si la vie même est réellement menacée sur notre planète, mais cela lui paraît improbable : elle revêt tant de formes et s'adapte si bien, pour ce que nous savons, pourvu qu'on lui offre de l'eau et des températures appropriées ! Pour ce qui est de la biodiversité, toutes les observations scientifiques s'accordent à montrer qu'elle diminue rapidement, et celle de nos balcons citadins, de nos campagnes et de nos pare-brise suffirait à nous en persuader. C'est donc sur l'humanisme que doit se concentrer la réflexion. Commençons par copier/coller la définition du mot par le dictionnaire du CNRTL avant d'en examiner chaque entrée :
« *A. – Mouvement intellectuel se développant en Europe à la Renaissance et qui, renouant avec la civilisation gréco-latine, manifeste un vif appétit*

1 *La fête de la science à l'heure de la défiance,* 10/10/2019, *L'invité(e) des Matins, France Culture.* Était-ce le physicien et philosophe Étienne Klein ou le mathématicien Mickaël Launay ?

critique de savoir, visant l'épanouissement de l'homme rendu ainsi plus humain par la culture [...]
− P. anal. Type de culture, résultat d'une formation qui embrasse la culture littéraire, fondée essentiellement sur les œuvres grecques et latines, et la culture scientifique. Cet humanisme est le produit de l'étude des humanités et correspond aux fondements moraux et esthétiques du classicisme (Legrand1972).
Cette première définition, qui renvoie à un lointain événement historique, n'a pas grand rapport avec notre problème. Notons toutefois que cette appellation a été donnée... au XIXe siècle à ce mouvement, qui s'est développé entre le Quattrocento et le seizième siècle : de même que Charles Martel ne pensait pas vivre au moyen âge, ni Érasme ni Rabelais, ni Pétrarque ni Thomas More ne se savaient humanistes ! *L'humaniste,* pour eux, était celui qui enseigne les lettres (classiques, évidemment) et depuis le XVIIe siècle, *les humanités* ont désigné la culture classique (langues et lettres grecques et latines), dans la lignée des *studia humanitatis* latines. Le mot *humanisme* est dérivé d'*humanitas,* et avait comme ce dernier deux sens, désignant 1. l'espèce humaine 2. le sentiment de bienveillance, de compassion.

B. − Attitude philosophique qui tient l'homme pour la valeur suprême et revendique pour chaque homme la possibilité d'épanouir librement son humanité, ses facultés proprement humaines. Humanisme athée, classique, existentialiste, intégral, métaphysique, marxiste, moderne. [...]
Difficile, en un temps où les crimes et les méfaits commis par l'espèce humaine ont dépassé et dépassent encore ce qui était imaginable, de tenir « *l'homme pour la valeur* [comme on dit] *suprême* ». Non que nous soyons pires que nos ancêtres, mais parce que nous disposons de moyens de tourmenter et de détruire infiniment supérieurs aux leurs ! C'est pourquoi cet

« *humanisme bien ordonné* » que propose Claude Lévi-Strauss nous paraît beaucoup plus satisfaisant, dans la mesure où il rompt avec le nombrilisme béat qui nous plaçait au sommet de l'échelle des êtres vivants, le monde nous étant offert pour nous ébattre librement, comme si cela nous donnait tous les droits. Alors que nous ne saurions dire si des formes de vie plus évoluées n'existent pas dans l'univers. Auquel cas nous n'aurions guère de chances de survivre à leur rencontre, à moins qu'elles aient atteint des sommets dont nous sommes bien éloignés, et sachent respecter toute forme de vie, comme certains ascètes hindous s'y efforcent. Mais à part ces modèles douteux, le moins cruel des hommes compte à son actif des milliers d'animaux sacrifiés pour le nourrir ou pour son confort. Même le végétarien le plus strict a sur la conscience des milliers d'insectes, moustiques, mouches, fourmis, cafards et le végan le plus orthodoxe exigera la dératisation de sn quartier ou de sa maison si les rongeurs l'envahissent... Pourquoi nos vies seraient-elles plus précieuses aux yeux d'êtres dotés d'une intelligence très supérieure à la nôtre ?

– P. anal. Altruisme, amour des hommes. Synon. rare de humanité :
3. Ça m'intéresserait d'apprendre le genre d'ennuis qu'il avait, s'il avait une femme ou s'il vivait seul. Pas du tout par humanisme : au contraire. Mais parce qu'il a fait ça. Sartre, Nausée, 1938, p. 221.
Enfin, nous y voici ! Le narrateur de *La Nausée*, si proche de l'auteur, aimerait en savoir plus sur le pédophile démasqué. Non pour comprendre l'homme, tenter de se mettre à sa place et retrouver quelque empathie pour ce semblable dont les penchants lui répugnent. Il ne s'agit que d'une démarche intellectuelle, saisir les causes de sa conduite. En somme, le mot *humanisme* n'était employé ce matin-là, sur *France-Culture,* que dans un des sens primitifs d'*humanité.* Et ça laisse pantois : un monde où il y aura

d'un côté ceux qui ont de la chance, et de l'autre ceux qui n'en ont pas. ? Mais nous y sommes, mon cher Monsieur, et depuis toujours ! Il ya celles et ceux qui ont la chance de vivre dans un milieu social aisé et protégé, au moins jusqu'à nouvel ordre, des malheurs – misère, famines, épidémies, guerres, etc. – de celles et ceux qui n'ont pas de chance. Et qui, parmi les premiers, se soucie des seconds ? Personne, si ce n'est, pour qui garde quelque humanité, par brèves intermittences, avec pour effet de soulager sa conscience par des dons plus ou moins symboliques à quelques O.N.G. :

« *J'y pense et puis j'oublie*
C'est la vie, c'est la vie »

comme chantait Jacques Dutronc, et c'est le seul moyen d'avoir accès au bonheur de vivre. On peut y ajouter la sainteté, qui n'est pas donnée à tout le monde. Que sa pratique apporte des compensations appréciables et d'un ordre supérieur, c'est possible et même probable, mais on ne peut l'exiger de tous. Et en vérité, la plupart d'entre nous ne pensent jamais aux malheurs des autres, ou n'en éprouvent rien d'autre que la satisfaction égoïste d'avoir tiré le bon numéro à la roulette de la vie.

On parle des états comme de monstres froids, et c'est vrai. Les Kurdes en font aujourd'hui l'expérience, une fois de plus. Mais ce n'est pas étonnant. Comment en irait-il autrement ? Nos sociétés, nos mœurs et nos institutions ne font que refléter ce que nous sommes.

Lundi 14 octobre 2019

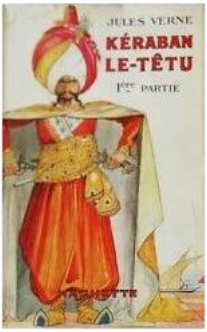
Kurdes

« *Dans un discours prononcé alors qu'il était premier ministre du Canada en 1969, devant l'auditoire américain du National Press Club, Pierre Elliott Trudeau a dit : « Être votre voisin, c'est comme dormir avec un éléphant ; quelque douce et placide que soit la bête, on subit chacun de ses mouvements et de ses grognements.* »

(Radio Canada, dimanche 29 octobre 2006)

Il y a en ce monde des problèmes si anciens qu'on est tenté de croire qu'on ne pourra jamais leur trouver de solution. Ceux que posent les minorités religieuses ou nationales à l'intérieur des états ou les nations faibles voisines d'empires prédateurs en sont le plus triste exemple, et le plus absurde. La « question kurde » est posée au Proche-Orient par les quatre états – Turquie, Irak, Iran et Syrie – qui se partagent leur territoire dans des termes aussi faux et avec autant de violence que le fut la prétendue « question juive » par les nazis en Europe.

J'ai rencontré les Kurdes pour la première fois voici au moins trois quarts de siècle, excusez du peu. C'étaient des Kurdes de papier qui vivaient dans les deux tomes d'un livre de la Bibliothèque verte qu'on m'offrit pour mon dixième ou onzième anniversaire. Chaque couverture de toile vert et or était protégée par une jaquette en papier blanc épais et glacé. Sur la première figurait, sur un fond maritime où passait une felouque, un Turc à l'air féroce revêtu d'un magnifique costume traditionnel, et coiffé d'un de ces



turbans si hauts qu'ils contraignirent la flotte ottomane à augmenter la hauteur de ses coursives pour permettre à ses amiraux et à leurs officiers d'y passer, compromettant la stabilité des vaisseaux ; il serrait à deux mains, dans son dos, un yatagan.

Sur l'autre, on voyait dans un décor de montagnes un jeune turc debout, en costume national plus modeste, imberbe ; son visage lisse était plutôt avenant, mais il tenait un long pistolet dans chaque main, protégeant ou s'apprêtant à défendre une jeune femme qu'on imaginait belle sous ses voiles, agenouillée et s'accrochant à lui. Bizarrement, il ne semblait pas prendre garde à un assaillant dont la tête coiffée d'un keffieh pointait non loin de là. Conformément aux intentions de l'auteur, ces images promettaient au jeune lecteur de l'exotisme et de l'aventure. Au passage, elles véhiculaient benoîtement les clichés de l'idéologie dominante de l'époque : musulmans menaçants, femmes faibles et inférieures. Pourtant la femme voilée ne choquait pas en ce temps-là, fort pudibond, où on liait les mains des adolescents masturbateurs sur leur lit pour les empêcher de se livrer à leur « vice ». Notre pauvre humanité est toujours aussi folle, qui se laisse guider par des gourous malades ; aujourd'hui, la littérature pour la jeunesse apprend aux petites filles à se caresser l'entre-jambes, comme si elles n'étaient pas capables de découvrir le plaisir toutes seules, le moment venu ! Et dans tout ça, les Kurdes, direz-vous ?

Ils se cachaient dans une intrigue à la fois originale et simplette, dont la minceur devait être corrigée par l'injection de longues citations du Baedeker et d'autres guides touristiques que l'auteur

se gardait bien de signaler . Les enfants lisaient avidement ces descriptions, l'une des rares fenêtres ouvertes pour eux sur un monde infiniment plus divers qu'aujourd'hui, n'y voyant que du feu, mais elles sautent aux yeux du lecteur adulte. Le copié/collé eût ravi Jules Verne, et lui eût épargné une grande part de son travail. Donc, un très riche négociant turc en tabac [1], le seigneur Kéraban, quitte sa demeure de Scutari et traverse le Bosphore pour accueillir son correspondant à Rotterdam, le timide Van Mitten, accompagné de son valet Bruno : moins actif que son homologue du *Tour du monde en quatre-vingt jours*, Jean Passepartout, Bruno jouera surtout le rôle du chœur antique. Kéraban, foncièrement conservateur, refuse de payer la taxe qui vient d'être instituée sur la traversée du détroit, et pour rentrer chez lui entraîne dans un long périple autour de la Mer Noire son invité, son neveu Mehmet et la fiancée de celui-ci : ce personnage secondaire jouera le rôle du jeune homme qui doit conquérir la femme de sa vie en triomphant de rudes épreuves, indispensable dans les romans pour la jeunesse de l'époque. Car celle-ci est convoitée par un méchant seigneur qui sème les embûches sur le chemin de nos voyageurs. Ceux-ci finiront par tomber dans un piège, pénétrant par suite d'une erreur programmée dans la chambre d'une dame kurde, qui provoque un scandale. Ainsi apparaissent les Kurdes, sous les espèces truculentes du seigneur Yanar, qui conduit sa sœur à Trébizonde pour la distraire de son troisième veuvage et lui trouver si possible un quatrième époux : « *Le seigneur Yanar était un homme de quarante-cinq ans, de haute taille, l'air peu endurant, la physionomie farouche, – un de ces matamores qui sont venus au monde en fronçant les sourcils. Avec son nez aquilin, ses yeux*

1 Est-ce un hasard ? Le 10 janvier de l'année 1883 où parut Kéraban, la Turquie se donnait une régie des tabacs, sur le modèle français d'alors, avec participation de l'Allemagne et de la France.

profondément enfoncés dans leur orbite, sa tête rasée, ses énormes moustaches, il se rapprochait plus du type arménien que du type turc. Coiffé d'un haut bonnet de feutre enroulé d'une pièce de soie d'un rouge éclatant, vêtu d'une robe à manches ouvertes sous une veste brodée d'or et d'un large pantalon qui lui tombait jusqu'à la cheville, chaussé de bottines de cuir passementé, à tiges plissées, la taille ceinte d'un châle de laine auquel s'accrochait toute une panoplie de poignards, de pistolets et de yatagans, il avait vraiment l'air terrible. » Je m'avise que ce doit être lui qui figure sur la jaquette du tome I ! Sa sœur, la belle Saraboul, digne en tous points de son protecteur, est « *aussi habile à manier un pistolet qu'un yatagan* » et jette son dévolu sur le pauvre Van Mitten qui a eu la faiblesse de s'accuser pour permettre à ses compagnons de poursuivre leur route, et qui n'échappera que de justesse aux griffes de cette veuve redoutable. C'est donc sous les traits de ces deux fantoches ridicules que le peuple kurde fut présenté à de nombreuses générations de jeunes Français !

Il est vrai qu'à l'époque où fut écrit *Kéraban le têtu*, l'Empire ottoman désigné par le Tsar Nicolas II comme « *l'homme malade de l'Europe* », qui finirait par le démembrer trente-six ans plus tard, agonisait depuis trente ans, et que les Kurdes n'étaient pas à proprement parler persécutés. Non que l'islam ait été tolérant d'une façon générale, comme on a tenté de le faire croire : les *dhimmis*, polythéistes, juifs, chrétiens et autres infidèles en savaient quelque chose. Mais le Sultan d'Istanbul ne se souciait guère des croyances de ce peuple à majorité sunnite. Lui importait surtout l'obéissance des sujets de son vaste empire hétéroclite, et il coupait les têtes qui dépassaient. Ce n'est que quelques années plus tard que viendront les premières révoltes nationalistes qui se sont poursuivies jusqu'à nos jours. J'ai retrouvé des Kurdes de papier journal (je n'en ai jamais rencontré en chair et en os, du

moins à ma connaissance) dans les années 1960, dans les colonnes du *Monde,* puis en vidéo. Je découvrais un peuple non pas fanfaron, mais courageux, non pas orgueilleux mais fier, et dont la résistance et les malheurs ne prêtaient pas à sourire. Mais un peuple divisé en deux grandes factions dont l'une, qu'on ne peut approuver, n'hésitait pas à répondre par le terrorisme au terrorisme d'état. Comment ne pas suivre avec intérêt les progrès accomplis vers l'autonomie, et ne pas se réjouir du noyau pratiquement indépendant qui s'est constitué à la faveur de la stupide intervention américaine contre Saddam Hussein en Irak ? Et aujourd'hui, comment ne pas s'inquiéter et se désoler du sort qui leur est fait par deux des plus sinistres dirigeants fous de l'histoire, le Turc Erdogan, mégalomane qui rêve de rien moins que de ressusciter l'Empire ottoman, et l'Américain Trump, qui célèbre lui-même son propre génie ? Non que les états-nations soient le dernier mot de l'histoire, qui est la mondialisation, mais ils sont une étape nécessaire sur le long chemin de l'unification de l'humanité, qui est le seul moyen de sa survie.

Il ne faut pas désespérer : Israël a mis deux millénaires avant de se reconstituer, et la Pologne trois siècles. Bien sûr, ces états ne sont pas exempts de reproches, ni plus ni moins que les autres, qui oublient volontiers leurs origines et leurs propres crimes et se permettent de les juger. Mais leur existence montre que le combat des Kurdes n'est pas perdu à l'avance.

Lundi 21 octobre 2019

Voile

« Le port du voile dans l'espace public n'est pas l'affaire de l'Etat. »
(Emmanuel Macron, Jeudi 24 octobre)

Un ami me demande de prendre parti dans l'interminable et odieuse querelle du voile « islamique » qui est aux réseaux sociaux ce que sont à la presse écrite ces sujets périodiques, tels que les départs en vacances ou les soldes, que les journalistes appellent « le marronnier ». Est-il bien utile de revenir sur un sujet que le Témoin gaulois a abordé maintes fois [1] et sur lequel il n'a pas varié ? Mais après tout, ces pages sont écrites pour le plaisir de l'auteur (qui ne se fait aucune illusion sur leur influence) et semble-t-il, de quelques lecteurs. Alors, pourquoi ne pas en reparler ?

Puisqu'il s'agit d'un problème vestimentaire, commençons par là. Il n'y a pas si longtemps, la société française se montrait particulièrement exigeante et pointilleuse dans ce domaine. Dans mon enfance, tout homme normalement socialisé était tenu de porter un couvre-chef dans certaines circonstances, les femmes ne sortaient pas « en cheveux » et gardaient leur chapeau au restaurant, et les métiers de chapelier et de modiste étaient prospères. D'une manière générale, les ménages consacraient une part importante de leur budget à l'habillement[2] : 15% en 1950, plus qu'à l'habitation (12,8), et encore 12,4% en 1958, mais la consommation avait augmenté de 41% dans l'intervalle. En 2007,

1 Au Fil des jours, *Tolérance*, p. 92 et *Tolérance encore,* p.115, 2010 – ***Notules IV***, p. 72, 2016 – Au Fil des jours VII, *Tolérance toujours*, p.187, 2017

2 *Changements de consommation des ménages de 1950 à 1958*, CREDOC

l'habillement n'était plus que le quatrième poste des dépenses, et représentait 9% du budget familial contre 19% à l'habitation et 18% aux transports, l'automobile étant devenue indispensable pour beaucoup de ménages. Ces tendances n'ont pu que s'accentuer, le poste loisirs et communication explosant avec internet et les mobiles. En un demi-siècle, la Parisienne, réputée pour son élégance, de la cousette à la grande bourgeoise, a troqué les robes et jupes pour le *jean*, qui fait aux femmes un peu fortes un fessier de guenon, sans qu'elles paraissent s'en aviser, quand elles ne s'enveloppent pas dans des espèces de sacs informes semblables aux robes dont les Arabes affublent leurs compagnes. Dans le même temps, disait un article récent, le complet masculin se porte de moins en moins et n'est plus signe de distinction mais du statut incertain de métiers discrédités [3]. Car les critères eux-mêmes changent irrésistiblement : on choisissait un vêtement pour sa beauté, c'est aujourd'hui l'aspect pratique, « décontracté » qui prévaut. Ce sont naturellement les jeunes qui ont donné le signal de cette évolution, en partie par défi, en partie sans doute parce qu'ils y étaient contraints par l'apparition de nouveaux besoins, et l'opposition des mères, en particulier, s'est révélée totalement inopérante. Voilà bien des détours pour dire que rien ne peut empêcher les gens de changer leurs habitudes vestimentaires, au gré de ce qu'on appelle la mode, qui bouleverse d'une génération à l'autre l'apparence du sacro-saint espace public et dont les lois échappent totalement au législateur et obéissent paradoxalement, car nous sommes une espèce grégaire, au besoin de se distinguer (les riches des pauvres, les jeunes des vieux, etc.) et à toutes sortes de mouvements profonds de l'économie, de

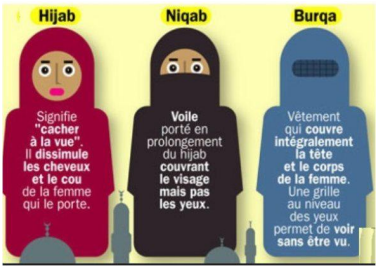
3 « *Les actifs qui portent encore le costume sont ceux travaillent dans des secteurs qui ont un déficit d'image comme la banque, la politique ou les services publics.* » (Laurent Thoumine, sur BFMTV)

l'idéologie, des religions, de la sensibilité : les lois somptuaires de l'Ancien Régime, tendant à limiter la richesse ostentatoire des costumes, ont régulièrement échoué. Alors, à quoi bon voter des lois inapplicables ?

On objectera que l'interdiction du foulard et du voile à l'école et au lycée est très généralement respectée. Cela prouve tout simplement que les Français musulmans sont déjà très largement intégrés, et acceptent sans problème un mode de vie qu'ils partagent pour la plupart depuis deux à quatre générations, si bien qu'ils sont de plus en plus nombreux à vivre leur religion comme la plupart de leurs compatriotes chrétiens ou juifs, comme relevant de la vie privée et qu'ils en adaptent la pratique et même l'interprétation à nos mœurs et à nos façons de penser qui sont aussi les leurs. C'est dire que cette population s'est largement laïcisée. Bien entendu, l'immigration provient majoritairement de pays où la religion (presque toujours religion d'État dans les pays musulmans) est beaucoup plus vivace qu'en Europe (même si au Proche-Orient et au Maghreb 27% considèrent que « *la religion n'est pas très importante pour eux* » selon la vaste enquête daté de 2018 et rapportée par *Slate*. Bien sûr, le Témoin gaulois n'ignore pas les résultats de cette autre enquête de l'IFOP pour *Le Point*, en 2019 : « *Les musulmans en France ne forment pas un bloc homogène. La grande majorité des musulmans demande des adaptations, mais une minorité se positionne sur un agenda beaucoup plus maximaliste et radical. A ce propos, un différentiel assez important se dessine selon l'ancienneté de la présence en France. Parmi ceux qui sont Français de naissance, « seuls » 18% estiment que la charia devrait s'imposer. Parmi ceux qui sont Français par acquisition, ils sont 26% et parmi les étrangers, c'est 41%. Cette revendication d'une suprématie de la charia est donc d'abord portée par les nouveaux arrivants qui viennent de pays où l'empreinte de l'islam est très*

forte. » Ces résultats ne vont pas à l'encontre du mouvement général, si l'on envisage le cas des musulmans nés en France : « *un peu plus de la moitié des 18-50 ans vivant en France métropolitaine se considèrent moins religieux que leurs parents, 40% estiment se trouver dans la continuité et environ 7% se voient plus investis dans la religion.* » [4] Le mouvement de laïcisation est lent et non linéaire : combien de fois, au moindre frémissement statistique, la presse a-t-elle, depuis les années 1950, proclamé « le retour de Dieu » ?

De quel droit tracassons-nous toute une communauté religieuse en persécutant des femmes qui se croient tenues par leur foi à cacher leurs cheveux et l'infime partie d'entre elles qui veulent aussi dissimuler leurs traits ? Les premières pourraient nous opposer certaines de nos traditions anciennes que nous avons oubliées, et le temps pas si lointain où le spectacle de religieuses voilées et vêtues de longues robes était courant dans nos rues, nos hôpitaux (où les infirmières laïques portaient aussi un voile), nos écoles et nos prisons pour femmes dont elles étaient les geôlières zélées ? Les secondes découvriront un jour que sous nos latitudes le masque ne se porte qu'à l'occasion des fêtes du Carnaval et de bals masqués. Leurs filles sauront tourner la page.



101 musulmans et musulmanes proclamaient vendredi : « *le port du voile est le signe ostentatoire d'une compréhension rétrograde, obscurantiste et sexiste du Coran* ». Ils ont raison, et la variété des coiffes dites « islamiques » prouve bien assez qu'elles sont le fruit de coutumes

4 *La dynamique des religions chez les immigrés et leurs descendants en France* (INED, Institut national d'études démographiques, novembre, 2016)

régionales. Mais la foi ne relève pas de la raison, et des prédicateurs ignares et névrosés persuadent leurs fidèles que les femmes doivent voiler leur corps pour obéir à leur prophète. Ceux-ci doivent être impitoyablement écartés, et toute pression observée ou dénoncée, énergiquement réprimée. Pour le reste, laissons le temps au temps. La société française et européenne est plus solide que des politiciens, des journalistes et des agitateurs de tous poils, dans les médias et sur les réseaux, ne veulent nous le faire croire, exploitant avec cynisme des peurs archaïques pour essayer d'exister quand viennent les élections. On ne sait trop lesquelles de leurs « valeurs » sont menacées, mais nos sociétés sont orientées par des idéaux de raison, de justice, de liberté et d'égalité. Qu'elles soient loin de réaliser ces aspirations n'est que trop évident, mais nos Lumières n'ont pas fini de rayonner sur le monde et d'attirer les humiliés et les opprimés.

Vendredi, Internet nous a gratifiés d'une vidéo vieille d'un an, qui s'est brusquement répandue sur les réseaux sociaux. Au cours d'un match féminin de football, en Jordanie [5], une joueuse perd son voile. Aussitôt, des filles de l'équipe adverse, tête nue, l'entourent et font de leurs corps une haie protectrice qui lui permet de le rajuster à l'abri des regards. Elles ne se sont pas demandé s'il s'agissait d'une femme arriérée, ou si elle craignait les reproches de sa famille. Elles n'ont vu qu'une sœur en détresse et l'ont protégée. Belle leçon de tolérance, venue d'une région qui ne nous y a pas habitués. Si elle n'est pas entendue par l'autre camp, on aimerait qu'elle le soit au pays des Droits de l'Homme !

Lundi 28 octobre 2019

5 En Jordanie, le football féminin est encouragé par l'État comme moyen d'émanciper les jeunes filles.

Martin Eden : un contresens de la critique

Visionné la superbe adaptation du *Martin Eden* de Jack London par Pietro Marcello, réalisateur et auteur du scénario en compagnie de Maurizio Braucci, scénariste expérimenté (une vingtaine de films depuis 1996). Et lu aussitôt, non sans surprise, les critiques qui lui ont été consacrées. Elles sont généralement flatteuses, et le fait que certaines soient franchement défavorables, comme celle du journal *La Croix*, est rassurant : dans ce domaine, l'unanimité m'a toujours paru très suspecte. Mais l'interprétation unanime du personnage de *Martin Eden* me semble erronée.

Le roman américain, dont l'action se déroule à San Francisco, est hardiment transposé à Naples. Un titre ironique tourne en dérision « Martin Eden *: Jack London adapté à la sauce napolitaine* » (*Courrier international*, *04/09/2019*). Pouquoi pas, si la sauce est bonne ? La mise en scène, baroque, recourt tantôt au style habituel des drames italiens, utilisant avec brio tout le charme du grand port, de ses demeures patriciennes, des humbles intérieurs, des places et des cours des quartiers populaires évoqués dans la tradition néo-réaliste, tantôt à des inserts mystérieux (le grand voilier), tantôt à des évocations très felliniennes de la *commedia dell arte* (la danse des deux enfants). Elle est admirablement servie par des acteurs de premier ordre : Luca Marinelli a bien mérité son prix d'interprétation, lui qui parcourt avec force les étapes successives de Martin Eden, incarnant le jeune marin bien dans sa peau, puis l'écrivain famélique, enfin l'auteur à succès paradoxalement plongé dans la déchéance par sa réussite, ; Jessica Cressy, sous le nom d'Elena Orsini, la Ruth Morse du roman, est l'interprète parfaite de sa bien-aimée, sage jeune fille de bonne bourgeoisie, très belle, fine, cultivée et vraiment amoureuse de

son matelot dont elle voudrait, en parfaite conformiste, faire un bourgeois présentable ; Carlo Cecchi paraît être né pour incarner Russ Brissenden, le poète maudit du film et du roman. Disons tout de suite que le scénario suit très fidèlement la trame du roman, la seule différence notable portant sur les circonstances de temps et de lieu. L'action du roman est contemporaine de son écriture (1909), celle du film se déroule dans l'entre-deux-guerres ; le suicide, se produit après l'annonce d'une déclaration de guerre, sous les regards indifférents et vides d'immigrés, dans le film – cette achronie, qui souligne le bégaiement de l'Histoire, ne dérangera que les esprits paresseux – et dans le roman au cours d'une traversée qui doit conduire notre héros dans une île du Pacifique où il a, un instant, espéré refaire sa vie : « *Il allait partir dans les mers du Sud ; il construirait sa maison de verdure, ferait le commerce des perles et du copra, sauterait les récifs dans de frêles pirogues, pécherait le requin et la bonite et chasserait la chèvre sauvage sur les pics qui surplombent la vallée de Taiohae.* » (*Martin Eden*, p. 722) Bien entendu, ces modifications ne sont pas sans effet sur le message du film, assez éloigné, comme on verra, de celui du roman, de même que l'un et l'autre s'opposent à l'interprétation de la critique, unanime, me semble-t-il, à attribuer le suicide de Martin au remords d'avoir « trahi sa classe ».

J'en ai été surpris, rien dans le film ne me l'ayant suggéré. Après tout, si la fréquentation de grands bourgeois conduit Martin Eden à découvrir la littérature et à se vouloir écrivain, ce qui l'éloigne de sa classe, il vomit l'argent qui afflue quand le succès lui vient, et refuse d'entrer par le mariage dans une famille qu'il n'a cessé d'invectiver mais que sa réussite matérielle fait passer du rejet au désir de se l'annexer ; au contraire, il se sent toujours à l'aise avec ses anciens amis. Je me suis donc mis en devoir de lire le roman

de Jack London, pour y trouver une trace de cette trahison. J'ai d'abord noté que le texte, qui n'est pas, et de loin, du meilleur London, paraissait terne et anémique après l'éblouissement du film, ce qui explique sans doute que ceux qui avaient aimé le roman dans leur jeunesse aient été choqués par sa flamboyante adaptation. Une rapide recherche m'a fait trouver six occurrences seulement du syntagme *trahi*, cinq si l'on élimine la métaphore « *l'enthousiasme que pouvait trahir sa voix* », dont deux s'appliquent à Arthur, le frère de Ruth à qui il a porté secours et qui l'a présenté à sa famille comme « *un sauvage* », et deux à Ruth qui a rompu parce qu'il refusait d'entrer das le moule bourgeois.. Lui-même a l'impression, par son succès éditorial, d'avoir trahi... son ami Russ Brissenden. Mais jamais il ne se reproche de trahir sa classe. Au contraire, il finit par renvoyer dos à dos prolétaires et bourgeois : « *Et il ne put trouver aucun lien de camaraderie entre lui et ces brutes aux faces stupides, aux cerveaux de ruminants. Il était au désespoir. Là-haut, personne ne tenait à Martin Eden pour lui-même, en bas il ne pouvait plus supporter ceux qui l'avaient accepté autrefois.* » (p. 711). Alors, au lieu de répéter paresseusement ce que d'autres ont dit, retournons au livre pour y trouver la réponse, que Jack London a fournie très clairement. D'abord, comme dans *Les Choses* de Georges Perec, il éprouve la déception que peut apporter la réussite, quand elle n'est que matérielle : « *En ces temps-là, quand il grimpait hors du gouffre étouffant par l'échelle de fer et qu'il apercevait les passagers,* [...] *il lui semblait, pour le moins, apercevoir un coin du paradis. Aujourd'hui,* [...] *il errait vainement à la recherche du paradis perdu.* » (p.731-732) Surtout, il a le sentiment orgueilleux d'avoir été floué, de n'être pas reconnu pour sa valeur : « *C'était la bourgeoisie qui achetait ses livres, qui remplissait d'or ses poches et, d'après ce qu'il savait d'elle, il lui semblait difficilement admissible qu'elle pût apprécier sa littérature et la comprendre* [...] *Il n'était que le caprice de l'heure, l'aventurier qui avait cambriolé le*

Parnasse pendant le sommeil des Dieux. La foule le lisait, le portait aux nues, avec la même stupide incompréhension qui lui avait fait mettre en pièces Éphémère*, de Brissenden. La meute de loups le léchait, au lieu de l'égorger, voilà tout : C'était une question de chance.* » La contre-épreuve est l'obscurité dans laquelle a vécu et est mort Brissenden, dont le poème génial *Éphémère* n'a rencontré qu'incompréhension : « *Une seule chose demeurait évidente :* Éphémère *dépassait de beaucoup tout ce qu'il avait jamais écrit, tout ce qu'il pourrait jamais écrire...* » (p. 670-671). La seule trahison de Martin Eden est de l'avoir publié contre la volonté de son ami, mort avant qu'il puisse lui annoncer sa publication. Il faut donc se demander quelle est la relation de Martin Eden à la conscience de classe et au socialisme.

C'est sur ce point que le film diverge du roman au point de s'y opposer. Des socialistes y sont bien présents : Martin Eden les découvre dans la personne de son ami, le poète Brissenden, qui l'entraîne à un meeting ouvrier et le pousse à y prendre la parole : « *Vous vous demandez pourquoi je suis socialiste ? Je vais vous le dire. C'est parce que le socialisme est inévitable ; parce que le système actuel est déraisonnable et pourri* […] *Bien entendu, je déteste la foule ; mais que faire ? N'importe quoi est préférable aux timides pourceaux qui nous gouvernent.* » (p. 583-584). L'adhésion de l'auteur d'*Éphémère* n'est donc qu'un pis-aller, on croirait entendre le discours populiste d'aujourd'hui. Pourtant, il tente d'entraîner le jeune autodidacte : « *Voyez-vous, j'aimerais vous voir devenir socialiste avant de mourir. C'est la seule chose qui vous sauvera de la désillusion qui vous attend.* » (p. 582) Peine perdue, Martin Eden a reçu l'illumination. Il a découvert la théorie de l'évolution à travers les thèses de Herbert Spencer qui alimenteront ce qu'on a appelé le darwinisme social et donneront un fondement pseudo-scientifique aux théories racistes des nazis : « *L'orateur, juif intelligent, excita l'admiration de Martin, en même temps*

que son esprit de contradiction. Les épaules voûtées, la poitrine étroite, il affirmait assez son extraction et sa race et Martin ressentit puissamment la lutte centenaire des faibles, misérables esclaves, contre la poignée d'hommes qui les gouvernent et les gouverneront jusqu'à la fin des siècles. Pour Martin, cet être ratatiné était un symbole. Il représentait vraiment toute cette lamentable masse de chétifs, d'incapables, qui périssent selon les lois biologiques, parce qu'ils n'ont pas la force de lutter pour vivre. C'est le déchet. En dépit de leurs raisonnements philosophiques et de leurs ruses, la nature les rejette, pour choisir l'homme exceptionnel. » (p.584). Cet homme exceptionnel, qui prendra vngt-cinq ans plus tard la figure inattendue d'un petit homme bouffi et moustachu, ce n'est bien sûr pas ce que le socialiste London appelle de ses vœux. En fait, il exorcise une partie de lui-même : ses romans d'aventures montrent son attirance pour la force, et il a été séduit un temps par Spencer et son exaltation de l'individualisme, comme Martin Eden : « *Je suis réactionnaire, tellement réactionnaire que mes opinions ne peuvent que vous être incompréhensibles, à vous qui vivez dans le mensonge d'une organisation sociale truquée et dont la vue n'est pas assez perçante pour découvrir ce truquage. Vous faites semblant de croire à la suprématie du plus fort et aux lois du plus fort. Moi, j'y crois. Voilà la différence. [...] Alors, je me suis retourné vers l'aristocratie. Ici, à cette table, je suis le seul individualiste. Pour moi, l'État n'est rien. J'attends l'homme fort, le Chevalier sans peur qui viendra sauver l'État de ce néant fangeux. Nietzsche avait raison...* » (p. 573-574). Mais il a compris que cette idéologie mortifère ne pouvait conduire qu'au suicide. Celui de Martin Eden préfigure celui des dirigeants nazis. En fait, Martin est aussi l'une des premières victimes de la société du spectacle, et de cela, il est pleinement conscient : « *Et une logique implacable l'amena enfin à conclure qu'il n'était rien, absolument rien. Mart Eden le voyou, Mart Eden le marin avaient existé, eux : mais Martin Eden, le célèbre écrivain, n'existait pas. Martin Eden, le célèbre écrivain, n'était qu'une illusion créée*

par l'imagination de la foule. Mais il ne s'y laissait pas prendre. Il n'était pas cette idole que la foule adorait et à qui elle offrait de la nourriture en sacrifice propitiatoire. Il ne marchait pas. » (p.690). C'est d'ailleurs l'un des aspects du roman qui ont séduit Pietro Marcello. « *Martin Eden me fascine car, comme Jack London, c'est une victime de l'industrie culturelle. Avec ce film, je tenais à proposer un voyage à travers le XXe siècle. Au fond c'est un film sur nos batailles manquées. Qui aurait pensé il y a quarante ans qu'on parlerait aujourd'hui de souverainistes, de populistes, de fascistes ?* » (interview à *Transfuges*).

Travaillant au fil des jours, c'est dans des interviews accordées par Pietro Marcello à des médias de gauche que j'ai trouvé l'origine de l'idée selon laquelle Martin Eden serait traître à sa classe : « *À la fin du film, le jeune idéaliste se rend compte que le succès lui a fait trahir la classe sociale dont il est issu.* » Cette phrase est placée juste avant la précédente citation de *Transfuges* et se retrouve en conclusion d'une autre interview, à *Libération* : « *Et c'est avant tout un film sur la trahison de classe, la question de l'appartenance, parce que la lutte des classes existe encore aujourd'hui. Martin Eden trahit sa classe, qui est le sous-prolétariat.* » Ici, le réalisateur trébuche : si vraiment Martin Eden appartient au sous-prolétariat, allié naturel du capitalisme le plus répressif qui y puise ses sbires, il a bien fait de trahir ! Mais je crois qu'en bon commerçant, Marcello a tout simplement suggéré après coup une interprétation destinée à plaire à ses interlocuteurs et à laquelle il n'a pas vraiment pensé. On ne la retrouve pas quand il s'adresse au journaux *Le Point* et *Les Échos,* s'adaptant sans se renier à son public. En tous cas, elle a peu d'intérêt, comparée à tous les autres commentaires qu'il fait de son œuvre. Qu'on nous pardonne d'en citer encore quelques uns :

– à *Libération* : « *Evidemment, le personnage me touche parce que c'est un autodidacte, parce qu'il se fabrique lui-même dans ce rapport à la culture ;*

mais c'est aussi un héros négatif de notre temps, quelqu'un qui a perdu tout contact avec la réalité, une incarnation de l'hédonisme, du narcissisme, de l'individualisme modernes, une sorte de rockstar. On accompagne son personnage jusqu'au terme d'un parcours qui le conduit à devenir quelqu'un d'autre, à se perdre. Après, on ne le reconnaît plus : pour moi ce n'est plus lui. » [...]

On voulait que la parabole du film, qui tord celle du livre, se situe dans l'affrontement avec une société différente, qu'il réponde à notre temps, soit une culture marquée par l'hédonisme et ce que décrit cette scène à la fin où l'on voit, d'un côté, les migrants et, de l'autre, les images d'un fascisme qui est toujours en cours, avec lequel on n'en a jamais terminé.

– au *Point* : « *Mon film utilise cette forme pour affronter le présent. Au bout du compte, on voit l'Europe d'aujourd'hui : Orban, Salvini, le Brexit…, quelque chose du fascisme, là aussi. Quelque chose de cyclique, qui m'inquiète profondément.* [...]

« *Martin perd tout contact avec la réalité, avec la terre, avec les autres. Il coupe les ponts avec sa famille et il se retrouve sans attaches. Du coup, il n'a plus rien à écrire. Sa vocation artistique ne lui sert plus à rien. Il est perdu.* »

– aux *Échos*

« *J'ai voulu raconter l'histoire d'une déception. Celle d'un homme qui ne se reconnaît plus, victime du narcissisme de l'industrie culturelle* [...] *une société hédoniste où culture et individualisme font encore bon ménage* »

Il faut convenir que ces propos sont infiniment plus convaincants que la fable de la « trahison de classe ». On trouvera aussi dans ces interviews beaucoup d'informations et de commentaires passionnants sur les choix qui ont présidé à l'esthétique très particulière de ce grand film. Le mieux est d'y renvoyer le lecteur.

Lundi 4 novembre 2019

Les associations et la loi

« *L'homme ne peut rien faire en bien ou en mal qu'en s'associant.*
Il n'y a pas d'armure plus solide contre l'oppression »
(Pierre Waldeck-Rousseau)

La principale tâche de nos députés, dont la fonction est réduite à enregistrer les lois concoctées à Bruxelles, est aujourd'hui de légiférer à propos de problèmes de société qu'ils contribuent au besoin à créer (le voile, la pub dans les pissotières) ou en réaction au dernier fait divers, ce qui aboutit à une inflation de textes mal rédigés et inapplicables. Mais les lois les mieux faites ne peuvent régler tous les vrais problèmes, comme par exemple la protection des libertés. « *Nous l'allons montrer tout-à-l'heure.* »

En principe, une personne en possession de toutes ses facultés mentales est libre de choisir, en fonction de ses moyens, le lieu de sa résidence. En particulier, à une personne âgée devenue impotente (cela se voit de plus en plus, c'est un effet secondaire des miracles de la médecine qui a beaucoup augmenté l'espérance de vie) reste encore le choix de l'EHPAD où elle finira ses jours. Libre, à moins qu'elle ne soit matériellement très démunie, sans famille ou abandonnée par la sienne, auquel cas elle se retrouvera dans l'un de ces vieux établissements (antérieurs à 1970) qui sont l'une des hontes de notre époque, dépouvus de confort et plus encore de personnel soignant, où elle passera ses jours liée à une chaise roulante, sans soins ni activités, à attendre la mort. À moins encore qu'elle ait perdu la raison ou qu'un « psy » aussi ignare que vous et moi en la matière, étant donné l'état de nos connaissances, mais dûment diplômé, ne la déclare atteinte de démence et incapable de comprendre ses intérêts. Auquel cas elle

perd tous ses droits et, cessant d'appartenir à l'humanité, tombe au pouvoir d'institutions dont André Breton a fait le procès dans *Nadja* en 1928 et qui n'ont pas toujours fait de grands progrès depuis.

Et puis il y a des cas tout-à-fait marginaux, comme celui auquel le Témoin gaulois a fait allusion dans un SOS du 6 novembre (p.41). Imaginez un vieux couple qui ne s'est jamais bien accordé. Le cas n'est pas rare. Ordinairement, ces époux se supportent tant bien que mal tant qu'ils travaillent, une bonne partie de leur vie se déroulant en l'absence de l'autre : on élève les enfants, on partage quelques goûts ou quelques convictions, le temps passe... Vient la retraite, et la vie en commun devient insupportable. Alors, souvent, on divorce et quelquefois, chez les plus civilisés, on reste bons amis. Pourquoi se marie-t-on ? Jadis par intérêt (dans les « bonnes familles »), ou sur présentation, ou parce qu'on cédait à une attirance qui pouvait n'être que feu de paille. Ces raisons jouent encore, même si on entend dire qu'aujourd'hui on se marie surtout par amour. Bien d'autres motifs peuvent intervenir : désir de s'échapper du milieu familial ou de le braver, souci de reconnaissance sociale, soumission à des lois religieuses ou conformisme, etc. Qu'importe ce que furent les motivations de ces deux-là. Elle était intelligente, lui savait être drôle, tous deux travailleurs et serviables, aimant les grands repas de famille et les voyages, elle portée à la dépense mais indépendante grâce au métier qu'elle exerçait, lui généreux... sauf avec sa femme, mais pourvoyant raisonnablement aux dépenses du ménage. Et pourtant, ils passèrent leur vie à se disputer : on en souriait avant leur mariage comme de querelles d'amoureux, on en riait plus tard comme d'un aspect comique de leur tandem, puis leurs échanges devinrent plus aigres et finalement haineux, au point de

gêner leurs proches. Pourquoi ne dvorcèrent-ils pas ? Parce qu'elle aimait sa maison et redoutait plus la solitude que la méentente, parce qu'ils étaient mariés sous le régime de la communauté et qu'il ne voulait perdre le contrôle d'aucune fraction de leurs biens dont elle lui avait entièrement abandonné la gestion.

Cependant, la santé de l'épouse s'est gâtée, elle avait de plus en plus de mal à marcher, puis vinrent des chutes à répétition : on la transportait à l'hôpital qui la renvoyait chez elle presque aussitôt après avoie constaté qu'il n'y avait pas de dégâts, jusqu'au jour où les médecins décidèrent de procéder à des examens approfondis. C'était fin mai ou début juin. Après quinze jours, on la transféra au département de gériâtrie qui acheva les examens début août. Désormais, il n'y avait plus aucune raison de la garder, mais on avait conclu qu'elle ne pouvait rentrer chez elle et devrait entrer en EHPAD. Son mari refusa celui qu'elle avait choisi, le jugeant trop cher, alors que le couple avait largement les moyens de faire face, pour elle et pour lui si la question se posait un jour. Son fils obtint l'accord de deux autres établissements, que le mari refusa de même, et les deux EHPAD retirèrent leur accord quand ils surent qu'il refusait de payer. Il était à la recherche d'un de ces mouroirs bon marché dont on a parlé, et soutenait que sa femme, qui avait toute sa tête, était démente et qu'il lui revenait de décider de son sort. Au cours des trois ou quatre visites qu'il lui fit, il la réconforta en lui disant qu'elle avait bien mérité ce qui lui arrivait. Au début, il fit nettoyer deux ou trois fois les quelques vêtements qu'il avait daigné lui apporter, puis laissa à l'hôpital le soin de l'habiller, et à un infirmier charitable de lui laver et repasser bénévolement, à deux reprises, ses hardes.. Elle était arrivée en chemise de nuit, sans sac à main, ni chéquier, ni documents d'aucune espèce, et l'hôpital avait restitué au mari les papiers qu'il

avait réclamés, n'en gardant que la photocopie, si bien qu'elle n'avait aucun moyen d'agir. Le personnel était d'un dévouement et d'une gentillesse admirables, mais peu nombreux et dépourvu de moyens. Au cœur de l'été, les pensionnaires eurent droit à une douche par semaine au maximum, le service ne disposant pas d'installations à l'étage. Le temps passait à dormir ou à regarder la télévision... Elle ne recevait qu'une ou deux visites par semaine, les nôtres et celles de nos enfants, le voyage pour l'atteindre par métro, RER et autobus durant entre une heure et demie et deux heures à l'aller, et autant au retour.

Fin octobre, l'hôpital nous fit savoir qu'elle ne pourrait être maintenue plus longtemps dans ce service : il fallait soit qu'elle rentre chez elle, ce qui était impensable, soit qu'on la transfère dans le service d'hospitalisation de longue durée. Le temps pressait, et le mari annonçait avoir trouvé le mouroir de ses rêves. De désespoir, le Témoin gaulois lança son SOS, et le salut vint d'une de ces associations qui prennent la défense de telle ou telle catégorie de victimes d'injustices. Elle obtint l'inscription de la malheureuse dans l'établissement qu'elle avait choisi puis, la liste d'attente étant longue, l'offre d'un EHPAD appartenant à la même chaîne, de taille raisonnable, pourvu d'un directeur accueillant et d'un personnel nombreux et chaleureux. Le mari intervint, furieux, usurpant le titre de tuteur sous prétexte q'un psychiâtre (?) lui avait remis un signalement de démence, premier acte de la mise sous tutelle, et l'avait désigné comme tuteur (!) dans des termes si violents et à la limite de l'injure que le directeur nous annonça qu'il ne pouvait s'immiscer dans un conflit de famille, qu'une chambre serait toujours disponible pour notre protégée, mais quil fallait d'abord nous entendre avec son mari. Une nouvelle démarche de l'association, appuyée par le

chef de service de l'hôpital, qui rappela que sa pensionnaire avait toute sa raison, et que son époux n'avait aucun pouvoir de décider à sa place mit fin aux hésitations de l'excellent homme. Aujourd'hui, l'infirme est en sécurité.

Morale de ce qui n'est malheureusement pas une fable :
– si vous n'êtes pas heureux en couple, divorcez au plus tard le jour de votre retraite ;
– les lois ne suffisent pas à vous mettre à l'abri des tyrans, grands et petits : la vie associative, qui heureusement se développe, est le seul moyen de garantir a chacun ses libertés et ses droits ;
– les associations sont parmi les principaux instruments de la démocratie, qu'il s'agisse aussi d'économie, d'écologie, etc. en un temps où les centres de décision s'éloignent des citoyens.

Lundi 11 novembre 2019

Trois représentations de la violence

« *La violence se donne toujours pour une contre-violence, c'est-à-dire pour une riposte à la violence de l'autre.* »
(Jean-Paul Sartre, *Critique de la raison dialectique*)

Il y a la violence, protéiforme, et il y a les représentations de la violence. Le hasard en a fait découvrir au Témoin gaulois, ces derniers jours trois formes différentes : cinématographique (*Gran Torino*), romanesque (*Quand les pierres seront plus douces que l'eau*) et politique (mise en scène mac(a)ronique des gilets jaunes), alors qu'il s'apprêtait à rendre compte de sa visite au musée Maillol de l'exposition consacrée aux peintres naïfs : ce sera pour la semaine prochaine.

Le cinéma Mac-Mahon, cher à tous les cinéphiles et qui, après un changementt de direction, cherche visiblement sa voie, affichait samedi, entre autres, le film *Gran Torino.* produit et réalisé en 2008 par Clint Eastwood qui en interprète également le personnage principal, Walt Kowalski. Signe des temps, sa propre maison de production a dû faire appel à Warner (USA et France) et à trois autres pour financer un film réalisé dans la meilleure tradition hollywoodienne, mais qui n'exigeait pas de grands moyens. *Gran Torino* a recueilli à sa sortie (dont je n'ai aucun souvenir) un grand succès au Box Office, succès mérité par la qualité des acteurs, de la mise en scène très efficace, de ce rythme que le cinéma européen n'a jamais pu égaler, et d'un scénario efficace mais ambigu, ce qu'on essaiera de montrer ici. Walt Kowalski est un ancien combattant de Corée qui a rapporté de cette expérience le langage des casernes, des manières brutales et l'habitude de se défendre lui-même – « *J'ai prié Dieu de m'envoyer la police, mais elle*

n'est pas venue » – réplique-t-il au Père Janovitch (Christopher Carley, excellent dans son rôle de « *puceau sur éduqué* ») qui lui reproche de vouloir se faire justice lui-même, une haine sans doute préexistante mais renforcée des étrangers, en particulier des Asiatiques, ces « *faces de citron* » qui, circonstance aggravante, ont au fil des années, conjointement aux *blacks*, envahi son quartier et remplacé alentour la population « blanche », les bandes de jeunes délinquants des deux communautés s'affrontant à l'occasion dans des rixes sanglantes. Tableau bien connu de la société américaine, qu'on ne retrouverait pas à l'identique en France. *Les Misérables*, chichement programmés (deux salles à Paris) ne semblent pas, d'après la bande annonce, traiter du dernier aspect, et Ladj Ly s'intéresse surtout aux difficultés d'une police débordée par les jeunes des « quartiers difficiles » unis contre elle, alors qu'aux yeux des scénaristes de *Gran Torino* celle des *difficult areas* apparaît comme impuissante du fait que les victimes observent la loi du silence. Que de courageux citoyens américains se dévouent, alors les témoignages fuseront et la police mettra hors de nuire les méchants. Car c'est bien la limite de ce film qui montre crûment une forme de violence, mais la noie dans les bons sentiments : le vilain petit blanc raciste, en protégeant sa pelouse revolver au poing, se mue en chevalier protecteur de ses voisins hmongs, les Méos de notre Indochine coloniale, sortes de Kurdes asiatiques partagés entre la Chine, le Vietnam et le Laos et, au temps de la guerre du Vietnam, entre pro-occidentaux et communistes. Sue (la jolie Ahney Her), les présentant à son voisin providentiel comme des alliés des Américains qu'ils ont suivis dans leur retraite, glisse pudiquement sur ce dernier détail. Bref, le vieil octogénaire amer et grincheux (Clint Eastman, retrouvant ses allures de cow-boy, a soixante-dix-huit ans quand il joue ce rôle) finit par découvrir que « *Tant qu'à boire de la bière, mieux vaut le faire*

avec des étrangers que seul », qu'il est plus proche de ces étrangers que de sa propre famille, jusqu'à leur sacrifier sa vie (mais il est condamné par les médecins) et leur léguer sa maison, sa chère *Gran Torino*, un modèle mythique de Ford dont il fut un employé (modèle aussi) au jeune Tao (le très expressif Bee Wang), son protégé dont il a entrepris de faire « un homme », capable d'échanger des plaisanteries racistes avec le coiffeur, de draguer Youa (que Kowalski s'obstine à appeler Yum Yum) et de vouloir se battre. Par son sacrifice, il rachète un crime de guerre (le meurtre gratuit d'un gamin) qui est l'occasion d'un dialogue révélateur : au prêtre, qui le plaint d'avoir dû obéir aux ordres de ses supérieurs, le héros réplique : « *Ce n'est pas ce qu'on vous a commandé qui est le plus condamnable, mais ce qu'on a fait de son propre chef !* » Des origines politiques de cette violence, il n'est pas question : le racisme et le meurtre sont dans notre nature, donc sans remède.

Le magnifique roman d'António Lobo Antunes, *Quand les pierres seront plus douces que l'eau* [1] campe également un ancien combattant traumatisé par les souvenirs d'une autre guerre coloniale, plus affreuse encore, s'il y a des degrés dans l'horreur. Il est construit sur le modèle des tragédies grecques, toute l'histoire étant révélée dès les premières lignes par la voix d'une cousine préposée au culte des morts et qui tient ici le rôle du chœur, son chant transformant en destin les vies dont le récit va se dérouler sur les quelque six cents pages suivantes, seule à se rappeler : « *ce qui s'est passé il y a dix ans au moment de la tue-cochon* [2]*, quand le fils nègre a*

1 Surprenante traduction de *leves*, qui signifie *légères*, par *douces*, alors que l'expression est correctement traduite dans toutes ses nombreuses occurrences au fil du roman !

2 Au Morvan, dans mon enfance, on célébrait de même *« la Saint Cochon »*

assassiné son père blanc avec le couteau encore couvert du sang de l'animal » L'écriture, superbe, reprend la technique du courant de conscience inaugurée par la romancière Dorothy Richardson dans *Pointed Roofs* (1915), premier tome du roman-fleuve *Pilgrimage,* technique que lectrices et lecteurs de Virginia Woolf, James Joyce, William Faulkner et Claude Simon (merci *Wikipedia*) reconnaîtront sans peine. À ceci près que ce sont les consciences de plusieurs personnages (la cousine, le grand-père, le père, la mère, le fils et la fille, la belle-fille (*son Excellence*), j'en passe peut-être, qui mêlent leurs flux sans crier gare, avec des ruptures et des incises qui coupent la phrase, voire un mot, et qui, loin de porter le lecteur, l'obligent sans cesse à un travail supplémentaire de reconnaissance du narrateur et de décryptage. Jusqu'au moment où vient la récompense pour qui a consenti cet effort : tout à coup, ces eaux mêlées vous emportent sans plus aucun travail de votre part, et se transforment en un récit envoûtant par sa forme poétique, et dont on attend la suite avec impatience, pour ne le quitter qu'à regret. Autre spécificité : seuls quelques comparses (soldats, anciens combattants) portent un nom. Les autres sont désignés par leur emploi, ainsi le personnage principal est-il tour à tour le sous-lieutenant, mon fils, le père (ce qui accroît la confusion), mon mari, pour devenir dans le discours de sa vieille femme, se remémorant la façon dont il l'a abordée la première fois, « *le*
– *Vous permettez que je vous accompagne ?* ». Cet anonymat souligne leur caractère emblématique, leur valeur d'exemple universel. Quant à la violence, elle éclate à chaque page, insupportable, inouïe, lancinante, peuplant les cauchemars et même la veille de ceux qui sont revenus de la guerre et se réunissent autour d'un psychologue dépassé et incrédule, le souvenir des crimes de l'armée coloniale envahissant peu à peu la mémoire du fils

adoptif angolais dont le sous-lieutenant a assassiné sauvagement les parents. « Le nègre » les a confiés à sa jeune sœur portugaise qui en est profondément perturbée. Villages incendiés au napalm, volailles décapitées, chèvre aux yeux crevés, buffles mitraillés, hommes et femmes aux poings, aux oreilles et aux pieds coupés reviennent sans fin dans une ronde infernale. De ces crimes, le jeune lieutenant a pris sa large part, jusqu'à l'écœurement : « *Tuez ! Tuez !* » [3] Comme dans *Gran Torino*, seule la mort du père, consentie par lui, et donnée par le fils, en une sorte de sacrifice d'Isaac inversé, peut expier ce gâchis sanglant. Mais ici, les origines de la violence sont clairement pointées. Le dictateur Salazar n'est jamais nommé, trop lointain pour les citoyens pauvres qui ont ici la parole, et puis le dépositaire éphémère du pouvoir a bien moins d'importance que les causes profondes : le racisme qui imprègne toute la société (« *ces gens-là ne sont pas comme nous* »), une certaine conception de la virilité selon laquelle un petit garçon qui ne peut regarder sans ciller l'égorgement d'un porc n'est qu'une mauviette, enfin l'idéologie absurde qui justifie cette interminable guerre coloniale qui détruit les corps et les âmes en la présentant comme la défense du Grand Portugal, « *dernier bastion de la civilisaton chrétienné, un et indivisible du Minho au Timor* [4] » ! Bastion dont les défenseurs sont croqués sans indulgence : « *Le soldat portugais est aussi bon que les meilleurs* » mais craint « *D'échanger une jambe/ Contre une croix d'honneur* », comme tous les soldats du monde, et fuit sa peur dans la violence qu'on le contraint à exercer. La violence politique dont il nous reste à

3 Encore une mauvaise traduction : un Français crierait : « *Tuez-les !* »

4 Voilà qui rappelle les « *55 millions de Français de Dunkerque à Tamanrasset* » lancé par de Gaulle en Algérie en 1958. António Lobo Antunes a servi comme médecin militaire en Angola de 1971 à 1973. Cette guerre, commencée en 1961, ne s'est terminée par l'indépendance qu'en 1975.

examiner la représentation actuelle en France est heureusement sans commune mesure avec celle qu'on vient d'évoquer.

Rappelons d'abord que la violence déployée dans les guerres coloniales a laissé peu de traces iconographiques : elle contredisait le discours officiel sur la « mission civilisatrice » des puissances européennes, et les médias qui auraient pu la représenter – presse écrite et cinéma – étaient faciles à contrôler. Quant aux témoignages, ils étaient rares : s'il est des gens qui aiment se battre et (pas toujours les mêmes), massacrer et torturer, ils sont depuis longtemps minoritaires, mais il faut avoir fait l'expérience de la guerre ou du maintien de l'ordre pour savoir à quel point il est facile, en le revêtant d'un uniforme, en l'armant et en l'exposant à l'hostilité d'un adversaire, ou même seulement à ses insultes, de transformer le plus pacifique (ou même pacifiste) des jeunes gens en une brute déchaînée. C'est une chose dont on ne se vante guère. [5] Aussi, s'il est juste de punir des policiers ou des soldats qui enfreignent ou outrepassent les consignes et font un usage excessif de la force, ceux qui s'indignent de la violence des policiers quand ils sont agressés ou injuriés sont des naïfs ou des hypocrites. Il en va tout autrement de la violence exercée de part et d'autre à l'occasion des manifestations des gilets jaunes. Ici, on entre franchement dans le monde du spectacle : choix génial du gilet jaune, qui rend visibles les automobilistes en panne et les travailleurs exposés aux dangers de la circulation, pour rendre enfin visibles à leurs concitoyens et surtout au pouvoir « *les petits, les obscurs, les sans-grades* » [6] ; comme le miel attire les mouches, le

5 Il y a pourtant toujours eu des témoignages et une presse circulant sous le manteau. Ceux qui veulent savoir y parviennent, mais la plupart préfèrent ignorer et, si on les informe, s'installent dans le déni.

6 Edmond Rostand, *L'Aiglon*, II, 9, et tant pis si Le Pen, qui se moque d'eux

jaune attire le noir des sinistres crétins que sont les black blocs, extrémistes de droite ou de gauche, c'est tout un, qui saisissent l'occasion de se livrer aux violences qui font leur bonheur, surtout quand les médias les offrent en spectacle, lequel finira par démobiliser les gilets jaunes ; spectacle, enfin, mis en scène de façon magistrale par Mac(sans un)ron(d) pour les plus démunis, mais si généreux avec les plus riches, ruisselants de leurs bienfaits. Ce n'est pas Salazar. Par la faute de Chirac qui mit fin à la conscription, il n'envoie à la gloire que des volontaires : « *je lis sur vos visages la joie d'aller servir la Patrie* », comme disait le brav'général d'António Lobo Antunes. Car, il est, lui aussi, entouré de « *trognes armées* » (je sais, c'était une lecture fautive pour « *troupes armées* », mais il est des erreurs plus éloquentes qu'un texte assez plat). Il a même des généraux à la poitrine couverte de ferrailles, comme le fier Georgelin, qui veille virilement à la restauration de Notre-Dame de Paris [7] Dès les premiers « actes » de cette tragi-comédie, l'utilisation de la violence des intrus couleur des chemises fascistes pour retourner contre les gilets jaunes une opinion qui leur était et qui leur reste largement acquise sautait aux yeux, et le Témoin gaulois la dénonçait dans une notule du 25/11/2018. Les circonstances ont aujourd'hui changé. La grande vague pacifique des gilets jaunes, échaudés par les accidents des ronds-points et le zèle de certains policiers, las de respirer chaque semaine des gaz lacrymogènes et de côtoyer des voyous qui discréditaient leur mouvement, a reflué, tandis que le pouvoir s'efforçait de noyer le poisson aux moindres frais .Fêté par d'assez maigres effectifs,

comme de sa première chemise, a récupéré cette citation !

7 L'architecte voudrait reconstruire à l'identique, le patron ne se soucie que d'en finir avant l'ouverture des J . O. : « *Devant la commission des affaires culturelles de l'Assemblée nationale, mercredi 13 novembre, Jean-Louis Georgelin a enjoint l'architecte en charge des monuments historiques à "fermer sa gueule"* ». (*Valeurs actuelles*).

l'anniversaire de la première manifestation a été l'occasion d'une nouvelle représentation de la violence. En un an, la police ayant beaucoup appris, les cortèges étaient soigneusement canalisés – celui qui partait de la Porte Champerret était tout noir, le témoin gaulois n'y a pas discerné une seule tache jaune – et tout est resté sous contrôle. Mais comme il fallait continuer à effrayer les bourgeois, en donner aux téléspectateurs pour leur argent et décourager « la France d'en bas », on a offert à tout ce beau monde une petite gâterie : alors qu'on croyait la fête terminée, des provocateurs et les plus bêtes ou les plus enragés des black blocs qui les ont suivis se sont rassemblés place d'Italie, ont brûlé quelques palissades (et quelques autos ?) et brisé une vitrine sous le regard placide des forces dites « de l'ordre ». Comme il n'y avait rien d'autre à profaner que la statue d'un maréchal bien oublié et bien pâle, on s'en contenta, pour indigner *Le Figaro*. Enfin, on siffla la fin de la récréation en annonçant qu'un couloir était mis à la disposition des provocateurs pour se tirer de la nasse (c'est la moindre des choses) ; les plus prudents des encagoulés noirs les suivirent en toute sécurité. Restèrent les plus excités, que l'on arrêta sans peine. Dimanche, même scénario, avec quelques centaines de participants seulement : une poignée d'entre eux fit place de la République un petit feu de planches du plus bel effet qu'on s'empressa de filmer et de mettre en ligne, et le rideau tomba. « *Jusques à quand, Seigneur ?* » (*Ésaïe*, 6,11, etc.)

En dépit de ces exemples, le Témoin gaulois, optimiste, trouve une consolation dans le fait qu'au moins en Europe, la violence révulse, et que « la gloire », telle que l'entendent les hommes des casernes, ne fait plus guère recette.

Mardi 19 novembre 2019

Peintres naïfs

« *J'attendrai plus, pour pour un renouveau des arts graphiques, de ce que l'on appelle aujourd'hui la peinture naïve, que de toutes les recherches savantes des cubistes et des abstraits...* »

(Claude Lévy-Strauss, réponse à une enquête sur Picasso)

Il faut absolument visiter l'Exposition du Musée Maillol « *Du Douanier Rousseau à Séraphine, les grands maîtres naïfs* », si vous en avez la possibilité. Et ceci pour au moins trois raisons qu'on se propose d'exposer dans ces pages : le charme du lieu, les qualités de l'exposition, et bien sûr et surtout, l'intérêt des œuvres qui y sont présentées.

Deux mots d'abord à propos du vénérable hôtel particulier qui accueille l'exposition. Le Témoin gaulois est navré : il a cherché en vain le nom de son architecte, parce qu'il y en eut plusieurs. En tous cas ce ne fut certainement pas Edme Bouchardon, le grand sculpteur de la fontaine des Quatre-Saisons qui édifia celle-ci de 1739 à 1745 sur un terrain gracieusement cédé par les religieuses du couvent des Récollets : il s'agissait pour Turgot, prévôt des machands et père du ministre de Louis XVI, d'alimenter en eau le Faubourg Saint-Germain en voie de colonisation par la noblesse. Or, Bouchardon, sculpteur et architecte, est mort en 1762, et si l'on en croit l'excellent mais trop bref historique présenté par le site du Musée Maillol, la reconstruction de « certains des corps de bâtiment » du musée s'est étendue sur « les décennies qui suivirent la construction de cette fontaine. » Comme les bâtiments du couvent, fermé pendant la Révolution, furent remaniés pour devenir de beaux logis dont Alfred de Musset fut l'un des occupants jusqu'à son voyage en Italie avec George Sand

(1833-34) – tiens, les manuels d'histoire littéraire de jadis ne disaient pas grand chose de l'ascendance et de la fortune de ce poète qui faisait alors, avec ses *Nuits*, dialogues en alexandrins avec sa Muse, la première partie de tout spectacle du T.N.P. et paraissait tombé de la lune, comme un point sous le trait vertical d'une exclamation ! – et puis, « *en 1951, les frères Prévert ouvrent un cabaret, La Fontaine des Quatre-Saisons* », si bien que l'endroit est hanté par de fameux fantômes dont on vous épargnera ici la liste, vous renvoyant à la source citée ci-dessus. Quoi qu'il en soit, le lieu, acquis et réaménagé progressivement entre 1955 et 1995 par Dina Vierny, modèle (pourquoi insiste-t-on toujours sur le fait qu'elle le devint à l'âge de quinze ans ?) et muse du sculpteur Aristide Maillol, devenue galériste et découvreuse de talents, qui à cette date ouvrit enfin le musée consacré à son idole. Il est ainsi, à Paris comme dans toute ville ayant un passé, des lieux magiques où l'art fleurit et qui finissent par servir d'écrin à ses œuvres. Celui-ci est, dans son architecture interne (le visiteur ne voit rien de l'extérieur), avec ses espaces modulables reliés par un bel escalier, le parfait réceptacle des merveilles qu'il abrite.

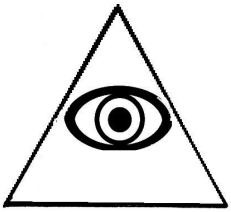
Mais venons-en aux hôtes que le musée accueille temporairement depuis septembre dernier. Les peintres « naïfs » n'ont constitué ni une école, au sens où l'on parle de « l'école siennoise », de « l'école de Haarlem » ou même de « l'école de Barbizon », ni un groupe d'artistes élaborant une doctrine et plus ou moins fascinés par un gourou comme le furent les surréalistes. « Naïfs » n'est que l'une de ces étiquettes dont raffole l'histoire de l'art, et qui sont bien utiles aux conférenciers, enseignants et galéristes et, disons-le, au public, pour s'orienter dans le foisonnement des talents. Le marchand Wilhelm Uhde, découvreur de Picasso et de Séraphine, a regroupé certains d'entre eux sous le nom « *Les Peintres du Cœur*

sacré » (exposition de 1929), dénomination trop restrictive, puis les a nommés « *Les Primitifs modernes* » (exposition de 1932), cette expression ayant le mérite de correspondre à leur traitement de la perspective, tandis qu'une exposition organisée en 1937 par Andry-Farcy, conservateur du Musée de Grenoble et le critique Maximilien Gauthier [1],en fait « *Les Maîtres populaires de la réalité* », ce qui ne veut strictement rien dire puisque cela s'est aussi bien appliqué depuis à des peintres contemporains italiens, africains, brésiliens, etc. Les Naïfs s'appellent André Bauchant (1873-1957), pépiniériste venu tard à la peinture, attaché aux pays de Loire, découvert par Le Corbusier et Diaghilev, reconnu de son vivant, Camille Bombois (1883–1970), fils d'un batelier bourguignon, tour à tour ouvrier agricole, terrassier, lutteur et peintre de cirque, Ferdinand Desnos (1901-1958), cousin du poète, voué aux petits boulots, monté lui aussi à Paris et tardivement reconnu, Jean Ève (1900-1968), ouvrier et peintre du dimanche qui ayant atteint l'âge de vingt-neuf ans, pourra se consacrer entièrement à son art grâce à des mécènes et « peintre de la nature », Dominique Peyronnet (1873-1943), ouvrier imprimeur et paysagiste minutieux, Louis Vivin (1861-1936), employé des postes, qui peint Montmartre, le Sacré-Coeur, des monuments et les quais de Paris non pas sur le motif, mais en prenant pour modèles divers documents (cartes postales, photos). Autodidacte, ignorant la perspective et les ombres, il glisse dans ses tableaux de petits personnages dnt on reparlera plus loin. Séraphine Louis (1864-1942) dite Séraphine de Senlis, orpheline d'origine paysanne, bergère puis femme de ménage, découverte par Wilhelm Uhde et morte de faim dansun hôpital psychiâtrique comme son exacte contemporaine Camille Claudel (1864-1943), la plus connue des

1 Informations empruntées à Jeanne-Bathilde Lacourt, citée dans l'article *Le timide retour des peintres naïfs*

peintres naïfs avec le douanier Rousseau depuis que le film de Martin Provost (2008) a retracé l'histoire extraordinaire de cette illuminée de génie.

Tous ces artistes ont en commun, on le voit, de provenir de ce que les prétendues élites d'aujourd'hui appellent « la France d'en bas » : petits paysans, ouvriers, employés, pour la plupart « montés » de province à Paris. Seule exception, René Rimbert (1896-1991), Parisien et inspecteur de la Poste, tôt initié à la peinture et à la musique par son père, encadreur et restaurateur, le seul qui ait reçu une éducation artistique. Introduit par Marcel Gromaire et Max Jacob auprès de Picasso, Braque et Modigliani, il a subi très consciemment les influences de Vermeer, de Chardin, du post-impressonnisme et de Henri Rousseau. S'il rend hommage à celui-ci dans l'ineffable apothéose intitulée *Le Douanier Rousseau montant vers la gloire et entrant dans la postérité,* 1926, c'est à la manière ironique dont Picasso, autre admirateur du « douanier », traitait ce dernier. Rattaché par Wilhelm Uhde aux « *Peintres populaires de la réalité* », c'est un grand maître, mais il n'a rien à faire parmi les naïfs qui, tous, sont autodidactes. Ce qu'ils apportent, c'est un regard neuf, qui n'a pas été formaté par l'enseignement de l'Académie. Beaucoup se sont, comme en ce temps les autres peintres, escrimés à copier au Louvre les grands anciens, mais ce qu'ils en retiennent surprend. Le problème de la peinture occidentale a longtemps été de peindre « la réalité », or le monde se présente en volume, et la toile est plate ! Le quattrocento a cru résoudre le problème par des moyens mécaniques, en imitant l'image saisie par l'objectif de la *camera obscura,* en vision monoculaire et fixe, comme par l'oeil



immobile de Dieu, ce qui correspondait si bien à l'idéologie qu'on a cru voir dans cette représentation « la perspective scientifique ». Ignorant tout de ces théories, ils retrouvent sans le savoir la perspective de nos primitifs, où les objets sont représentés sur la toile à partir de plusieurs points de vue. Louis Vivin va plus loin, il fait coexister sur la toile des temps différents : un personnage est représenté en plusieurs points de son ascension de la butte Montmartre et de son retour. Souvent, les peintres « naïfs » ignorent aussi l'apport du jeu des ombres et du dégradé des couleurs. Par contre, comme le signale un panneau explicatif de l'exposition, ils ont un goût maniaque du détail. C'est qu'ils ont retrouvé la démarche d'un maître chinois dont ils n'ont sûrement jamais entendu parler, peignant ce qu'ils savent de leur sujet, et non ce qu'ils en voient. Et puis, ils aiment les couleurs vives. Le résultat est saisissant. En entrant dans la première salle, on voit des visiteurs sourire en regardant les premiers tableaux puis, le sourire s'effaçant, ils passent à l'admiration et à la fascination. Les prétendus « naïfs » sont en fait des autodidactes qui ont alimenté un courant figuratif populaire face au déferlement des avant-gardes issues des milieux intellectuels.

Ne perdez donc pas de temps, et accourez à l'hôtel Bouchardon, il vous reste moins de deux mois, jusqu'au 19 janvier prochain. Sinon, hardis internautes, naviguez sur la Toile, vous y trouverez des reproductions plus belles que celles des livres d'art, les références d'ouvrages consacrés à ces peintres hors normes, et pourrez débarquer sur des sites qui leur sont consacrés.

Lundi 25 novembre 2019

Confrontation

« *Pour Yan Pei-Ming, Courbet est «* le peintre des peintres, il sait tout faire *»* » (Isabelle Brunnarius, *France-Info, Le blog de la Loue et des rivières comtoises*)

Le Petit-Palais reprend en ce moment à Paris, sous le titre *Yan Pei-Ming / Courbet - Corps-à-corps* une exposition très originale dont l'initiative revient à la conservatrice du musée Gustave Courbet d'Ornans, Frédérique Thomas-Maurin, qui a eu l'idée d'un « face à face » du peintre (1819-1877), à l'occasion de son bicentenaire, avec Yan Pei-Ming (né en 1960 à Shangaï). Celui-ci a accepté, posant comme condition qu'il travaillerait à ce projet à Ornans, dans l'atelier même de son prédécesseur.

Il nous est souvent arrivé, en nous présentant sans réservation au Petit-Palais, de devoir faire demi-tour, découragés par la foule qui s'y presse et la longueur de la file d'attente. Ce matin-là, pas la moindre queue, aucune des expositions temporaires n'avait attiré grand monde, les deux autres étant respectivement consacrées à *Vincenzo Gemito (1852-1929). Le sculpteur de l'âme napolitaine* et à *Luca Giordano (1634-1705). Le triomphe du baroque napolitain* qui méritent aussi certainement un meilleur sort. Nous prenions donc notre élan pour gravir le majestueux et rude excalier qui conduit à l'entrée. Comme un bonheur n'arrive jamais seul, une charmante hôtesse, sans doute émue par notre grand âge, se précipita pour nous inviter à entrer par la petite porte située au niveau du trottoir et qui sert habituellement de sortie. Puis un autre employé nous montra l'ascenseur qui nous conduisit sans effort au rez-de-jardin. Le Petit-Palais dispose, en dépit de son nom, de grands volumes où sont exposées d'imposantes collections permanentes,

et a la sagesse de ne réserver que des espaces raisonnables à ses expositions temporaires. Pour celle-ci, il se surpasse : la quinzaine de toiles de Yan Pei-Ming et la dizaine d'oeuvres de Gustave Courbet ne sont pas franchement séparées des tableaux du XIXe siècle dont les auteurs eurent leur moment de notoriété, sinon de gloire, habituellement exposées en cette grande salle de l'aile gauche. Aussi a-t-on la surprise de retrouver, en entrant, le beau portrait de Sarah Bernhard peint par Georges Clairin, et à l'autre bout quelques hideuses bondieuseries dont le clou est peut-être une scène de crucifixion : le Christ, tête inclinée vers la droite (du tableau) contemple un cuirassier expirant à ses pieds qui lui rend son regard ; ça s'appelle *Pour l'humanité : Pour la Patrie* (1895) et c'est signé Jean Joseph Weerts. Ce chef-d'œuvre est sur Internet (notamment parmi « *Les 19 meilleures crucifixions* »), mais *Pinterest*, qui a fait main basse sur l'art mondial, ne vous le dira pas !

Le grand et beau tableau de Fernand Pelez, *Grimaces et Misères. Les Saltimbanques* (1888) est , lui, inclus dans l'espace de l'exposition, délimité par les deux immenses toiles de Yan Pei-Ming : un portrait de Courbet à l'entrée et un autoportrait de même format à l'autre extrémité, qui se font face. À droite en entrant, à la hauteur du premier portrait, une excellente vidéo de Quinejure (que par le peintre franco-chinois) introduit le visiteur dans l'atelier d'Ornans où le maître peint justement le premier portrait en question. C'est l'occasion de pénétrer dans le fameux atelier de Courbet, pièce claire et immense, comme il se doit, bien que réduite par sa sœur Juliette en vue du futur musée et aujourd'hui bien délabrée. Au plafond volent, immobiles, les hirondelles de Courbet. Dans cet espace à la mesure de ses toiles Yan Peï-Ming évolue, du portrait géant de l'ancien hôte de ces lieux à un fauteuil doù il contemple son œuvre en f

umant compulsivement cigares et cigarettes, et à un échafaudage sur lequel il se juche pour atteindre les parties les plus hautes. Le bonhomme, visage rond, lisse et madré, est sympathique. Il se donne à voir avec un visible plaisir, applique de temps en temps un coup de brosse ou de pinceau (qu'il manie au bout d'un très long manche, ce qui doit être exténuant), revient à son fauteuil, allume un nouveau cigare et, modeste, apprécie sa dernière intervention : « *C'est pas mal* ». Il a la réputation d'un grand portraitiste, mais sa technique, pour autant qu'on puisse en juger, réduit une peu son mérite. Il semble qu'il parte d'agrandissements photographiques (ici, la dernière photo de Courbet, à l'âge de cinquante-huit ans, qui est aussi celui de notre « superstar »), qu'il stylise et dont il renforce la vigueur par ses touches successives de peinture épaisse. C'est ainsi que la barbe blanche de Courbet devient noire sous nos yeux. Il procède de même pour les portraits de son grand-père, de son père et de sa mère que l'exposition juxtapose aux portraits de la fille et de la sœur de Courbet, pour l'enterrement de Shangaï qui répond à celui d'Ornans, peut-être aussi pour son bestiaire – loups, tigres et crocodiles qui répondent au chien de L'*Autoportrait*, le premier tableau de Courbet à avoir été remarqué par la critique.

En revanche, on peut se demander ce que viennent faire ici d'autres œuvres comme *Le Sommeil,* rien ne correspondant chez Yan Pei-Ming aux corps mêlés de ces deux amantes, encore superbes, bien que leurs carnations lumineuses, victimes de l'invasion sournoise du bitume que le maître employait comme fond, s'assombrissent au fil des ans comme d'autres parmi ses tableaux, au grand regret de ceux qui les ont connues en des jours meilleurs. La seule raison de leur présence semble être qu 'elles font partie des collections permanentes du Petit-Palais. D'une

manière plus générale, il est permis de se demander ce qui justifie le rapprochement des deux peintres. Les organisateurs parlent de la lutte des deux artistes avec la matière picturale, mais c'est le problème de beaucoup d'autres, sinon de la plupart des grands maîtres. Ils invoquent aussi leur vigueur, mais à combien d'artistes ne décerne-t-on pas, à juste titre, le même éloge ? Et à cet égard, le peintre du XXIe siècle dépasse de beaucoup celui du XIXe. La production du second est le fruit d'un long et minutieux travail ; son tempérament s'y exprime par la médiation de savantes techniques difficiles à maîtriser. Celle du premier résulte de la transcription impulsive, presque immédiate, de ses émotions. Quelques coups de brosse ou de pinceau trempés dans une peinture noire, grise ou blanche, parfois une touche de jaune ou de rouge donnent naissance à des cauchemars (*The way of the tigers*, *Crocodiles*), les toiles plus ambitieuses relevant de la même technique (*À l'Est d'Eden*). La meilleure explication qu'on ait apportée à ce « corps à corps » est que Yan Pei-Ming, qui a choisi la France en 1980, a reçu sa première éducation (maoïste) en Chine où il est né vingt ans plus tôt. Celle-ci comportait, pour un peintre, l'admiration d'origine politique due à Gustave Courbet, le communard, et la contemplation directe de ses œuvres l'a confirmé dans ce sentiment.

C'est en tout cas un plaisir d'assister à cette confrontation un peu artificielle entre deux talents si éloignés, ne serait-ce que par leur époque. Le cadre et la scénographie y sont pour quelque chose : les toiles sont « *présentées cette fois dans un accrochage volontairement inspiré des Salons du XIXe siècle, expérience inédite pour l'artiste.* » (Petit-Palais), c'est-à-dire acrcrochées les unes au-dessus des autres, jusqu'au plafond. Mais aussi, bien sûr, les deux talents.

Lundi 2 décembre 2019

Une journée de Clémence

En panne d'inspiration, le Témoin gaulois a repris un vieux projet de nouvelle destinée au recueil Fantasques, Morvandelles. *Bien entendu, il s'agit d'un récit de pure fiction, et toute ressemblance avec des personnes ayant existé serait fortuite.*

« *Comme à sa toile l'araignée*
Prend les mouches et les frelons... »
(Charles Cros, *Le Coffret de santal, Triolets fantaisistes,* 1873)

Est-ce le soleil qui perçait à travers les jointures des volets ou le claquement des sabots de mes deux filles qui trottaient déjà dans la cuisine ? Toujours est-il que je me suis éveillée un peu plus tôt que d'habitude, il n'était pas encore six heures. J'ai fait ma prière en organisant mentalement ma journée, que le Bon Dieu me pardonne, mais elle est chargée, et ce réveil matinal tombe bien !

Comme chaque jour, j'ai fait ensuite ma toilette, lavant avec soin ma figure et mes mains à l'eau froide, puis j'ai pris mon dentier dans le verre d'eau où il passe la nuit et me suis habillée et coiffée. J'ai descendu l'escalier plus lentement qu'autrefois, on me dit de l'équiper d'une rampe, mais cela coûterait cher, et je ne peux m'y résigner. Louise et Martine, qui trempaient des restes de pain d'avant-hier dans leur café, se sont levées pour me saluer et me servir mon petit-déjeuner. Pour moi, je m'accorde des tartines du pain le moins rassis, pour épargner les dents qui me restent, et de crème, et une goutte de lait dans mon café : ce sont les privilèges de l'âge. Nous achetons une miche six fois par semaine et, comme tout le monde, ne la mangeons jamais fraîche par économie. En mangeant, j'ai distribué les tâches pour la journée. Comme chaque matin, nous sommes d'abord allées toutes trois traire les vaches : il y en a quatre dans mon écurie,

mais une seule me donne en ce mpment quelques litres de lait, j'en garde un et vends les autres à des voisines. La Brunette nourrit son veau, et les deux autres demanderont bientôt les bœufs. Ce sont mes filles qui s'occupent des bêtes, l'une les cure pendant que l'autre trait et rapporte le lait à la cuisine, à tour de rôles, mais ma présence est indispensable pour leur éviter le péché de gourmandise. Étant gamines, je les ai suprises un jour en train de boire une partie du lait fraîchement tiré, et j'ai dû les corriger. Aujourd'hui, je ne pense pas qu'elles recommenceraient, mais il ne faut pas tenter le Diable, alors je suis les opérations, note la quantité recueillie et vérifie que la vache est bien traite. Pendant qu'elles travaillent, je ne me lasse pas, en cette saison, d'observer les hirondelles, toujours les mêmes, qui reviennent chaque année des pays chauds où, dit-on, elles passent l'hiver, pour remettre les nids en état, puis pondre, couver et nourrir leurs petits. Comment ces gracieux oiseaux peuvent-ils accomplir des voyages annuels jusqu'à nos colonies d'Afrique, en passant par l'Égypte et la Terre Sainte ? Mais tout est possible, avec la grâce de Dieu.

En retraversant la grande cour, nous sommes passées devant les cabinets et j'ai dit à Louise: « L'hiver est passé, il faut vider le seau sur le tas de fumier chaque matin ! ». Heureusement, j'ai eu la bonne idée de déplacer cette petite guérite de bois noir et le fumier au fond de la cour, à la limite du jardin, loin de la partie habitée. Au Morvan, seules les maisons bourgeoises ont des cabinets, et le tas de fumier est placé tout près de la porte de la maison. Puis nous sommes rentrées faire le ménage. Je tiens à ce que le carrelage de la cuisine et de la grand salle soit lavé chaque jour à grande eau, et que celui des autres pièces le soit chaque semaine. Mes filles s'en chargent, mais je me réserve ma chambre,

où personne d'autre n'a le droit d'entrer. Puis nous nous sommes changées pour aller toutes trois entendre la messe basse de huit heures. Comme nous sortions de l'église, Monsieur le Curé est venu comme chaque jour nous saluer et lancer une plaisanterie, car il est d'un naturel moqueur. C'est, à près de soixante-dix ans, un grand gaillard vigoureux et alerte, le plus grand et (du moins à mes yeux) le plus bel homme de la paroisse. Cette fois, c'est Louise qui a écopé :

– « Quelle belle robe jaune, ma fille, tu vas faire des ravages parmi mes paroissiens !
– Mais, Monsieur le Curé, je porte la même pour aller à la messe et chaque dimanche et jour de fête depuis dix ans ! » a-t-elle ri.

Parbleu, je n'ai quand même pas les moyens de leur payer chaque année de nouveaux affûtiaux ! Je suis intervenue à mon tour :

« Si vous êtes libre, Monsieur le Curé, nous vous attendons pour déjeuner
– Mais ce n'est pas votre jour de réception, et le vendredi étant jour de pénitence, il ne nous faut pas pécher par gourmandise !
– C'est que vous aimez les harengs saurs, et l'épicier m'a dit hier soir qu'il en avait reçu...
– Bon, c'est le poisson du pauvre, alors nous règlerons leur compte aux gendarmes, ave l'approbation du Seigneur !
– Alors, à tout-à-l'heure ! »

et nous sommes parties en riant acheter du pain frais et nos trois poissons (un seul me suffit).

En rentrant, et, jusqu'à onze heures et demie, nous sommes retournées au jardin : mes filles devaient faire quelques semis dans le potager. Moi, je me suis pendant ce temps occupée de mes fleurs : c'est la saison des roses, des tulipes, du lilas... Elles occupent aussi un jardinet entre la rue et la cour, mais c'est au

grand jardin situé entre la cour et le ruisseau que nous nous sommes rendues. Le premier tiers en est consacré aux fleurs, c'est mon domaine, le reste étant réservé au potager qui fournit tous nos légumes, nos fruits (sauf les pommes qu'on ramasse dans le grand champ face au cimetière) et une partie de nos pommes de terre. Étant chargée de fleurir l'église (mes filles y font pendant ce temps le ménage), j'ai à cœur d'avoir les plus belles de la paroisse.

À onze heures et demie, Martine et Louise sont rentrées à la maison pour faire leur lessive. Les enfants sortaient de l'école, et j'ai ouvert juste à temps ma petite boutique aménagée à l'angle de la maison, à droite, pour recevoir les amateurs de bâtons de réglisse, de rouleaux de zan et de bonbons multicolores qui, à l'abri d'immenses bocaux, font signe aux gourmands depuis le comptoir. Ils m'achètent aussi, quelquefois, en dépannage, des crayons, des porte-plumes et des plumes sergent-major ou en tête de canard, des ardoises et des cahiers, et ils reviennent à la sortie de seize heures trente. Je n'aime pas les enfants, qui sont sales, bruyants et chapardeurs, mais comme je me montre sévère avec eux, ils me craignent. Bien sûr, ils ne me rapportent pas grand-chose, mais les petits ruisseaux font les grandes rivières... À midi et demie j'ai fermé et je suis passée directement dans la petite salle à manger qui sépare l'arrière-boutique de la grand salle. C'est la pièce de réception, d'ordinaire je mange et me tiens dans la grand salle, même en été avec mes pensionnaires parisiens. Louise achevait de dresser la table pour mon invité et moi, tandis que Martine poursuivait ses préparatifs dans la cuisine. Les deux filles mangent toujours là, debout, comme nos paysannes, pour répondre plus vite à mes appels. À ce moment, on a frappé à grands coups à la porte de la grand salle et nous avons couru toutes trois pour accueillir Monsieur le Curé.

Autrefois, je n'aurais pas pu le recevoir ainsi, seule à seul, cela aurait fait jaser les gens, mais j'ai depuis longtemps dépassé l'âge canonique, et personne n'y voit malice, avec raison. À peine étions-nous assis face-à-face à la table ronde, Louise a fait son entrée, précédée du fumet fort et savoureux des harengs saurs. C'est toujours Louise, plus vive et plus adroite, qui sert à table. Martine les avait artistement entourés de pommes de terre tièdes. Sa sœur a d'abord servi Monsieur le curé et lui a versé un premier verre de ce vin d'Irancy qu'il préfère à tout autre, et s'est retirée. Nous avons d'abord parlé des potins de la paroisse Monsieur le curé en est friand mais ne dit rien, sauf quelques commentaires indulgents ou amusés et me laisse rapporter les derniers commérages, quitte à me gronder ensuite et à me reprocher d'avoir une langue de vipère, pour clore le sujet. J'ai sonné Louise, qui a apporté un superbe fromage blanc à la crème, dont le saint homme raffole. En le savourant pieusement, il a parlé des dernières nouvelles : certes, le pire avait été évité en France avec la démission de Léon Blum – ce juif avait fait assez de mal avec son Front populaire, quel culot de demander les pleins pouvoirs financiers ! – et les perspectives étaient bonnes en Espagne, où le général Franco rétablirait l'Église dans ses droits, mais l'Anschluss, comme l'avait dit Sa Sainteté Pie XI, était une mauvaise nouvelle et tout faisait craindre que sa réussite n'engage Hitler, ce dément, dans une guerre de revanche. Je l'écoutais sagement, comme jadis mon père et mon frère : ces questions ne peuvent intéresser que les hommes ! Pour finir, je sonnai une dernière fois et Louise fit son entrée, apportant la crème au chocolat et les petits pains à la peau de lait qui sont la spécialité de Martine. Monsieur le curé s'est récrié, c'était beaucoup trop pour un vendredi, je voulais donc l'induire au péché ? J'ai attendu en silence que Louise referme la porte et s'éoigne, et je lui ai dit en

posant ma main sur la sienne :
« Tu ne te souviens donc pas que c'est notre anniversaire ? »
Il m'a regardée, l'air surpris : « Seigneur, il y a si longtemps ! Nous avons cessé de vivre dans le péché depuis trois ans, nous nous sommes repentis, il ne faut plus y penser !
– Je ne me suis jamais repentie, et toi non plus, je crois. Rappelle-toi, j'avais déjà quarante ans passés...
– Mais tu étais toujours la plus belle femme de la paroisse !
– Mais vieille fille ! Depuis longtemps, j'avais refusé toutes les avances de nos paysans, mes parents m'avaient élevée comme une demoiselle : ils m'ont envoyé en pensionnat chez les bonnes sœurs de Nevers, j'avais lu quelques romans, et je savais qu'un jour...
– Je viendrais ?
– Non, je n'y croyais plus. Et puis quand tu es revenu de cette maudite guerre, malgré cette soutane, je me suis reprise à rêver, alors j'ai résisté, mais tu étais persuasif comme le serpent ! Tu disais que si Dieu nous a fait comme nous sommes, ce n'est pas pour nous interdire de satisfaire les désirs qu'il nous a donnés, et que le célibat des prêtres n'est qu'un point de discipline de notre Sainte Église romaine, qui n'a rien à voir avec la foi et le salut ! J'ai bien retenu la leçon ?
– Bon, tout cela est vrai, mais il est malsain et impur de se complaire dans ces souvenirs. Pour pénitence, tu liras ce soir, devant ta glace, ce petit livre que j'allais oublier de t'offrir, car bien sûr je me suis rappelé cet anniversaire. » ; et Monsieur le curé tira de sa poche un précieux petit livre richement relié du format de mon *Imitation de Jésus-Christ*. Il ajouta, en déplaçant le ruban de soie du marque-page : « Tu commenceras par ce texte ». Sans me laisser le temps de le remercier, il poursuivit en allumant sa pipe :
– Ma chère Clémence, j'ai eu bien des occasions de me réjouir de

votre grande charité : le mendiant sait qu'il trouvera toujours une assiette de soupe à votre table, comme chez les meilleurs de mes paroissiens. Mais vous êtes allée plus loin qu'eux tous en prenant en charge l'éducation de Louise et Martine, ces deux pauvres orphelines, alors que vous n'aviez que vingt-sept ans, et en les gardant sous votre toit comme vos propres enfants, en échange de quelques menus services dont elles s'acquittent avec joie, car elles ont compris que vous les tenez à l'abri des misères et des pièges de ce monde. Or il se présente, chère Clémence, une occasion de doubler vos mérites aux yeux du Seigneur...
– Grand Dieu, mon père, jai appris que leur ivrogne de frère et sa femme sont morts à trois jours d'intervalle, vous n'allez pas me demander de recueillir leur nièce qui n'a que huit ans et ses deux frères, encore plus jeunes, tous trois si mal élevés ? J'ai passé l'âge, je ne supporte plus les enfants, non, je n'en aurais plus la force !
– Je ne vous demande que d'y réfléchir, il est trop tôt pour me répondre. Leurs tantes, que vous avez élevées dans la vertu et l'obéissance, leur donneront le bon exemple et vous déchargeront des soins que réclament les petits, et vous pourrez les nourrir sur votre superflu. Vos parents vous ont laissé une fortune que vous ne cessez d'augmenter par votre sage administration : votre jardin, votre verger et le champ que cultivent vos filles y pourvoiront, sans que vous ayez à égratigner le produit de vos fermages. Enfin, Notre Seigneur vous en saura gré à l'heure de votre mort. »
Sur ces forte paroles, Monsieur le curé s'est levé, refusant le petit verre de goutte que je lui offrais : nous étions en un jour de pénitence, me rappela-t-il encore, il voulait se recueillir avant l'heure des vêpres (c'était sa façon de dire qu'il allait faire sa sieste). Il me laissa, bien perplexe au sujet de sa demande.
J'aidai Marie-Louise à débarrasser la table et à ranger la vaisselle

que Martine achevait de sécher. Puis toutes trois, nous avons placé le linge dans le grand baquet qu'elles ont chargé sur la brouette, et nous sommes allées le rincer au lavoir que mes parents ont jadis fait installer au fond du jardin, sur le ruisseau qui nous sépare des prairies. Il se compose d'une simple planche inclinée sur la rive, d'un caillebotis pour permettre aux lavandières de ne pas piétiner la terre humide et de poser au sec leurs baquets de linge, enfin de deux garde-genoux, si bien que les deux sœurs peuvent travailler côte à côte. Le linge rincé, il ne reste plus qu'à l'étendre sur les deux rangs de fil de fer tendus derrière le lavoir. Leur bavardage, leurs rires et le bruit de leurs tapous font bientôt une joyeuse musique, tandis que je m'installe dans la petite tonnelle, au milieu de mes fleurs. Je tire de la poche de mon tablier le précieux petit livre de prières que mon directeur de conscience m'a donné à lire en guise de pénitence. Surprise : c'est un recueil de poésies d'un vieil auteur dont je n'ai jamais entendu parler, François Villon ! Je l'ouvre docilement à la page marquée : il s'agit d'un texte en vieux français, mais que j'arrive à déchiffrer sans trop de peine, à quelques mots près. Je me demande d'abord quel rapport il peut y avoir entre moi et cette pauvre fille exploitée par un amant brutal, mais bientôt je comprends et éclate de rire ! Ce n'est que la dernière plaisanterie de ce vieux farceur :

« *Or il est mort, passé trente ans,*
Et je remains vieille et chenue.
Quand je pense, lasse ! au bon temps,
Quelle fus, quelle devenue ;
Quand me regarde toute nue,
Et je me voy si très-changée,
Pauvre, seiche, maigre, menue,
Je suis presque toute enragée.

Qu'est devenu ce front poly,
Ces cheveulx blonds, sourcilz voultyz,
Grand entr'œil, le regard joly,
Dont prenoye les plus subtilz ;
Ce beau nez droit, grand ne petiz ;
Ces petites joinctes oreilles,
Menton fourchu, cler vis traictis,
Et ces belles lèvres vermeilles ?

Ces gentes espaules menues,
Ces bras longs et ces mains tretisses ;
Petitz tetins, hanches charnues,
Eslevées, propres, faictisses
A tenir amoureuses lysses ;
Ces larges reins, ce sadinet,
Assis sur grosses fermes cuysses,
Dedans son joly jardinet ?

Le front ridé, les cheveulx gris,
Les sourcilz cheuz, les yeulx estainctz,
Qui faisoient regars et ris,
Dont maintz marchans furent attaincts ;
Nez courbé, de beaulté loingtains ;
Oreilles pendans et moussues ;
Le vis pally, mort et destaincts ;
Menton foncé, lèvres peaussues :

C'est d'humaine beauté l'yssues ! »

Il doit bien rire de ce vilain tour, mais comment ne pas lui pardonner : après tout, c'est une pensée très chrétienne que ce vieux rimailleur exprime sous cette forme inattendue ! Est-ce parce que j'ai eu plus de chance avec mon curé que la belle heaulmière avec son « *garson rusé* » ? Ce qui est certain, c'est que je remercie chaque jour le Bon Dieu de me l'avoir envoyé !

On dit que la nuit porte conseil, aussi Monsieur le curé, après vêpres, m'a demandé de remettre à demain ma réponse. Mais les dés sont jetés, j'ai déjà pris la résolution d'accueillir et d'élever les trois pauvres enfants. Non seulement, ils ne me coûteront pas grand chose, comme l'a dit Monsieur le curé, mais la pension versée par l'Assistance publique me laissera quelques profits. Dieu soit loué, qui dans son immense bonté a voulu concilier l'exercice de la charité et la prospérité des personnes qui la pratiquent !

Lundi 9 août 2019

Ne tirez pas sur le pianiste

« *Il y a une innocence dans le mensonge qui est signe de bonne foi.* »
(Friedrich Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal*, 1886)

Le fondateur de la Monarchie élective ingénieusement appelée Cinquième république savait qu'on gouverne par des promesses, d'autant plus efficaces qu'elles sont extravagantes : « *Algérie française ? – Je vous ai compris !* » Les problèmes de Macron ont moins d'allure, mais il leur applique la même technique, comme on le voit quand il s'occupe du travail et de ses corollaires, le chômage et les retraites.

Rien n'est plus clivant que le travail : il y a les sales boulots, ceux qui vous envoient prématurément dans l'autre monde après avoir ruiné votre santé, les petits boulots qui ne mènent à rien, les bons jobs correctement payés qui se font rares et précaires et les sinécures qui se multiplient autour de ce qu'on persiste, par habitude, à appeler le pouvoir, mais en nombre forcément très limité, et sont résevées par définition à ceux qui sont déjà nantis. Et puis il y a le chômage, auquel Macron a su apporter une réponse simple : il suffit de traverser la rue pour trouver du travail. Hélas, tous ceux qui n'ont jamais eu à le redouter pour eux-mêmes savent bien, comme le duc de Saint-Simon, qui exerçait l'honorable profession de courtisan de Louis XIV, qu'on est chômeur, c'est-à-dire fait-néant, par choix, et que tout le problème est justement de convaincre les paresseux de traverser la rue. Il est pourtant d'inlassables travailleurs qui n'hésitent pas à le faire deux, trois et même treize fois, et qui s'en trouvent apparemment bien. Notre sage président a su reconnaître le plus méritant d'entre eux, Jean-Paul Delevoye, et l'a récompensé en lui

donnant une quatorzième tâche, immense, puisqu'il s'agissait de réaliser une des grandes ambitions du règne : unifier le régime des retraites en instituant un système à points et en supprimant les régimes particuliers hérités d'une longue histoire mais qui faisaient particulièrement désordre au pays de Descartes. Le tout en s'engageant, la main sur le cœur, à défendre le système par répartition qui fait payer aux actifs les retraites des anciens, et qui a les faveurs des Français pour cette simple raison que la solidarité entre générations est le seul moyen de maintenir à un niveau décent les revenus des retraités quand viennent les années de vaches maigres. Quel régime d'assurances, obligé par nature à réaliser des bénéfices, pourrait prévoir celles-ci et protéger ses adhérents ?

On est Dieu merci bien loin de l'époque pré-révolutionnaire où la répartition des tâches n'était due qu'à la faveur du prince, et où Beaumarchais pouvait écrire : « *On pense à moi pour une place mais par malheur j'y étais propre : il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint.* » (*Le Mariage de Figaro,* 1784, V, 3). Cette fois, il fallait un spécialiste des questions de retraites : qui donc aurait pu mieux répondre à ce critère qu'une personnalité des assurances retraites, enseignant dans ce domaine, de surcroît ? Autrement dit, Jean-Paul Delevoye ? Il saurait bien, par quelques astuces, tirer la couverture (sociale) du bon côté ? Et de fait sa réforme, qui ne fait pas dans la dentelle, répond à toutes les attentes du patronat : mainmise sur cent soixante-cinq milliards mis en réserve par les régimes spéciaux[1], plafonnement de la cotisation des plus riches, pour leur permettre de souscrire à des assurances privées censées leur apporter un surplus, passage d'une répartition réelle de

1 Il en subsistera tout de même quelques-uns, à commencer par ceux de la police et du Sénat :restons pragmatiques !

l'effort collectif à une répartition « notionnelle », c'est-à-dire à un calcul de la valeur du point de retraite au gré des circonstances (c'est la recette des assurances privées, quand elles ne font pas faillite)... Tout le meilleur de ce que ni Juppé, ni Sarkozy n'avaient réussi à imposer pour économiser (au profit de qui ?) sur les retraites et plonger la masse des vieux travailleurs à venir dans la misère, est passé ! Cerise sur le gâteau, un prolongement non avoué de deux ans de la durée du travail, dont l'abandon par le gouvernement permettra au vaillant Laurent Berger, défenseur le la « ligne rouge » de la CFDT, d'apparaître comme l'artisan d'un succès décisif des travailleurs et justifiera son appel à cesser la grève !

Peut-on reprocher à un tel homme d'action(s) d'avoir oublié de signaler, comme la loi l'y oblige, que sa brillante carrière risquait de le mettre en conflit d'intérêts ? Au temps où se mit en place dans le droit français la notion de « délit d'initié », c'était autour de 1989, une amie nous contait la gêne de ses invités devant l'indignation d'une vieille dame : « Mais enfin, on joue en bourse quand on est bien informé, ça s'est toujours fait, c'est comme ça que mon père a acheté notre maison de Biarritz ! » Que voulez-vous, il faut laisser le temps aux personnes (distinguées), que visent toutes ces nouvelles règles, de les assimiler !

Lundi 16 décembre 2019

À peine cette page était-elle en ligne qu'on apprenait la démission de Jean-Paul Delevoye. Cela revient à reconnaître qu'il a concocté sa réforme dans l'intérêt de ses employeurs, et non dans l'intérêt général. En bonne logique, le projet de réforme est bon à jeter à la poubelle !

Mardi 17 décembre 2019

La Carrière d'une femme de chambre

« *Il vaut mieux être putain qu'esclave* »

Le cinéma naissant a d'emblée donné une place de choix au genre comique, et la crise qui a suivi les Années folles a été marquée par une explosion du burlesque. Il semble que le XXIe siècle ait oublié ces recettes, alors que les spectateurs n'ont jamais eu autant besoin de se divertir. C'est donc une bonne idée de consacrer des reprises à la comédie italienne qui s'est épanouie des années 1950 aux années 1970, comme le fait actuellement le Cinéma Mac-Mahon avec *Telefoni bianchi* (1975) de Dino Risi.

Le titre français évoque irrésistiblement *Le Journal d'une femme de chambre,* en particulier l'adaptation par Luis Buñuel (1964) du roman d'Octave Mirbeau (1900), et il n'y a là rien d'arbitraire. Pourtant, on peut regretter que les distributeurs français ne se soient pas tout simplement contentés de la traduction littérale du titre de ce film – *Téléphones blancs* – qui renvoie clairement à une famille bien précise d'œuvres qui fleurirent sous la dictature fasciste à son apogée, de 1937 à 1941. Il est vrai que si tous les cinéphiles en ont entendu parler, bien peu en ont vu et pourraient en citer des titres et des vedettes. Le Témoin gaulois n'est pas de ces *happy few* et n'en a qu'une connaissance livresque, mais ce n'est pas une référence. Il est probable aussi que le public français, en cette année féconde où Risi réalisa également *Parfum de femmmes*, ce chef-d'œuvre, les avait complètement oubliées, à supposer qu'il en ait vu beaucoup. Or ce n'est pas le cas, et l'inégalité des échanges franco-italiens[1] au temps des téléphones blancs est

1 *L'accueil du cinéma français en Italie pendant l'époque fasciste (1930-1945)* (Jean-A. Gili, *Revue d'Histoire Moderne & Contemporaine* Année 1986 33-2 pp. 243-253)

frappante, de 177 à 16 ! Pourtant le régime, qui avait retenu des leçons de Lénine l'importance idéologique du cinéma, venait de créer pour sa propagande un outil capable de rivaliser avec la fabuleuse Hollywood : Cinecittà fut inaugurée le 28 avril 1937. Il en sortit alors, parmi d'autres productions inspirées des cinémas allemand et russe et celle, nationale, des péplums (*Scipion l'Africain* de Carmine Gallone, *Les Derniers Jours de Pompéi* de Mario Mattoli, 1937, *La Couronne de fer* d'Alessandro Blasetti, 1941), une lignée de films n'ayant pour fonction que de faire rêver Margot, comédies légères, sentimentales, dont le sujet tourne autour du mariage, dans un milieu bourgeois caractérisé par le luxe de son cadre de vie, que symbolise précisément la couleur blanche des téléphones, signe de distinction en un temps où le noir était de rigueur pour ces appareils. Toute réflexion est bien sûr soigneusement épargnée aux spectateurs, et aucune allusion ne saurait y être faite à la dure réalité politique et sociale de l'Italie mussolinienne. Plus de trente ans plus tard, c'est dans une satire cruelle et drôle de ce genre que s'est lancé Dino Risi.

Une grande partie du scénario se déroule dans la période en question : Marcella Valmarín, issue d'une famille très pauvre d'un village situé entre Ferrare et Venise, travaille comme femme de chambre dans un hôtel vénitien tout proche du lieu où se déroule la toute jeune *Mostra* née en 1932. Éblouie par le septième art, elle rêve de faire à son tour carrière de diva, et cède sans trop de façons aux avances d'un prétendu producteur, qui lui promet de l'appeler à Rome. Las, il ne s'agit que d'un sous-fifre, et quand elle arrive dans la capitale, c'est pour apprendre que le producteur a fait faillite et que toute l'équipe est en prison ! Bien que fort éprise de son fiancé, Roberto, sa beauté et les recommandations de sa maman qui lui a conseillé d'être « *putain plutôt qu'esclave* » la

feront passer de bras en bras en une carrière ascendante qui la conduit du bordel tenu par la mère d'un jeune fasciste jusqu'au lit de Benito Mussolini d'où elle est propulsée à Cinecittà pour y recevoir une consécration qui doit plus à ses charmes qu'à son talent. Mais comme on sait, la roche tarpéienne est proche du Capitole, et en 1943, à la chute du *Duce,* elle se retrouve ruinée et proscrite, errant sur les routes d'un pays secoué par les dernières convulsions de la dictature[2]. Mais elle ne perd pas courage et finira par faire un beau mariage bourgeois. Parallèlement se poursuit l'odyssée de Roberto le bien-aimé, enrôlé de force dans l'armée d'Éthiopie et qui parcourra à son corps défendant toute les étapes glorieuses des armées italiennes – guerre d'Espagne, Albanie, El Alamein, campagne de Russie – où, laissé pour mort, il finira par faire souche dans une famille paysanne. Les deux tourtereaux se croisent à chaque étape ans jamais pouvoir s'unir, mais Marcella finira par se rendre sur la tombe supposée du héros, sans savoir qu'il labourait à deux pas du dernier endroit où elle s'est arrêtée pour demander son chemin. Parcours sinistre comme l'époque, mais que la belle santé de Marcella et l'optimisme d'un vieux peuple qui en a vu d'autres transforme en un joyeux et impitoyable récit picaresque.

La parodie des *telefoni bianchi* occupe peu de place dans le film, où les grands rôles de Marcella devenue Alba Doris ne sont qu'entrevus. Le cinéaste se concentre d'abord sur le tableau satirique d'une dictature grotesque (pléonasme) soutenue par l'Église (mariages fascistes à la chaîne), d'une bourgeoisie veule et jouisseuse et d'un milieu d'artistes qui en sont généralement issus, où chacun s'efforce de tirer profit des circonstances, cédant à la

2 Conformément à la légende, l'Italie de Dino Risi se libère grâce à ses partisans, les armées alliées ne sont pas mentionnées.

contagion fasciste, se compromettant chaque jour davantage et plongeant sans vergogne dans l'alliance inégale avec Hitler. L'illusion dissipée, le relais est pris par un bossu magnifiquement interprété par Ugo Tognazzi, figure du *lumpenproletariat* qui symboliquement recueille Marcella en détresse sur la route. Ils font d'abord une joyeuse équipe : Marcella constate que la guerre est bien amusante, et il apprécie « *la banque que les femmes ont entre les jambes* » et qu'elle met à son service pour les dépanner. Mais il se révèle bientôt comme un personnage ignoble qui tire profit de la débâcle, vidant un cercueil de son occupant pour y entasser les victuailles qu'il se propose de vendre au marché noir, dépouillant une vieille femme de son matelas, et finissant par livrer aux Allemands une famille juive. Finalement, seuls trouvent grâce le pauvre Roberto Trevisan (Cochi Ponzoni), fiancé éternel et inusable, toujours déçu, et surtout Marcella Valmarín (la belle et dynamique Agostina Belli), qui assume vaillamment le rôle de putain que la société lui a assigné, ne lui laissant d'autre choix que la misère et l'asservissement à un mari ; c'est le sort de sa mère et de la plupart des femmes de son temps. Le reste de la distribution (Vittorio Gassman dans le rôle de Franco Denza, Ugo Tognazzi dans celui d'Adelmo, etc.) est de la même qualité. Curieusement, ce film citadin exploite peu le décor urbain, ce que les Italiens savent admirablement faire, et met en valeur la campagne vénitienne, peut-être parce que le monde est surtout vu par les yeux de Marcella.

La Carrière d'une femme de chambre est un film sous-estimé. Comédie dont la durée de deux heures ne pèse pas, ce n'est pas seulement un divertissement. Satire politique féroce, il se révèle, sur le plan social, très en avance sur son temps.

Lundi 23 décembre 2019

Liban

« *l'Orient compliqué* » (Charles de Gaulle, *Mémoires*)

Un ami d'origine libanaise m'a demandé si j'écrivais toujours.
« Oui, mais de plus en plus lentement. Au début, je n'avais qu'à transcrire ce que j'avais dans la tête, c'est-à-dire pas grand chose, mais ça coulait de source. Aujourd'hui, j'essaie d'aborder des sujets nouveaux, ce qui exige qu'on s'informe et qu'on réfléchisse davantage.
– Et que pensez-vous de la situation au Liban ?
– Je suis très inquiet pour ce malheureux pays, mais je n'y comprends pas grand chose.
– Nous non plus, c'est très compliqué... »

Comme tout ceux qui suivent l'actualité, je savais qu'au pays du Cèdre se déroulaient d'amples manifestations, depuis le mois d'octobre, qui présentaient plus d'une ressemblance avec celles de nos gilets jaunes. Elles avaient démarré sur le refus d'une taxe qui portait non pas sur l'essence, mais sur les communications par WhatsApp (le choix par le fisc de ce créneau et la réaction du public peuvent paraître bizarres, vus de France). Elles mobilisent des foules immenses à l'échelle du pays. Elles se caractérisent par le refus de toute direction structurée, le rejet des chefs, la foi en la spontanéité. Elles se traduisent par des défilés, des sit-in et le blocage des routes. Enfin, elles ont pour but de renverser le gouvernement et de renvoyer toute la classe politique dans ses foyers. Là s'arrêtent les similitudes. Pacifiques comme les gilets jaunes, il ne semble pas que les protestataires libanais soient gênés, jusqu'à présent, par un cortège de black blocs dont la violence irresponsable transformerait leur action en un combat

douteux. Surtout, le contexte politique et social est bien différent.

Tandis que les Français ont gardé l'habitude de se tourner vers un pouvoir centralisé, ancien et fort, à qui ils demandent d'intervenir chaque fois que se pose un problème, et qu'ils n'ont pas pris conscience que cet état s'est dessaisi de la plupart des leviers du pouvoir au profit des instances européennes, qu'ils persistent à croire éloignées alors qu'elles régissent leur vie quotidienne et préparent leur avenir, les Libanais appartiennent d'abord à des communautés religieuses – chrétiennes (Maronites, etc., 34% ?), musulmanes (Sunnite, Chiite, etc., 54% ?), et autres – auxquelles la constitution issue du mandat français confie la représentation du peuple via un parlement de 128 députés répartis comme suit depuis 1989 [1] :

chrétiens (64)

Maronite	Grec orthodoxe	Grec catholique	Arménien orthodoxe	Arménien catholique	Protestant	Autre chrétien
34	14	8	5	1	1	1

musulmans(64)

Sunnite	Chiite	Druze	Alaouite
27	27	8	2

Le gouvernement est composé dans le même esprit d'équilibre : président maronite, président du parlement sunnite, premier ministre chiite. La distinction entre droite et gauche n'a jamais eu de sens entre partis politico-religieux qui ne sont que les clientèles de grandes familles féodales qui se partagent le pouvoir afin de s'enrichir toujours davantage, la corruption poussée à l'extrême étant, comme le système communautariste, un vieil héritage de l'empire ottoman démembré après la première guerre mondiale.

Dans un tel système, l'État, faible par nature, ne joue presque aucun rôle économique et social. Les citoyens n'en attendent rien

1 Tableau emprunté à l'article *Sièges réservés (Liban)* - *Wikipédia*

pour se tirer d'affaire, et comptent d'abord sur eux-mêmes – leur esprit d'initiative et leur sens commercial sont proverbiaux – et sur les solidarités familiale et clanique. Le résultat de ce beau système est que se sont accumulées de prodigieuses inégalités qui surpassent, et de loin, celles qu'on observe aux États-Unis, autre paradis de la libre entreprise où existent cependant quelques gardes-fous, et bien sûr en Europe où elles s'accroissent mais où subsistent encore des pans entiers de l'État-Providence. Le petit peuple les a toujours supportées gaiement, se contentant des miettes qui tombaient de la table des riches. Au lendemain de la deuxième guerre mondiale, le Liban apparaissait comme un hâvre de paix, de prospérité et d'ouverture sur le monde, et comme « la Suisse diu Moyen-Orient » : ses banques prospéraient, alimentées par les pays pétroliers arabes et une diaspora de 4 à 14 millions en 2019 (selon que l'on compte une ou quatre générations d'exilés) contre une population de 6,8 millions à laquelle il faut ajouter près de 1,5 millions de réfugiés[2]. La guerre civile (1975-1990) a mis fin à cette période.

Pourtant, bien que ses infrastructures aient été ravagées, les années 1990 furent une période de prospérité économique grâce à l'afflux des devises, et le PIB/habitant augmenta de 353 %. Mais la masse de la population n'en tirait aucun bénéfice : le poids de la dette publique, détenue par la diaspora qui en tire de gros profits sans risque, grâce à l'indexation de la livre libanaise sur le dollar américain (1 dollar=1507 livres), devient insupportable (150% du PIB) et la voracité des puissants absorbe le reste. Le quotidien des Libanais est fait de privations : rien n'a été entrepris pour réparer

2 En l'absence de recensement depuis l'époque du mandat français, toutes les statistiques démographiques au Liban, y compris l'évaluation des dix-huit communautés religieuses est à prendre avec précaution.

les destructions de la guerre, réseaux routier, électrique, téléphonique (d'où l'importance du service gratuit WhattsApp qui y supplée), service des eaux et autres services publics (éducation, santé...). Faute de moyens de traitement, les ordures sont jetées à la mer ! Le gouvernement, ayant dû renoncer à taxer WhatsApp à la suite des manifestations du jeudi 17 octobre, a suspendu l'indexation de la livre (qui ne sert qu'aux petits achats) sur le dollar qu'on utilise pour les transactions plus importantes (achat d'un logement, d'un véhicule, etc.), ce qui a provoqué le second soulèvement et la chute du gouvernement Hariri (29 octobre). La nomination d'un nouveau premier ministre n'a rien arrangé, la livre libanaise se dévaluant au marché noir, de 1600 à 2250 pour 1$. La situation est devenue incontrôlable.

Peut-on espérer une issue heureuse ? Pour la première fois, toutes les communautés religieuses paraissaient unies dans une même revendication, chasser tout le personnel politique jugé corrompu, et le remplacer par des « techniciens ». Mais est-ce bien un projet réaliste ? Et cette belle unité ne recouvre-t-elle pas bien des oppositions ? La diversité des slogans inscrits sur les pancartes brandies par les manifestants suggère plutôt le contraire : les slogans antiracistes, féministes – *Le patriarcat tue, La place de la femme est dans la révolution* – ne sauraient être approuvés par tous, et pas davantage ceux qui s'en prennent aux chrétiens ou au Hezbollah [3]. Bien entendu, les seigneurs de la guerre ne se laisseront pas faire, et déjà les hommes de main, chrétiens du général Aoun et musulmans de ses alliés d'Amal et du Hezbollah font le coup de poing contre ceux qui s'en prennent à leurs chefs, en attendant mieux. Face à un mouvement inorganisé et qui

3 Voir l'article du Huffingtonpost du 29 octobre 2019 : *Les manifestations au Liban expliquées à travers les pancartes*

refuse de se structurer, la tactique de la classe dirigeante est, sans surprise, de laisser pourrir. Le dirigeant du Hezbollah Hassan Nasrallah, considéré par beaucoup de Libanais comme moins corrompu que ses collègues du gouvernement (les profits qu'il tire de cette collaboration étant surtout politiques), voire intègre, a peut-être perdu de son prestige en s'en montrant solidaire, et en évoquant le spectre de la guerre civile. Mais on ne voit pas de quels espoirs sont porteurs ces politiciens incapables de se réformer et qui ruminent beaucoup d'arrières pensées, et quelles solutions ils pourraient apporter à la crise actuelle.

On a comparé la crise libanaise à celles du printemps arabe, de l'Irak, des gilets jaunes en France, du Chili et de la Bolivie. Toutes témoignent de la même souffrance sociale et du même désir de renouveau, dans des contextes bien différents. Au Liban et en Irah, plus qu'ailleurs, l'issue dépend moins de ceux qui manifestent que des puissances financières et impérialistes (USA en perte de vitesse dans cette région et tentés de sen retirer au grand dam de leur allié israëlien, Russie, Iran dont le Hezbollah est le bras armé) qui en font le terrain de jeu de leurs rivalités.

Lundi 30 décembre 2019

ANNÉE 2020

INDEX

Noms cités
Thèmes
Oeuvres et publications citées

INDEX DES NOMS CITÉS

Adolphe Adam102
Andry-Farcy 218
Aoun Michel 244
Amiot-Saulnier Emmanuelle 82
Angot Michel 45
Antunes António Lobo 210
Apollinaire Guillaume 33, 158
Aragon Louis 33
Aron Raymond 120
Arthaud Antonin 34
Assad 119
Assouline Pierre 9
Bach (Jean Sébastien)18
Baker Joséphine 137
Balkany Patrick et Isabelle) 130,134,138
Balzac Honoré (de) 17
Bardot Brigitte 50
Barrault Jean Louis 34
Baudelaire Charles 137
Bauchant André 218
Beaumarchais Pierre-Augustin Caron (de) 235
Belli Agostina 240
Benalla Alexandre 21
Benzaquen Michael 36
Berger Laurent 236
Bergman Ingrid 163
Bernand Carmen 123
Bernon Bleuette 163
Besso Michele 92

Besson Luc 164
Blum Léon 229
Bombois 2Camille 18
Bonaparte Napoléon 11,83,136
Bonnaire Sandrine 163
Bouchardon Edme 216
Bouscas 177
Bracquemond Marie 154
Braque Georges 219
Braucci Maurizio 196
Bresson Robert 164
Breton André 34,204
Buñuel Luis 237
Carley Christopher 209
Cappeau Placide 102
Carpeaux Jean-Baptiste 136
Cassatt Mary 154
Cecchi Carlo 197
Céline Luis Ferdinand 77
Césaire Aimé 137
Char René 33
Chardin Jean Siméon 219
Chassériau Théodore 84
Chirac Jacques 44,172,214
Chocolat (Rafael, le clown) 137
Choné Paulette 178
Clairin Georges 222
Claudel Camille 218
Cocteau Jean 34
Collomb Gérard 7
Colomb Christophe 123

Cortés Hernán 126
Courbet Gustave 221
Cressy Jessica 196
Cros, Charles 86
DalaÏ Lama 18
D'Annunzio Gabrile 9
Darmanin Gérald 56
Debré Michel 147
Deibler Eugene 101
Delacroix Eugène 84
Delay Florence 163
Debargue Lucas 175
Delevoye Jean-Paul 234
Delplace Stéphane 175
Demahis Laurent 139
De Mille Cecil B. 163
Descartes René 235
Desnos Ferdinand 218
Desnos Robert 32
Diaghilev 218
Diot Jean 115
Dollfuss Olivier, 123
Doulcet Jean-Baptiste 175
Dreyer Carl 163
Ducros Jérôme 174
Dumas Alexandre 137
Dumas Thomas Alexandre 137
Ducos du Hauron Louis 86
Dumont Bruno 162
Dupont-Aignan Nicolas 80
Duse Eleonora 11

Dussopt Olivier 53,110
Dutronc Jacques 185
Duval Jeanne 137
Eastwood Clint 208
Einstein Albert 91
Eisenhower Dwight David 100
Éluard Paul 33
Ellis William 50
Érasme (Desiderius Erasmus Roterodamus) 183
Erdogan Recep Tayyip 190
Ésaïe 215
Ève Jean 218
Falconetti Renée 163
Farrar Alice 163
Faulkner William 211
Flaubert Gustave 82
Fleming Victor 163
Foujita Tsugouharu 34
Fraenkel Théodore 34
Franco Francisco 229
François Ier 83,88
Galland Antoine 83
Gassman Vittorio 240
Gaudard Pierre 108
Gauthier Maximilien 218
Gauvard Claude 19,22
Gemito Vincenzo 221
Georgelin Jean-Louis 214
Géricault Théodore, 136
Ghosn Carlos 56
GiacomettiAlberto 73

Giordano Luca 221
Giscard Valéry (prétendu d'Estaing) 131
Gonzalès Eva 154
Gratadour Anne 82
Gromaire Marcel 219
Guetta Bernard 58
Guichard Guillaume, 111
Hariri Hassan 244
Haussmann Georges-Eugène (baron) 61
Hemingway Ernest 34
Her Ahney 209
Herzog Mathieu 176
Hidalgo Anne 67,130,135
Hitler Adolf 100,229,240
Hollande François 132
Houellebecq Michel 77
Hugo Victor 134,141,157
Huxley Aldous 142
Ingres Jean-Auguste-Dominique 84,154
Isaac 212
Jacob Max 219
Jaeglé Yves 156
Jeanne d'Arc 162
Jésus de Nazareth 102
Jovovitch Milica 164
Joyce James 211
Kafka France 9
Karila-Cohen Pierre 140
Keaton Buster 15
Kempelen Johann Wolfgang (von) 97
Klein Étienne 182

Kojima Ryo 174
Kviatek Tomer 175
La Bruyère Jean (de) 165
Ladj Ly 209
Landelle Charles Zacharie 84
Landré Marc 111
Lapointe Boby 49
Launay Mickaël 182
Laurans Jean 67
Lavisse Ernest 121
Le Corbusier Henri 218
Lénine (Vladimir Ilitch Oulianov, dit) 238
Lenoir Bruno 115
Le Pen Marine 8,79
Leplat Prudhomme Lise 154
Leroy Pierre 64
Le Roy-Ladurie Emmanuel 67
Lévi-Strauss Claude 123,184
London Jack 196
Lorca Federico Garcia 34
Louis XIV 115,234
Louis XVI 216
Louis Séraphine 217
Louvel Jean-Pierre 67
Louvet de Couvray Baptiste 61
Macron Emmanuel 7,17,29,63,98,129,214,234
Maillol Aristide 217
Mallarmé Stéphane 33
Manent Pierre 120
Manet Édouard 136
Marcello Pietro 196

Marinelli Luca 196
Marquet Albert 84
Martel Charles 183
Marx Karl 108
Matisse Henri 84
May Theesa 100
McLuhan Marshall 51
Mélenchon Jean-Luc 8
Méliès Georges 163
Michel Louise 138
Michelet Jules 121
Mitterrand François 40,59,62,106
Modi Narendra 107
Modigliani Amedeo 219
Mollet Guy 106
Montaigne (Michel Eyquem de) 121
More Thomas 183
Morisot Berthe 154
Mucha Alphonse 18
Muenier Jules-Alexis 84
Muhammad Ibn Mūsā al-Kwharizmi 96
Musset Alfred (de) 216
MussoliniBenito 239
Nasrallah Hassan 245
Néron, 115
Neruda Pablo 34
Nicolas II 189
Nohant Gaëlle 32
Ollivier Yann 175
Onimus Jean 164
Orban Viktor 107,119

Orwell George 53
Ozon François 162
Pascal Blaise 38,96
Péguy. Charles 164
Pelez Fernand 222
Père Olivier 165
Pernoo Jérôme 172
Perrault Charles 12
Perret Jacques (professeur) 95
Peyronnet Dominique 218
Pétrarque Francesco 183
Philippe d'Orléans 115
Picasso Pablo 217
Pie XI 229
Piketty Thomas 40
PluyettePatrice 162
Poésy Clémence 164
Point Armand 84
Ponge Francis 33
Ponzoni Cochi 240
Poutine Vladimir 40,107,113
Preminger Otto 164
Prévert (frères) 217
Prévert Jacques 33
Provost Martin 219
Queneau Raymond 168
Quinejure Michel 222
Quivoron Marie Anne Caroline 154
Rabelais François102,149,183
Rackete Carola 118
Raffarin Jean-Pierre 172

Ramos Philippe 164
Renoir Auguste 84,154
Resnais Alain 58
Rétat Claude 140
Richardson Dorothy 211
Rimbert René 219
Ringeade Pauline 133
Rioufol 121
Risi Dino 237
Rivers Larry 136
Rivette Jacques 163
Rocard Mchel 119
Rosanvallon Pierre 6
Ross Kristin 26
Rousseau Henri (« Le douanier ») 219
Royer Jean 147
Rugy François (de) 129
Saddam Hussein 190
Saint-Simon Louis de Rouvroy (de) 234
Salazar António de Oliveira 212
Sand George 216
Sarkozy Nicolas 132
Sartre Jean-Paul 34
Schiappa Marlène 20
Seberg Jean 164
Serra Maurizio 7
Signoret Simone 169
Simon Claude 211
Skinner Norman 101
Soliman le Magnifique 83,88
Soupault Philippe 34

Spencer Herbert 199
Sporus 115
Staline (Iossif Vissarionovitch Djougachvili, dit) 18
Stendhal (Henri Beyle, dit)155
Stora Benjamin 68
Sue Eugène 141
Sully Prudhomme 33
Thiers Adolphe 139
Thomas-Maurin Frédérique 221
Thunberg Greta 164
Tognazzi Ugo 237
Trump Donald 6,40,107,190
Turgot Michel Étienne etAnne Robert Jacques 216
Uber 111,134,168
Uhde Wilhelm 217
Ungerer Tomi 12
Van Gogh Vincent 18
Valéry Paul 33
Vermeer Johannes 219
Verne Jules 61,188
Vian Boris 133
Vierny Dina 217
Vieu-Charier Catherine 67
Villon François 232
Vivin Louis 218
Wallace Raymond 101
Wang Bee 210
Weerts Jean Joseph 222
Wigfield Floyd 100
Woolf Virginia 211
Yan Pei-Ming 221

Youki (Lucie Badoud, dite) 34
Zola Émile 141
Zweig Stefan 9

INDEX THÉMATIQUE

Archives 56,63,67
Cinéma 196,237
École 86
Économie 36
Histoire 17,123,150,158,186
Imaginaire 91
Intelligence artificielle 95
Internet 177
Littérature 9,32,77
Mœurs 113,162,168,191,225
Musique 172
Peinture 82,138,154,216,221
Politique 6,17,22,29,40,53,104,108,118,123,129,133,234
Proche-Orient 141
Religions 45,100
Société 12,49,73,147,168,208
Vieillesse 26,142,203

INDEX DES ŒUVRES ET PUBLICATIONS CITÉES

Œuvres

1984 (George Orwell, 1949, trad. fse Celia Izoard, 2018, Editions Gallimard) 53
66 propositions Pour donner à chacun le pouvoir de vivre (CFDT, 2019) 40
À la Recherche de la Polynésie d'autrefois (William Ellis, *Publication de la Société des Océanistes, Musée de l'Homme, 2013)* 50
Aventures du chevalier de Faublas (Baptiste Louvet de Couvray, Edité par CERCLE EUROPEEN DU LIVRE, 1970)) 61
Bagatelles pour un massacre (Céline Louis-Ferdinand, 1937) 77
Cent dix propositions (1981) 40
Condamner à mort au Moyen-Âge : Pratiques de la peine capitale en France XIIIe-XVe siècle (Claude Gauvard, PUF, 2018) 17,22
Contes de ma mère l'Oye (Charles Perrault) :
- *La Belle au Bois Dormant* 12
- *Le Petit Chaperon rouge* 14
- *Le Petit Poucet* 12
D'Annunzio le Magnifique (Maurizio Serra, Grasset, 2018, 701 p.9)
Félix le Chat (Pat Sullivan, Hachette, 1927) 61
Histoire des peuples d'Amérique (Carmen Bornand, Fayard, 2019) 123
Histoire, contes et légendes de Louise Michel – *La Révolution en contant*, Textes réunis et présentés par Claude Rétat (Éd. Bleu autour) 140
Kéraban le têtu (Jules Verne, Hachette, 1883) 186
La Bible (*Sermon sur la montagne,* (Matthieu, 5-7) 102
La Fin du salariat (Jean-Pierre Gaudard, Bourin Éditeur, 1973) 108
La Légende dorée (Jacques de Voragine, 1261-1266) 102
La Vallée des Mille Fumées (Patrice Pluyette, Seuil, 2018) 162

La vie très horrifique du grand Gargantua, père de Pantagruel, jadis composée par M. Alcofribas abstracteur de quintessence. Livre plein de Pantagruélisme (Rabelais, 1534) 149
L'École des cadavres (Céline Louis-Ferdinand, 1938) 77
Le Géant de Zeralda (Tomi Ungerer, École des Loisirs, 2002) 12
Le Journal d'une femme de chambre (Octave Mirbeau, 1900) 237
Le Meilleur des Mondes (Aldous Huxley, 1932, trad. Jules Castier)
Le Misanthrope (Molière) 140
Le Petit Journal (1863-1944) 62
Les Bâtisseurs d'Empire (Boris Vian, L'Arche, 1959, Fayard) 133
Les Choses (Georges Perec) 198
Les horribles et épouvantables faits et prouesses du très renommé Pantagruel Roi des Dipsodes, fils du Grand Géant Gargantua (Rabelais, 1532) 149
Les Mythes des Indes (Michel Angot, Seuil, 2019) 45
L'Imitation de Jésus-Christ (Anonyme, vers 1400) 230
Little Nemo in Slumberland (Winsor McCay, Fantagraphics 1906-1911) 62
Martin Eden (Jack London, 1909) 196
Mein Kampf (Adolf Hitler, 1925-1926) 107
Michel Strogoff (Jules Verne, Hetzel, 1876) 61
Mémoires du Baron Haussmann (Georges-Eugène Haussmann, Victor-Havard Éditeur, 1890, 3 volumes 61
Nadja (André Breton, 1928) 204
Pilgrimage, Pointed Roofs (Richardson Dorothy,1915) 211
The Medium is the Massage (Marshall McLuhan, 1967) 51
Voyage au bout de la nuit (Céline Louis-Ferdinand, 1932) 82

Presse

Courrier international 196
La Croix 196
Le Figaro 111,215
Le Monde 49,140,190
Le Monde diplomatique (Kristin Ross, *Mai 68, la mémoire et l'oubli*, avril 2008) 26
Le Monde des sciences 101
Le Parisien 156
Le Point 80,201
Les ÉValeurs actuelles 214chos 201
Libération 201
Transfuges 199

Radios

France culture 6,182

Films et vidéos

*Gran Torino (*Clint Eastwood, 2008) 208
Jeanne captive (Philippe Ramos, 2011)
Jeanne d'Arc ou La Messagère (Luc Besson, 1999)
Jeanne d'Arc Victor (Viktor Fleming, 1948)
*Jeanne d'Arc (*Georges Méliès, 1897 à 1900)
Jeanne la Pucelle, (Jacques Rivette, 1994)
Joan the woman (Cecil B. De Mill, 1916)
La Couronne de fer d'Alessandro (Blasetti, 1941) 237
La Passion de Jeanne d'Arc (Carl Dreyer, 1928)
Le Journal d'une femme de chambre (Luis Buñuel,1964) 237
Le Mécano de la Générale (Buster Keaton,1926) 15
Le procès de Jeanne d'Arc (Robert Bress*on, 1962)*
Le Temps qui reste (François Bozon, 2005) 162
Sainte Jeanne (Otto Preminger, 1957) 164
Scipion l'Africain (Carmine Gallone, 1941) 237
Martin Eden (Pietro Marcello, 1909) 196
Parfum de femmmes (Risi Dino, 1975) 237
Scipion l'Africain (Carmine Gallone, 1941) 237
Shrek (Andrew Adamson, Vicky Jenson, 2001) 12

Musique

Voir *Les vacances de Monsieur Haydn* 172

Arts plastiques

Alphonse Mucha 18
Le Modèle noir, de Géricault à Matisse 135
L'Orient des peintres, du rêve à la lumière 82
Berthe Morisot 154
Du Douanier Rousseau à Séraphine, les grands maîtres naïfs 216
Yan Pei-Ming / Courbet – Corps-à-corps 221

TABLE DES MATIÈRES

ANNÉE 2019

AVERTISSEMENT 3
La Débâcle ? (Lundi 7 janvier 2019) 6
Gabriele D'Annunzio (Lundi 14 janvier 2019) 9
Ogres et ogresses (Lundi 21 janvier 2019) 12
En glanant (Lundi 28 janvier 2019) 17
Inutile au monde (Lundi 4 février 2019) 22
Par pertes et profits (Lundi 11 février 2019) 26
Le double déni (Lundi 18 février 2019) 29
À propos de Desnos (Lundi 25 février 2019) 32
Déconomanie (Lundi 4 mars 2019) 36
Des raisons d'espérer (Lundi 11 mars 2019) 40
les Mythes de l'Inde (Lundi 18 mars 2019) 45
De la Haine (Lundi 25 mars 2019) 49
1984 (Lundi 1er avril 2019) 53
BnF (Lundi 8 avril 2019) 58
Archives (Lundi 15 avril 2019) 63
Archives (2) (Samedi 20 avril 2019) 67
Notre-Dame de Paris (Lundi 29 avril 2019) 73
Sérotonine, de Houellebecq (Lundi 6 mai 2019) 77
Orientalisme (Vendredi 10 mai 2019) 82
De retour (Lundi 20 mai 2019) 86
Science et imagination (Lundi 27 mai 2019) 91
I.A., ou A.O. ? (Lundi 3 juin 2019) 95
Du Sacrifice (Lundi 10 juin 2019) 100
Être de gauche (Lundi 17 juin 2019) 104
La fin du salariat ? (Lundi 24 juin 2019) 108
Habeas corpus (Mardi 2 juillet 2019) 113

Migrations (Mardi 9 juillet 2019) 118
Histoire des peuples d'Amérique (Lundi 15 juillet 2019) 123
Pas de quoi rugyr (Vendredi 19 juillet 2019) 129
L'Exposition, drame en 3 actes (Lundi 29 juillet 2019) 134
Louise Michel (Lundi 5 août 2019) 138
Sénilité (Lundi 12 août 2019) 142
Entracte (Lundi 19 août 2019) 147
Accélération (Lundi 26 août 2019) 150
Berthe Morisot (Lundi 2 septembre 2019) 154
Paris (Lundi 9 septembre 2019) 158
Vie intérieure (Lundi 16 septembre 2019) 162
Les Embarras de Paris (Mercedi 25 septembre 2019) 168
Les vacances de M. Haydn (Lundi 30 septembre 2019) 172
Attention, arnaques ? (Lundi 7 octobre 2019) 177
Humanisme (Lundi 14 octobre 2019) 182
Kurdes (Lundi 21 octobre 2019) 186
Voile (Lundi 28 octobre 2019) 191
Martin Eden : un contresens... (Lundi 4 novembre 2019) 196
Les associations et la loi (Lundi 11 novembre 2019) 203
Représentations de la violence (Mardi 19 nov.embre 2019) 208
Peintres naïfs (Lundi 25 novembre 2019) 216
Confrontation (Lundi 2 décembre 2019) 221
Une journée de Clémence (Lundi 9 décembre 2019) 225
Ne tirez pas sur le pianiste (Lundi 16 décembre 2019) 234
La Carrière d'une femme de chambre (Lundi 23 d. 2019) 237
Liban (Lundi 30 décembre 2019) 241

FIN